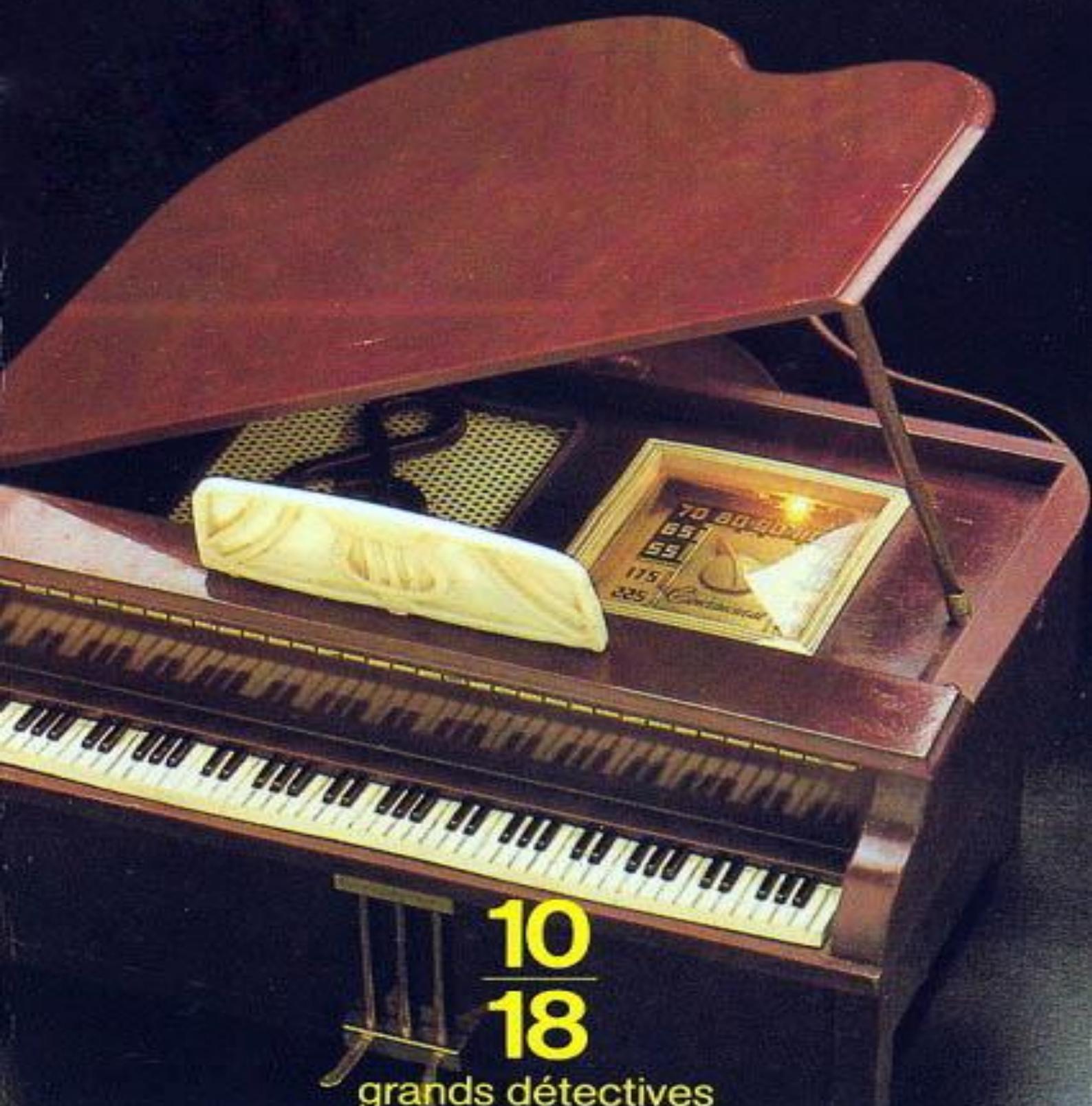


Fredric Brown

La mort a ses entrées



10
—
18

grands détectives

La mort a ses entrées

Par

FREDRIC BROWN

Traduction de l'américain par Jacqueline Lenclud



*Titre original :
Death Has Many Doors*

La première édition de cet ouvrage a paru en 1988 aux éditions
Clancier-Guénaud

© The Estate of Fredric Brown
© Union générale d'Éditions, 1996 pour la traduction française

ISBN 2-264-02096-2

CHAPITRE PREMIER

Ce jour-là, en plein mois d'août, on étouffait littéralement ; une de ces chaleurs torrides et moites dont Chicago a le secret s'était abattue sur la ville. Installé dans la pièce de devant, celle que nous destinions à une éventuelle secrétaire, je tapotais d'un doigt inexpert les touches de ma machine. Sur une feuille à en-tête de l'agence Hunter & Hunter s'inscrivait, avec une lenteur exaspérante, le texte d'une lettre adressée à une compagnie financière à qui nous avions proposé nos services – dans le domaine de la recherche des individus qui prennent la poudre d'escampette au volant de voitures volées – et qui voulait connaître nos conditions. Je bougonnais à mi-voix contre ma fichue maladresse : si nous ne pouvions sous peu nous offrir le luxe d'une secrétaire, il me faudrait impérativement apprendre à me servir au moins de deux doigts.

La porte d'entrée s'entrouvrit ; je tournai la tête mais elle se referma aussitôt... Grand silence. Je devinai que le visiteur restait planté sur notre paillasson, n'ayant pas encore pris sa décision ; il s'était résolu à franchir notre seuil, s'était ravisé, mais pas au point de tourner les talons. Ce devait être un client. J'aurais volontiers bondi à sa rencontre pour l'inviter chaleureusement à entrer, mais le patron d'une agence de détectives privés ne peut pas se conduire comme un revendeur de nippes de South Street qui n'hésite pas à attraper le passant par le bras. Je continuai donc à taper, mais, sachant que quelqu'un pouvait entendre derrière la porte le cliquetis absurdement syncopé de ma machine, je me sentis encore plus ridicule et maladroit.

La porte s'entrebâilla une fois de plus de quelques millimètres, ce qui me fit lever le nez de ma tâche ; intrigué, je la

fixai, mais il me fallut attendre sept longues secondes avant qu'elle s'ouvrit pour de bon et qu'une jeune fille apparût ; une rousse, de cheveux et de teint, plutôt grande (un mètre soixante-quinze environ), pas vraiment belle mais plaisante avec son nez retroussé, ses taches de rousseur (n'insistons pas, je l'ai déjà laissé entendre), une jolie silhouette ; souvent les filles de cette taille sont efflanquées ou bâties comme des lutteuses ; celle-ci était féminine à souhait, depuis les pieds chaussés de sandales jusqu'au minuscule chapeau juché sur l'opulente chevelure. Une seule fausse note dans le tableau : elle n'était pas assez bien habillée pour être une cliente potentielle. Je ne veux pas dire qu'elle était fagotée, non ; ses vêtements n'étaient pas râpés non plus, mais on voyait qu'elle s'habillait bon marché. Je ne suis pas connaisseur en matière d'élégance féminine, et personnellement je me fiche de ce que portent ou non ces chères créatures, mais je vois tout de suite si leurs robes leur ont coûté cher ou pas. Cette fille-là ne devait pas gagner plus de trente à quarante dollars par semaine. Si elle voulait nous confier un travail d'un jour ou deux, elle serait incapable de nous payer au tarif demandé, et pourtant, nos conditions sont des plus raisonnables.

Je me levai et allai au-devant d'elle tout en lui laissant le soin de parler la première.

— Mr. Hunter est-il là ? demanda-t-elle d'une voix qui sonna harmonieusement à mes oreilles.

— Nous sommes là tous les deux ; moi je suis Ed Hunter et l'autre Hunter, mon oncle Ambrose, est dans le bureau d'à côté.

Mon oncle était là, c'est vrai, mais, selon toute vraisemblance, il devait ronfler doucement dans son fauteuil, les pieds sur son bureau. Il faut dire qu'il ne s'était couché qu'à quatre heures du matin, ayant passé toute la nuit à jouer au poker.

— Ce n'est pas la peine de le déranger, je voulais juste vous demander de faire un petit quelque chose pour moi.

— Vous désirez nous confier une affaire ?

Si tel était le cas, pensai-je, je laisserais oncle Am mener la conversation, mais je voulais d'abord être sûr qu'il ne s'agissait pas de nous placer des billets de tombola au bénéfice d'une

œuvre ou de nous pousser à nous abonner à quelque inepte magazine.

Elle fit signe que oui, aussi je frappai à la porte du bureau voisin pour laisser le temps à oncle Am d'ouvrir l'œil et de se lever avant d'introduire la visiteuse.

— Si vous voulez vous donner la peine d'entrer, miss... ? dis-je en l'interrogeant du regard.

— Miss Doerr, Sally Doerr.

Je fis les présentations et expliquai :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, miss Doerr, il vaut mieux que vous nous exposiez à tous les deux votre affaire ; si nous sommes d'accord, l'un ou l'autre d'entre nous s'en chargera. Mais cela peut vous faire gagner du temps de nous mettre au courant en même temps.

Elle acquiesça d'un signe de tête et prit place dans le fauteuil qu'oncle Am lui avançait. Derrière son dos il me fit une grimace puis un clin d'œil dont, sur l'instant, je ne compris pas la signification. Il s'assit à son bureau et moi sur une chaise face à elle, afin de pouvoir observer ses jeux de physionomie. Disons que ce n'était peut-être pas strictement par conscience professionnelle.

Elle ouvrit son sac à main, prit une cigarette que je m'empressai de lui allumer. Oncle Am s'éclaircit la gorge et donna le coup d'envoi.

— Alors, miss Doerr, que pouvons-nous faire pour vous ?

Ce disant, un large sourire illumina son visage poupin et il ressembla tout à coup à un chérubin... si toutefois vous pouvez vous représenter un chérubin plus très jeune et moustachu.

— Je... Il me faudrait quelqu'un pour me protéger, balbutia-t-elle, on cherche à me supprimer.

— Savez-vous qui et pour quelles raisons ?

— Je crois que oui, Mr. Hunter, mais il faut que je vous dise... c'est terrible... je n'ai pas beaucoup d'argent à ma disposition, une centaine de dollars sur moi et je pourrai m'en procurer encore cent, si cela est nécessaire, mais je pense que ce n'est sans doute pas suffisant.

Je ne me serais pas attendu à ce qu'elle disposât d'une telle somme. Pourtant, si elle avait besoin d'une protection

rapprochée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, son petit magot ne ferait pas long feu.

— Laissons de côté pour l'instant la question financière. Dites-moi d'abord si vous avez prévenu la police.

— Oui, mais ils ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire. Je crois en fait qu'ils n'ont pas cru un mot de ce que je disais, d'ailleurs, ils ne m'ont même pas écoutée jusqu'au bout.

Ce n'était pas très bon signe mais elle était peut-être tombée sur le mauvais numéro, sur un type qui ne savait plus où donner de la tête tant il avait de travail sur les bras ; il faut dire aussi que son histoire démarrait bizarrement.

Oncle Am me lança un coup d'œil furtif avant de poursuivre la conversation.

— Miss Doerr, d'après vous, qui cherche à vous descendre ?

— Des Martiens.

— Des Martiens ? Vous voulez dire des habitants de la planète Mars ?

Elle hocha la tête affirmativement. « Ça y est, me dis-je, dix minutes de fichues à faire parler une psychopathe. » Oncle Am poussa un gros soupir et s'affaissa sur son siège qui en grinça de déplaisir.

— J'ai bien peur, dit-il, que nous ne puissions vous servir à grand-chose, ma pauvre miss Doerr.

Elle se pencha vers le bureau et je vis à son expression qu'elle était morte de peur ; elle réussit cependant à dire d'une voix à peu près normale :

— Vous me prenez pour une malade mentale, n'est-ce pas ?

Pas facile de répondre à une pareille question, mais on peut toujours faire confiance à oncle Am, il n'a pas sa langue dans sa poche.

— Je ne suis pas qualifié pour en juger, miss Doerr. Il se peut que vous ayez raison, mais dans ce cas nous aurions scrupule à vous prendre votre argent en prétendant pouvoir vous protéger. Voyez-vous, fit-il avec un sourire en coin, nous sommes de bons petits détectives privés sans prétention, et, vis-à-vis d'ennemis si... si ésotériques, nous nous sentirions bien démunis.

— Vous pourriez *essayer*, je ne vous demande pas de me croire mais simplement d'*essayer* de me protéger.

— Vraiment, miss Doerr, je crois que cela ne nous est pas possible.

— Ce ne serait que pour une courte période et j'ai sur moi les cent dollars, je peux vous les donner tout de suite.

— Croyez-moi, ce n'est pas une question d'argent, dit oncle Am en hochant le chef. Puis-je vous demander ce qui vous a poussée à venir nous trouver plutôt qu'à vous adresser à une agence plus importante ?

Je ne sais pas tout de suite pourquoi il posait cette question. Elle n'avait pu nous choisir au hasard ; notre affaire n'avait que quelques semaines d'âge, nous n'étions pas encore classés dans l'annuaire des professions. Jusqu'à présent nous n'avions travaillé que pour des sociétés, surtout des compagnies financières, à qui nous avions écrit pour solliciter leur clientèle.

— C'est un certain Mr. Starlock, de l'agence du même nom ; j'avais trouvé son nom dans l'annuaire et j'étais allée le trouver. Il avait trop de travail et il m'a vivement conseillé de m'adresser à vous ; il a dit que vous aviez travaillé pour lui et qu'il vous tenait en haute estime.

Et voilà ! Tout devenait clair comme de l'eau de roche. Histoire de nous faire une bonne blague notre brave ex-patron nous refilait cette cliente un peu zinzin, sachant très bien que nous n'étions pas gens à lui soutirer de l'argent pour la protéger contre... des Martiens. Remarquez qu'à Chicago il ne manque pas de margoulins qui seraient tout à fait d'accord.

— Je vois, je vois, fit oncle Am, je suis navré...

Mais elle revenait à la charge avec opiniâtreté.

— Mr. Hunter, vous pourriez tout de même me donner une petite chance, je ne suis pas *forcément* cinglée, figurez-vous !

Une fois de plus, oncle Am répondit comme un chef.

— Miss Doerr, telle n'est pas la question, je ne dis pas que vous avez perdu la raison mais que vous vous trompez ; pour moi les gens qui croient à l'existence des fantômes sont dans l'erreur ; cela n'empêche pas que des personnes parfaitement saines d'esprit y croient.

Il ajouta avec un haussement d'épaules :

— C'est peut-être moi qui ai tort, les fantômes existent peut-être, ainsi que les Martiens qui vous menacent. Seulement, si

nous n'ajoutons pas foi à ce que nous disent nos clients, j'estime que dans ce cas nous ne pouvons nous engager envers eux ni accepter leur argent. Me suis-je bien fait comprendre cette fois ?

— Mais si je vous *paie*, pourquoi attacher de l'importance à ce que vous croyez ou pas ?

— Hélas ! pour nous cela compte ; franchement nous ne pouvons pas nous charger de votre protection.

Elle fondit brusquement en larmes, des larmes silencieuses qui ruissaient le long de ses joues et qu'elle tentait d'éponger avec un minuscule mouchoir. Puis elle se leva et se dirigea vers la porte sans mot dire ; elle la referma sans la claquer.

Oncle Am et moi échangeâmes un regard attristé.

— Pauvre gosse, dit-il, j'aurais bien voulu que...

Sans attendre la fin de la phrase je me levai vivement en déclarant :

— Je vais essayer de la rattraper et je lui conseillerai d'utiliser ses dollars pour aller consulter un psychiatre.

— Fais attention, Ed, les gens de son espèce peuvent être dangereux, ne va pas te fourrer dans un fichu...

Je n'entendis pas la fin de la phrase. Comme dans les rébus, je devinai qu'il avait voulu dire un fichu guêpier, mais je n'avais aucune envie d'entendre raison. D'ailleurs, je voulais simplement aider cette pauvre fille qui s'était trouvée sur mon chemin, un point c'est tout. L'idée qu'elle était partie de chez nous désespérée m'était insupportable. J'ai horreur de voir pleurer une femme, qu'elle soit piquée ou non. L'indicateur lumineux à côté de la porte de l'ascenseur indiquait qu'il se trouvait quatre étages au-dessus, et un bruit de talons martelant les marches à l'étage au-dessous signifiait qu'elle avait préféré dévaler l'escalier plutôt que d'appeler l'ascenseur. Je descendis quatre à quatre pour la rattraper ; en m'entendant elle ralentit et nous nous rejoignîmes entre le premier étage et le rez-de-chaussée.

— Miss Doerr, je suis désolé que nous vous ayons peinée. Puis-je faire quelque chose pour vous ? Pas pour l'affaire en question... je ne peux rien entreprendre sans l'assentiment de mon oncle.

Elle me regarda les yeux dans les yeux, elle ne pleurait plus

mais une petite larme, attardée sur sa joue, avait échappé à son mouchoir.

— Je ne vois pas ce que vous pouvez faire pour moi, Mr. Hunter.

Je dois dire que je n'avais pas d'idée non plus, à part lui suggérer d'aller consulter un psychiatre, ce qui ne peut se conseiller de but en blanc à quelqu'un qu'on ne connaît ni d'Adam ni d'Ève. Je lui fis le plus beau de mes sourires, le plus franc, celui des dimanches et fêtes.

— Si nous allions prendre un petit verre et bavarder un instant ? Ça ne changera peut-être pas grand-chose, mais ça ne peut pas faire de mal.

Elle acquiesça d'un sourire un peu tremblotant. Je l'encourageai à m'appeler Ed ; elle me permit de l'appeler Sally, et nous nous assîmes dans un bar voisin devant deux Collins bien glacés. D'après moi, c'était un bon préambule à une conversation qui me permettrait, du moins je l'espérais, de me rendre compte de la gravité de son état psychologique.

— Parlez-moi un peu de vous, Sally, de votre milieu familial, où êtes-vous née, quand, quel métier faites-vous, qu'est-ce que vous aimez pour le petit déjeuner ? Les Martiens, on s'en occupera après, vous venez en premier.

— Évidemment, vous, vous n'y croyez pas, aux Martiens.

— Non, mais laissons ça de côté et répondez à mes questions, si ça ne vous ennuie pas.

— Eh bien, j'ai vingt-deux ans, je suis née dans un patelin du Colorado dont vous n'avez sûrement jamais entendu parler, une petite ville qui ne compte pas plus de deux ou trois mille habitants maintenant. À l'époque de ma naissance c'était encore un centre minier, plus peuplé. Mes parents sont morts quand j'avais douze ans.

— Tous les deux ensemble ?

— La même nuit. Ma mère a commencé à avoir des maux de ventre terribles, on a su après que c'était une appendicite aiguë. Nous habitions à une quinzaine de kilomètres de la ville. Il y avait une violente tempête cette nuit-là, le téléphone ne fonctionnait plus. Mon père a dû prendre sa voiture pour aller prévenir le médecin. La route est dangereuse, une route de

montagne étroite et bordée de précipices, et à quatre kilomètres de chez nous l'auto est tombée dans le vide ; il devait conduire trop vite parce qu'il était inquiet pour ma mère. On n'a découvert l'accident que le lendemain matin et ma mère est morte dans la nuit d'une perforation de l'appendice.

Elle en parlait calmement mais pour une fillette de douze ans, quelle épreuve ! Je lui demandai si elle était restée toute seule pendant cette nuit d'angoisse.

— Oh, non ! le médecin est arrivé avant la mort de ma mère mais il était trop tard pour la sauver. Il y avait ma sœur et des voisins. Voilà comment ça s'est passé : mon père est parti à huit heures du soir ; comme il n'était pas rentré à minuit, nous avons supposé qu'il avait eu un accident, maman se tordait de douleur, la tempête s'était calmée, ma sœur Dorothy – elle a deux ans de moins que moi – a couru chez le voisin, je suis restée au chevet de maman. Les lignes téléphoniques étant réparées, elle a pu joindre le docteur qui est venu à la maison et est resté jusqu'au matin.

Bon, cela n'avait pas été aussi terrible que je me l'imaginais, je m'étais représenté une fillette de douze ans dans une maison isolée auprès d'une mère mourante et craignant le pire pour son père. Avec des voisins et en présence d'un médecin, la secousse avait dû être dure mais bien des enfants sont passés par là.

— Vous n'avez qu'une sœur, pas de frères ?

— Non, juste Dorothy, c'est ma plus proche parente, je crois.

— Pourquoi dites-vous « je crois » ? Vous n'en êtes pas plus sûre que ça ?

— Si, fit-elle avec un petit rire, en ce qui concerne les liens du sang, elle est la plus proche, mais j'ai des parents adoptifs qui nous ont prises en charge, ma sœur et moi. Ce sont des parents éloignés du côté de ma mère, des petits-cousins.

— Vous vivez encore chez eux ?

— Ma sœur, mais pas moi. Elle, elle continue à suivre les cours de l'université de Chicago, elle est encore dépendante ; mais moi je ne suis restée qu'une année à l'université, j'ai préféré prendre un job et vivre par mes propres moyens.

— Que faites-vous ?

— De la sténo dans une grosse société d'assurances, la

Halstead Mutual. Mais cette semaine je suis en vacances et, comme je suis trop fauchée pour voyager, j'ai décidé de rester à Chicago malgré la chaleur. Et puis...

Son expression apeurée me fit deviner qu'elle allait faire allusion aux Martiens et qu'il valait mieux la faire dévier rapidement de ce terrain brûlant.

— Vous vous entendez bien avec votre sœur et vos parents adoptifs ?

— Oui mais je n'ai pas envie de vivre chez eux, je n'ai aucune sympathie pour leur fils Dickie et aucun atome crochu non plus avec oncle Ray.

— Qui est oncle Ray ?

— Le frère de ma mère adoptive, Ray Wernecke ; c'est un alcoolique et... enfin, je ne peux pas le sentir. C'était un type brillant avant de sombrer dans la soûlographie. Quant à Dickie...

Elle frissonna.

Je hasardai une question précise :

— Il vous drague ?

Elle éclata de rire.

— Il ne manquerait plus que ça, il a juste onze ans ! Mais c'est un surdoué, le genre de gosse odieux qui sait tout et qui veut vous en mettre plein la vue : il a un Q.I. fantastique, je ne dis pas le contraire, mais je ne peux pas le supporter.

— Je comprends, j'en ai connu des gosses comme lui.

— Sûrement pas aussi insupportables que Dickie, j'espère bien que vous ne le trouverez jamais sur votre chemin.

— Un autre Collins ?

— Pourquoi pas ?

Pourquoi pas, en effet ; il faisait frais dans notre petit bar grâce à la climatisation alors que dehors on cuisait comme dans un four.

Je repris la conversation au point où nous l'avions laissée, non sans avoir bu une gorgée bien glacée de mon second verre.

— Et votre sœur se plaît avec ces gens, comment les appelez-vous ?

— Les Stanton, Gerald et Éva. Elle s'entend bien avec eux. Bien sûr, elle préférerait habiter seule comme moi, mais comme

elle veut finir ses études elle n'a pas le choix. D'ailleurs je n'ai aucun reproche à leur faire, aux Stanton ; c'est oncle Ray et Dickie que je ne peux pas voir en peinture.

— Ils lui paient toutes ses études ?

— Oui, moi aussi j'aurais pu en profiter, ils ont été vraiment très chics avec nous.

— Vous continuez à les voir régulièrement ?

Je me demandais, ce disant, pourquoi elle n'était pas allée les trouver au lieu de prévenir la police et de venir nous appeler à l'aide.

— Oh oui ! je vais souvent chez eux, une fois par semaine ou tous les quinze jours. Dorothy, je la rencontre encore plus fréquemment, parce qu'elle passe me voir chaque fois qu'elle vient à Chicago ; nous dînons ensemble et allons au cinéma, ou bien sur la plage ; nous adorons nager toutes les deux.

— Et ce Ray Wernecke vit chez les Stanton ?

— Oui, il paie pension, il touche des revenus réguliers qui proviennent de brevets d'invention.

— Il n'a pas de vrai métier ?

— Non, à moins que parier sur des chevaux ça vous paraisse un vrai travail, ainsi que la fréquentation assidue des bars.

— Vos parents adoptifs sont eux aussi portés sur la boisson ?

— Ils boivent comme tout le monde, comme vous et moi. Ce n'est pas pour eux une occupation à plein temps. Gerald (je les appelle par leur prénom, Éva et lui) est chargé des achats pour un grand magasin, il porte des lunettes, mange des œufs au bacon à son petit déjeuner... Je crois que j'ai répondu à toutes vos questions. D'autres détails ?

— Je voudrais simplement savoir si vous supporteriez un troisième verre.

— Ça ne me ferait peut-être pas de mal mais ce sera le dernier. Quelle heure est-il ?

— Un peu plus de trois heures. Permettez-moi d'aller donner un petit coup de téléphone, je vais commander nos Collins.

J'appelai oncle Am et lui demandai s'il avait besoin de moi.

— Pas le moindre boulot en vue, mon cher garçon, mais je t'en prie, fais attention où tu mets les pieds. Les malades mentaux sont dangereux à fréquenter.

— Ne t'en fais pas, une table nous sépare, et elle m'est plutôt sympathique.

— Les Martiens sont-ils un agréable sujet de conversation ?

— Pour l'instant on a fait l'impasse sur eux, et pour l'ennuyer j'ajoutai : Nous sommes lancés dans une grande conversation sur le sexe.

— Sapristi, Ed, j'ai dit des bêtises en me plaignant qu'il n'y avait pas de boulot. On vient de nous mettre sur trois affaires, des affaires urgentes, alors fais-moi le plaisir de rentrer en vitesse.

— Formidable ! Moi aussi je t'ai raconté des bobards en disant que nous parlions sexe. Je te promets que je serai bien sage, oncle Am, mais ne compte pas sur moi cet après-midi.

Je raccrochai, commandai les boissons et en revenant à ma place – était-ce l'effet des deux premiers Collins ? – je trouvai ma compagne encore plus plaisante qu'avant. Je regrettais ma résolution vertueuse, quoique la prudence me mît également en garde contre une aventure avec une psychopathe : cela peut être aussi périlleux que de jouer au baseball avec une grenade ! Donc pas question de flirter... pas question non plus d'aborder le sujet des Martiens et de leurs menaces. Je me surpris en train de parler à Sally de ma vie ; je lui racontai comment, après la mort de mon père, mon oncle m'avait pris en charge et emmené faire la tournée des fêtes foraines durant un été. Nous étions revenus ensuite à Chicago, et comme mon oncle avait déjà été détective privé avant d'être forain, il était entré – et moi à sa suite – à l'agence Starlock. Nous avions fondé depuis peu notre propre affaire qui n'avait pas encore franchement démarré, sans que pour autant nous soyons dans la misère. Bien sûr je ne résumai pas mon histoire aussi sèchement et à la fin du récit nos verres étaient vides. Je n'avais pas envie d'une nouvelle tournée mais j'en fis néanmoins la suggestion.

— Non merci, Ed, c'est très agréable mais il ne faut pas en abuser ; je crois qu'un peu d'air nous ferait du bien.

En fait il faisait beaucoup plus chaud dehors. Nous fîmes quelques pas et allions passer, sans y entrer, devant un cinéma quand le titre du film, *Annie, la reine du cirque*, avec Betty Hutton et l'annonce d'une température bien plus fraîche dans la

salle nous firent changer d'avis. À sept heures du soir, à la sortie, dégustation de *chow mein*¹ ; à huit heures deux verres dans un petit cabaret où l'on pouvait écouter de la musique et danser. Quand la demie de onze heures sonna, les Martiens avaient complètement disparu de mon horizon, il n'en avait pas été question une seule fois.

Je ramenai Sally chez elle, un petit appartement modeste mais agréable de deux pièces, East Walton Place, au deuxième étage d'un immeuble qui en comportait quatre : living-room avec kitchenette dans un coin et chambre à coucher. Je déclinai son offre de léger souper mais il restait assez de whisky dans un fond de bouteille pour en boire un peu chacun. Il faisait chaud et, malgré l'heure tardive, pas un souffle d'air ne pénétrait par les fenêtres largement ouvertes. Sally mit beaucoup de soda et de glaçons dans nos verres. La soirée s'achevait aussi agréablement qu'elle avait débuté. Pourtant je m'aperçus soudain qu'elle avait recommencé à pleurer silencieusement comme tout à l'heure au bureau.

Quelle fichue idée avais-je eue de monter chez elle... ce serait très gênant maintenant de la quitter. Si la question des Martiens était venue plus tôt sur le tapis j'aurais fait de mon mieux pour la rassurer. Enfin le vin était tiré, il fallait bien le boire, je ne pouvais faire semblant de ne pas voir ses larmes.

— Qu'y a-t-il, Sally ?

— Ed, j'ai peur. Je me sentais en sécurité avec vous, vous avez été si gentil et c'était merveilleux d'arriver à ne plus penser ni parler de ce qui allait se passer, mais à présent...

— Sally, vous n'avez aucune raison d'avoir peur, les Martiens n'existent pas, du moins ici sur la Terre. S'il y en a sur la planète Mars, c'est vraiment trop loin de chez nous pour qu'ils puissent nous faire du mal ; et pourquoi vous en voudraient-ils ?

— Je ne sais pas, Ed, je voudrais bien le savoir. Ce ne serait pas si affreux si je comprenais *pourquoi* ils vont me tuer.

— Vous vous faites des idées, voyons, vous ne courez aucun danger, c'est votre imagination qui déraille.

¹ *Chow mein* : plat chinois très populaire aux États-Unis ; sorte de ragoût (légumes, volaille, crevettes). (N.d.T.)

— C'est facile pour vous de dire ça, Ed. Vous n'êtes pas au courant. Tenez, restez donc ici cette nuit, vous pouvez coucher dans le living-room et moi dans ma chambre... je vous donnerai les cent dollars.

Elle les avait vraiment sur elle, ces cent dollars, une liasse de billets qu'elle voulut absolument me mettre dans la main.

— Sally, je vous en prie, rangez-moi ça, je ne peux pas accepter, vraiment, croyez-moi.

Voyant que mon refus était sincère elle remit les billets en place sans plus insister mais les larmes continuaient à rouler. Pauvre gosse, elle y croyait vraiment à ses Martiens, puisqu'elle était prête à se dessaisir de tout son argent, juste pour que je reste une nuit près d'elle à la protéger. « Quand je la quitterai, me dis-je, elle sera morte de peur. Que le péril soit imaginaire ou non, les effets en sont aussi terribles pour celui qui y croit. »

— Sally, vous n'êtes jamais allée consulter un psychiatre ? Je pense que ce serait la meilleure façon de dépenser cet argent. Ces Martiens, ils n'existent que dans votre esprit.

Elle tamponna vivement ses paupières rougies et dit :

— Ed, vous êtes de parti pris comme votre oncle. Vous n'envisagez pas une seconde que je puisse avoir raison, n'est-ce pas ?

J'étais pris au piège, je hochai la tête.

— Soit ! Je le reconnais, mais vous ? Admettez-vous que vous puissiez avoir besoin de l'aide d'un psychiatre ?

— Je sais que je n'en ai pas besoin mais je veux bien en admettre la possibilité.

— Bravo ! Je vous propose un marché : j'accepte de jouer au chien de garde et de coucher dans cette pièce comme si vous couriez un danger réel mais vous, vous me promettez d'aller voir demain un psychiatre et d'utiliser votre argent – puisque je ne vous prendrai pas un sou – à vous faire suivre régulièrement ?

— D'accord.

Je souhaitais presque qu'elle refusât mais elle n'eut pas une seconde d'hésitation. Ses yeux me fixèrent avec confiance et je fus gratifié d'un petit sourire tremblant.

— Vous êtes un type fantastique, Ed Hunter !

Et moi je me disais : « Quel fantastique imbécile tu fais, Ed Hunter ! »

Je décrochai le téléphone et dus attendre une demi-douzaine de sonneries avant d'avoir oncle Am en ligne. C'est le temps qu'il faut pour descendre de notre chambre au premier étage du meublé où nous avons pris pension. Il devait guetter mon appel depuis longtemps.

— C'est moi, oncle Am. Pardonne-moi de ne pas t'avoir appelé plus tôt.

— Mon pauvre garçon, je pensais que les Martiens n'avaient fait qu'une bouchée de toi. Tu es toujours en compagnie de cette toquée ?

— Oui, oui, tout va bien, je ne peux pas t'expliquer maintenant mais je ne te verrai que demain matin.

— Ed, tu es cinglé, va au zoo et demande-leur de te laisser dormir dans la cage des serpents à sonnettes, tu y seras plus en sécurité. Bon Dieu, je pense tout de même que tu as encore un grain de bon sens, non ?

À vrai dire, je me posais la question moi aussi, mais de toute façon les dés étaient jetés et je ne pouvais en présence de Sally mettre les points sur les i pour rassurer le cher oncle.

— Écoute, je ne peux pas t'en dire plus, à demain, dors sur tes deux oreilles.

Avant de raccrocher je lui donnai l'adresse et le numéro de téléphone.

— J'ai toujours pensé, me dit-il en guise de conclusion, qu'il y a une providence qui veille sur les crétins et les soûlots. Tu n'as pas l'air d'appartenir à cette seconde catégorie si j'en juge par ta voix, je te laisse deviner dans laquelle je te range.

— Bonne nuit, oncle Am, et ne te fais pas de mauvais sang pour moi.

Quand je raccrochai, je tournai la tête et vis Sally qui sortait de la chambre à coucher, un pistolet à la main.

CHAPITRE II

Elle se dirigea vers moi et je tendis tous mes muscles pour être prêt à saisir l'arme quand elle serait à ma portée. En fait je m'aperçus qu'elle ne me visait pas et n'avait pas le doigt sur la détente.

— Tenez, Ed, je crois que c'est plus prudent que vous soyez armé, je l'ai acheté hier mais je ne saurais pas m'en servir. Vous, vous le pourriez, si jamais il arrivait quelque chose.

Je saisissai l'arme et m'essuyai le front où perlait la sueur — elle m'avait fait une sacrée peur — avant de regarder le pistolet ; c'était un automatique noir, trente-deux coups. Le cran de sûreté était mis.

— Attention, il est chargé, dit Sally.

Je sortis le chargeur, vérifiai s'il y avait ou non une balle dans la chambre ; il n'y en avait pas ; le coup ne serait donc pas parti ; le savait-elle ? Je préférerais en avoir le cœur net.

— Qu'auriez-vous fait, Sally, s'il avait fallu tirer sur quelqu'un ?

— Eh bien, j'aurais appuyé sur la détente, c'est ce qu'on fait, je crois.

Donc elle ignorait tout, jusqu'au cran de sûreté. Mieux valait la laisser dans son ignorance.

— Bien sûr, bien sûr. Bon, je garde le pistolet à mon chevet.

Je remis en place le chargeur sans pousser la balle dans la chambre pour ne pas être tenté de tirer trop rapidement. Et je posai l'arme à côté du téléphone. Sur ce je me levai et me forçai à bâiller, ce qui déclencha une série de bâillements tout ce qu'il y a de plus spontanés. Je mis mon veston sur le dos d'une chaise.

— Sally, il est minuit passé, il faut que je me lève tôt, je vais

dormir un peu, mais, soyez sans crainte, j'ai le sommeil léger. La porte d'entrée est verrouillée ?

— Voilà, je tourne le verrou, c'est la seule porte par laquelle on puisse pénétrer dans l'appartement. La chambre à coucher n'a que cette porte de communication avec le living-room et une fenêtre qui donne sur un conduit d'aération. Dormez tranquillement, moi, je n'ai pas sommeil, j'ai fait la grasse matinée, je vais lire un peu dans mon lit. Bonsoir, Ed, et merci encore pour toutes vos gentillesses.

— Bonne nuit, Sally.

Elle se tenait debout dans l'embrasure de la porte. Je fus tenté un instant d'aller l'embrasser, je crois qu'elle n'attendait que ça ; mais j'eus peur que cela ne nous entraînât plus loin et je me tins coi.

— Cela ne vous ennuie pas si je laisse la porte légèrement entrouverte, juste pour faire un petit courant d'air ? Il fait si chaud.

— D'accord, Sally, bonsoir.

Elle laissa comme convenu la porte de sa chambre entrouverte. Je l'entendais aller et venir. J'enlevai mes souliers et ma cravate, déboutonnai mon col de chemise. Mon fauteuil était confortable et j'approchai une chaise pour allonger les jambes. Lumière éteinte, je m'efforçai de trouver le sommeil. Peine perdue, ma cervelle continuait à fonctionner malgré moi ; les pensées tournaient, tournaient, comme un manège de chevaux de bois. Pourtant je dus finir par m'assoupir car je fus réveillé en sursaut par la sonnerie du téléphone. Je décrochai et dis « allô ! » sans réfléchir qu'une amie ou un parent de Sally pourrait s'étonner à juste titre d'entendre une voix d'homme dans son appartement en plein milieu de la nuit. Je compris tout de suite ma gaffe, j'aurais dû appeler Sally au lieu de répondre moi-même. Quoi qu'il en fût, la personne raccrocha et j'en fis autant en pestant contre ma bêtise et également avec un certain étonnement : pourquoi avait-il – ou avait-elle – raccroché sans même demander si c'était le bon numéro ?

Au cadran lumineux de ma montre il était près de deux heures. La porte de la chambre de Sally était toujours entrebâillée, la pièce était éclairée mais plongée dans le plus

profond silence. Elle avait dû s'endormir sur son livre ou bien elle avait préféré laisser la lampe allumée pendant son sommeil. Il était impensable que le coup de téléphone ne l'eût pas réveillée.

Il valait mieux aller l'avertir. Si la personne avait raccroché en pensant qu'elle avait fait un mauvais numéro, elle ne tarderait pas à rappeler et, puisque j'avais commis l'impair de répondre, je me devais de la prévenir. Je l'appelai, pas de réponse ! Je criai son nom derrière la porte, toujours aucune réaction de sa part. Je poussai la porte et jetai un coup d'œil. Sally Doerr était allongée nue sur son lit. J'allais battre précipitamment en retraite quand je réalisai avec horreur qu'elle avait les yeux grands ouverts et semblait regarder fixement le plafond. Je m'approchai du lit et tâtai son corps. Il était froid, splendide et glacé. Les seins ravissants ne se soulevaient plus au rythme de la respiration. Il n'y avait aucune marque nulle part.

Je sortis en laissant la porte ouverte, pris le temps de réfléchir une minute avant de faire le numéro du domicile du capitaine Bassett, de la brigade des homicides, un de nos grands amis à oncle Am et à moi. Nous avons eu à deux reprises l'occasion de lui rendre un grand service. Au bout d'un moment j'entendis sa voix ensommeillée.

— Ed Hunter à l'appareil... Frank, veux-tu noter l'adresse et le numéro de l'appartement d'abord ?

— Ça y est, qu'est-ce qui se passe ?

— La fille qui habite ici est morte. Ça a l'air d'une mort naturelle mais les circonstances sont plutôt étranges. Ne préviens pas officiellement les homicides, mais ce serait bien si tu emmenais avec toi un médecin légiste.

— D'ac, Ed, je serai là dans une demi-heure. J'appelle immédiatement Doc Graham, ça lui donnera le temps de s'habiller et il devrait arriver à peu près en même temps que moi.

Fallait-il prévenir oncle Am ? Que ferait-il de plus ? Et notre logeuse, Mrs. Brady, n'apprécie pas du tout qu'on la réveille au beau milieu de la nuit. Je retournai dans la chambre de Sally. Elle avait une position tout à fait naturelle à l'exception du bras

droit passé par-dessus la tête du lit comme si elle avait voulu, pour éteindre, tirer sur le cordon d'allumage de la lampe ; visiblement son geste n'avait pas abouti puisque l'ampoule brûlait toujours. Elle avait deux oreillers sous la tête comme si elle s'était installée confortablement pour lire dans son lit et un livre de poche était posé sur le drap, à côté d'elle. Je jetai un coup d'œil sur le titre : *Life on Other Worlds*² d'un type du nom de H. Spencer Jones. Bizarre idée pour quelqu'un qui mourait de peur à l'idée d'être tué par des Martiens ! Un bouquin pareil, j'imagine que ça doit donner des cauchemars.

La fenêtre ouverte donnait sur un simple conduit d'aération. Je me penchai, il y avait des fenêtres au-dessus, au-dessous, mais aucune au même niveau, ce qui n'aurait pas empêché qu'on pût venir de celle du haut ou de celle du bas ; pourtant aucun indice ne permettait de le penser et une petite observation me permit d'être tout à fait convaincu du contraire ; il y avait sur l'appui de la fenêtre une mince pellicule de poussière qui n'avait pas été déplacée.

Et le poison ? Je regardai partout sur le lit, au-dessous, tout autour, à la recherche d'un flacon ou d'une boîte de comprimés ; j'allai dans la salle de bains, inspectai l'armoire à pharmacie. Le seul médicament toxique était de l'iode dans une bouteille à moitié pleine mais les symptômes d'empoisonnement à l'iode sont très particuliers et aisément reconnaissables. Sally n'en avait pas absorbé.

Il me vint à l'esprit qu'elle avait pu s'électrocuter. Je regardai de près la torchère qu'elle avait peut-être essayé d'éteindre. Rien à signaler. Je touchai le pied métallique – ce n'était pas très astucieux, je risquais une bonne décharge si mon hypothèse avait été la bonne –, rien ne se passa. J'éteignis puis rallumai en me servant du petit cordon. Je m'avisai qu'elle aurait pu vouloir incliner l'abat-jour pour se protéger d'un éclairage trop violent. Il était beau et original, rien à voir avec un article de pacotille : cuivre à l'extérieur, aluminium à l'intérieur. Je m'attendais à le trouver très lourd et fus surpris de sa légèreté. Après plus ample examen, je découvris qu'il s'agissait en fait d'une carcasse en

² *Life on Other Worlds* : La vie sur les autres planètes

Celluloïd sur laquelle on avait collé des feuilles métalliques. Je le remis en place en l'inclinant comme auparavant.

J'examinai minutieusement le mobilier, les murs, les tableaux, le tapis, pas le moindre indice, tout avait un aspect normal... à l'exception de cette pauvre fille qui gisait morte sur son lit. Je mis un peu d'ordre dans ma tenue en attendant l'arrivée de Bassett et du médecin légiste. Le capitaine fut le premier à se présenter ; je l'introduisis dans la chambre. Il siffla doucement entre ses dents.

— Ah ! mais c'est *elle*, la psychopathe qui est venue hier dans le service. Elle voulait qu'on la protège contre des Martiens, mais elle n'était pas dans cette tenue.

— Tu lui as parlé ?

— Non, c'est à McClain qu'elle a eu affaire. Il lui a dit d'attendre dans son bureau et il est venu me trouver ; il m'a demandé si je pouvais passer voir ses parents qui habitent près de Rogers Park ; je me suis rappelé que j'avais à faire une démarche de ce côté-là et je suis allé les voir pour savoir si c'était prudent de la laisser en circulation ou s'il fallait la garder en observation. Son père adoptif a dit qu'elle était tout à fait saine d'esprit bien que très influençable. Il paraît que parfois il lui vient des idées bizarres mais qui ne durent pas. Évidemment cette histoire de Martiens lui a paru particulièrement extravagante ; il m'a dit qu'il lui en parlerait et qu'il verrait si elle avait vraiment besoin de consulter un psychiatre. Bon, ça réglait la question en ce qui nous concerne ; après tout il y a beaucoup d'individus en liberté à Chicago qui sont plus piqués qu'elle.

— Ce qui veut dire que vous l'avez laissée partir en lui souhaitant bonne brise ?

— Naturellement. J'ai prévenu McClain en lui répétant ce que ce type m'avait dit. Il n'y avait pas de raison de la retenir. Ce n'est pas parce qu'on croit dur comme fer aux Martiens qu'on est un danger public. Il pense comme moi qu'il y a beaucoup plus de cinglés en liberté qu'entre les murs d'un asile. Tant qu'ils ne font rien de...

— Je pense qu'il faut prévenir son père adoptif, dis-je en lui coupant la parole. Il s'appelle Stanton... mais tu le sais aussi

bien que moi puisque tu l'as vu. A-t-il le téléphone ?

— Oui, je m'en suis servi pour appeler McClain. Attends que Doc Graham soit là, nous saurons mieux ce qu'il faut lui dire, c'est l'affaire de quelques minutes. Dis-moi, mon gars, tu étais dans la chambre quand ça lui est arrivé ?

— Non, j'étais dans un fauteuil dans le living-room.

Il me lança un regard sceptique.

— Tu dormais ou non ?

— Je ne sais pas exactement puisque je ne sais pas non plus à quelle heure elle est morte. Je suis resté dans la pièce à côté depuis minuit environ jusqu'au moment où je t'ai appelé, vers deux heures. Disons que j'ai dû rester éveillé pendant une heure et que je me suis assoupi la seconde heure. Elle est morte entre minuit et deux heures puisque je suis entré dans sa chambre à deux heures et qu'elle était morte.

— Comment se fait-il que tu sois venu jusqu'ici, tu avais le cafard tout seul ?

J'étais en train de lui parler du coup de téléphone, quand on frappa à la porte. C'était le Dr Graham. Il fut aussitôt mis au courant, et nous le laissâmes seul dans la chambre de Sally.

— Commençons par le commencement, Frank, dis-je à mon copain. J'ai rencontré cette fille dans l'après-midi, donc n'aie crainte, je n'en ai pas pour des heures...

Je lui expliquai que Sally était venue nous trouver, comment j'en étais venu à accepter de passer la nuit dans son living-room, absolument gratis. Les motifs de mon attitude, quand je les lui exposai, me parurent plutôt stupides, mais Bassett ne m'interrompit pas. Crut-il ou non à la sincérité de mon récit, du moins de cette partie-là, je ne saurais l'affirmer. Quand j'abordai l'épisode de ma découverte du cadavre, il me demanda si j'avais touché ou déplacé quoi que ce fût avant ou après le coup de téléphone que je lui avais passé.

— Je l'ai touchée, elle, pour m'assurer qu'elle était vraiment morte, j'ai touché également la torchère pour voir si, par hasard, elle n'avait pas été victime d'une électrocution, mais je n'ai rien bougé.

— Vraiment rien ?

— Simplement mes propres affaires ; en t'attendant j'ai remis

ma cravate, mes souliers et mon veston.

La porte s'ouvrit et Graham déclara :

— Je ne trouve rien ; je dirais que c'est un arrêt du cœur si je savais son cœur fragile. Vous ne savez rien sur son passé médical ni qui était son médecin ?

— Ça, je peux le savoir. Doc, pouvez-vous rester un instant encore ?

Le docteur fit signe que oui et Bassett se plongea dans l'annuaire, puis fit promptement le numéro. En attendant qu'on décroche, il demanda :

— À quelle heure est-elle morte, d'après vous ?

— Je vous donne une simple probabilité, disons il y a deux heures au moins.

Je songeai qu'elle avait dû mourir quand je ne dormais pas encore, presque aussitôt après s'être déshabillée et s'être allongée sur son lit pour lire. En fait j'avais veillé pour protéger un cadavre. Bassett demanda à parler à Stanton, lui posa quelques questions et griffonna les renseignements dans son calepin.

— Stanton vient tout de suite, dit-il en raccrochant. Il dit qu'elle avait des problèmes avec son cœur et il m'a indiqué le nom et le numéro de téléphone du cardiologue qui la suivait.

— Il vaut mieux le faire venir, puisqu'elle était sa patiente, c'est lui qui signera l'acte de décès.

Bassett appela le cardiologue et Graham lui demanda :

— Vous avez dit Dr Kerry, Walter Kerry ?

— Oui, vous le connaissez ?

— De réputation, pas personnellement ; mais c'est un type très bien, un des meilleurs de sa spécialité.

— Bon, en tout cas, il va venir et il a confirmé ce que Stanton nous a dit, il suit Sally depuis des années pour une hypertrophie du cœur, un truc embêtant ; il n'a pas paru autrement étonné de ce décès subit.

— S'il est encore de cet avis après examen il n'y a aucune raison de procéder à une autopsie... à moins de circonstances particulières.

J'allais ouvrir la bouche pour préciser qu'elle avait très peur d'être assassinée cette nuit, mais, à la pensée de ses fameux

Martiens, je me tins coi.

— Tu ferais peut-être mieux de filer, Ed ; ça pourrait être gênant pour toi, surtout si Stanton vient avec sa femme. Je suis assez naïf pour gober ce que tu m'as raconté, que tu dormais dans un fauteuil dans le living-room, mais qui d'autre le croirait ?

— Oui, Frank, c'est sans doute plus prudent.

— Tu rentres chez toi, ça vaudrait mieux au cas où j'aurais à te joindre, on ne sait jamais. Par exemple, si le cardiologue fait des difficultés pour signer le certificat de décès, auquel cas ça regarderait la police, au moins tant que l'autopsie n'a pas été effectuée, et ton témoignage serait nécessaire. Sinon, c'est un cas de mort naturelle et tout ceci reste entre nous. Alors, si je ne te fais pas signe cette nuit, passe à mon bureau demain matin, je te mettrai au courant si ça t'intéresse.

« Et comment ! » me dis-je.

— D'accord, Frank, je rentre directement à la maison et j'attends ton éventuel coup de fil.

Je filai dare-dare. Il était trois heures quand je me glissai dans la chambre sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller oncle Am... Il ouvrit l'œil et me demanda d'une voix pâteuse ce qui me prenait de rentrer à des heures pareilles, je dus tout lui expliquer en long et en large. Ça le réveilla tout à fait et moi ça me tint éveillé pour longtemps : je n'arrivai pas à trouver le sommeil avant six heures.

Mon réveil sonna vers sept heures, je le fis taire en vitesse, j'avais l'impression de sortir d'un horrible cauchemar, mais une seconde, hélas ! me suffit pour réaliser que c'était bel et bien la réalité contre laquelle je me cognais : la charmante Sally Doerr était morte. Qu'elle eût été ou non saine d'esprit ne comptait plus beaucoup maintenant.

Bassett me fit entrer dans son bureau sur le coup de neuf heures.

— Ça y est, mon gars, il n'y a pas de mystère. Kerry a signé le certificat de décès, ni lui ni Graham n'ont le moindre doute quant à la cause de la mort. Kerry dit que ça aurait pu arriver n'importe quand, sans raison spéciale.

— N'empêche que ça aurait été plus facile à expliquer s'il y

avait justement eu une raison spéciale.

— Il ne dit pas le contraire. Si on lui a fait peur, si elle a eu un choc ou une immense fatigue tout à coup, évidemment, on comprendrait mieux ; mais puisque tu étais là, tu aurais su s'il s'était passé quelque chose d'insolite, non ?

— Oui, du moins je le pense.

Bassett coupa le bout de son cigare et le suçota d'un air rêveur.

— Les Stanton ont bien pris la chose. J'ai dû leur signaler ta présence et la raison pour laquelle tu étais resté, sans ça ils n'auraient pas compris pourquoi on avait découvert le cadavre en pleine nuit. Ils n'ont rien trouvé à redire et, même, Stanton pense que tu es de bonne foi, puisqu'il m'a demandé de te remercier de ce que tu as tenté de faire pour Sally.

Ces remerciements m'étaient plutôt pénibles mais je n'en dis rien ; je proposai mes services.

— Ma foi, Ed, je ne vois pas en quoi tu pourrais m'être utile, qu'est-ce que tu pourrais faire ?

— J'aimais bien cette fille, c'est tout.

— Écoute, c'est une affaire close, il n'y a même pas de déposition puisqu'il s'agit d'une mort naturelle. Ah ! j'oubliais, Mrs. Stanton m'a dit une chose qui m'a un peu intrigué : il paraît que Sally dormait toujours toute nue ; même par les plus grands froids, elle avait horreur de mettre un pyjama ou une chemise de nuit.

— Ça n'a rien de bizarre, moi aussi je dors tout nu ou en short.

— En tout cas, ça explique qu'elle se soit ainsi déshabillée pour lire au lit mais, avec la porte ouverte et toi dans la pièce d'à côté, ça montre où qu'elle te faisait diablement confiance ou qu'elle espérait que tu *viendrais* jeter un petit coup d'œil, qu'en dis-tu ?

Bien sûr, j'y avais déjà songé mais je n'avais aucune envie d'en discuter avec lui ni de laisser libre cours à mon imagination sur ce terrain ; à quoi bon à présent ? Je remerciai Frank pour toute la peine qu'il s'était donnée et je revins à l'agence. Oncle Am somnolait dans sa posture favorite, allongé, les pieds sur son bureau. La lettre commencée pour la compagnie financière

était toujours au même point dans ma machine et je repris ma valse-hésitation sur les touches. Oncle Am parut sur le seuil.

— Bravo, petit, quel train d'enfer, on dirait un tir de mitraillette !

— Tu crois que tu t'en sortirais mieux ?

— En tout cas ça ne pourrait pas être pire. Parlons sérieusement, Ed, tu n'as guère fermé l'œil, la nuit dernière, viens dans mon bureau faire un petit somme et moi je finirai de taper ta fichue lettre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais impossible de dormir, je pensais tout le temps à cette pauvre Sally, à la façon dont elle était morte, et mes réflexions prenaient un tour fort déplaisant. Je finis tout de même par m'assoupir.

Dans l'après-midi, quelqu'un vint nous demander de nous occuper d'une enquête ; rien de palpitant : un notaire avait besoin de remettre la main sur une personne afin qu'elle signât un acte de renonciation à ses droits et qu'on pût procéder à une vente de propriété. Les indications données étaient très floues et je ne pus rien en tirer, mais ça m'aida à tuer le temps ; le client n'en eut pas pour son argent ; ça fit néanmoins rentrer quelques fifrelins dans notre caisse.

Dans le journal du soir je vis le faire-part de décès de Sally Doerr. Je trouvai une boutique de fleuriste encore ouverte et fis envoyer des fleurs à l'adresse indiquée.

Le lendemain, un samedi, rien à signaler. Le dimanche : grasse matinée et lecture de la presse dominicale. Vers deux heures nous allâmes déjeuner et, à la fin du repas, oncle Am me demanda ce que j'allais faire de mon après-midi.

— Tu veux venir voir un film avec moi ? me proposa-t-il.

— Non, j'ai l'intention de passer voir Gerald Stanton.

— Ce nom me dit quelque chose, mais je ne sais plus très bien qui c'est.

— Le père adoptif de Sally Doerr.

— Quelle drôle d'idée, petit ! De quoi veux-tu lui parler ?

— Je ne sais pas exactement, mais j'ai envie de le voir.

— Qu'est-ce qui te passe par la tête, mon gars ? Tout est parfaitement clair ; je te connais, je sais que tu rumines cette histoire tous ces jours-ci. Crois-moi, tu as tort, elle est morte

d'un arrêt du cœur, il n'y a pas à sortir de là.

— Sans doute.

— Tu m'agaces avec tes états d'âme, Ed, je te dis qu'il n'y a aucun mystère là-dedans ; mais si tu y tiens, vas-y. Tu veux que je t'accompagne ?

Je secouai la tête ; pourquoi l'aurais-je emmené ? Il serait temps de lui demander son concours si je flairais quelque chose de vraiment anormal.

Comme je n'avais rien d'autre à faire de mon après-midi, je ne me donnai même pas la peine de téléphoner. Je pris le métro aérien jusqu'à la station de Rogers Park, et m'acheminai à pied jusqu'à l'adresse que j'avais dénichée dans l'annuaire au nom de Gerald Stanton. Il habitait dans un immeuble de trois étages, avec deux appartements par étage. Le leur était le numéro trois, au premier. Il n'y avait pas de sonnette et je dus frapper.

La porte me fut ouverte par un grand blond aux cheveux ondulés.

— Que puis-je faire pour vous ? me dit-il d'une voix légèrement pâteuse.

Son regard me parut un peu trouble.

Un type qui a bu un bon coup mais qui en a l'habitude et peut se contrôler... Je lui donnai quarante ans environ.

— Je voudrais parler à Mr. Stanton, est-il là ?

— Non, mais il va rentrer d'un moment à l'autre. Si vous voulez l'attendre, donnez-vous la peine d'entrer, vous êtes ici chez vous.

Etc., etc. : tous les salamalecs habituels.

— Asseyez-vous ; vous prendrez bien un verre ?

Évidemment, oui.

J'avais affaire certainement à Ray Wernecke, alias oncle Ray, le poivrot. Mieux valait accepter son offre : les soûlographes vous racontent leur vie si vous trinquez avec eux et sont furieux si vous refusez. J'acceptai donc sa proposition. La bouteille trônait déjà sur la table basse, un whisky d'une marque courante ; Wernecke prit un verre dans le buffet et se disposait à le remplir comme si c'était de l'eau. Je lui fis signe d'arrêter quand le verre fut à moitié plein, mais il n'en tint aucun compte et me le tendit rempli à ras bord. Une quantité pareille sans une

goutte d'eau, j'en avais autant envie que de me sentir les fers aux pieds. Je fis pourtant contre mauvaise fortune bon cœur, le remerciai et bus une petite gorgée pour témoigner de ma bonne volonté.

Je m'assis sur le divan et lui dans un fauteuil en face de moi, verre entamé en main.

— Pas rigolo d'être seul là-dedans, pas un chat ici, sauf Dickie, qui ne boit pas ; il faut dire qu'il n'a que onze ans. Je ne peux pas le lui reprocher. Moi non plus je ne buvais pas à cet âge ; enfin... disons que j'appréciais un bon grog quand j'avais la grippe. J'aime encore ça, bien bouillant, une fois de temps en temps. Vous en voulez un ? Buvez votre whisky. Je vous en ferai.

— Merci beaucoup, mais pour l'instant je déguste votre bon whisky.

Je bus une nouvelle gorgée pour lui faire plaisir.

— Où en étions-nous ? Ah oui, je vous expliquais pourquoi Dickie ne boit pas : il a juste onze ans ; les autres ne sont pas de vrais amateurs, ils trouvent que ça ne se fait pas de boire avant la soirée. Moi je trouve le contraire, pourquoi s'en priver ? Enfin... tous les goûts sont dans la nature. Gerald et Éva sont partis faire un petit tour en voiture, pour prendre le frais. Je ne vois pas l'intérêt. Vous vouliez voir Dorothy ?

— Elle est là ?

— Elle est allée voir un film.

Il ajouta pompeusement :

— Sur mon conseil. Sinon elle serait restée à traînasser, à rôvasser, ce qui n'est pas bon pour une fille qui risque de devenir névrotique ; eh oui, elle a des dispositions pour ça, Dorothy, mais c'est une chic fille et je l'aide à lutter. Ça déplaisait à Sally que je me mêle de ça. Elle ne m'aimait pas, Sally, elle ne me faisait pas confiance tandis que Dorothy m'aime bien et je peux lui être utile, je le sens.

— De quelle manière ?

— En lui faisant suivre un traitement à ma façon. Je suis un expert en ce qui concerne la santé mentale, j'en connais un bout, j'en remontrerais même aux psychiatres, je vous assure, j'ai expérimenté tout l'éventail des techniques : dans un music-hall j'ai fait un numéro de voyance, il paraît que j'étais très

convaincant. La voyance, je l'ai étudiée toute ma vie. Tenez, je sais ce que vous êtes en train de penser.

— Dites-le.

— Que je devrais profiter de toutes mes connaissances pour me guérir de mes tendances à l'alcoolisme.

Il avait deviné juste et je le lui avouai en riant. Cinglé ou non, il me devenait presque sympathique.

CHAPITRE III

— Rien ne m'échappe, dit Wernecke. Voici ce que je répondrais si vous me demandiez pourquoi je ne me guéris pas moi-même. Je n'aurais aucune difficulté à m'arrêter de boire si je le décidais ; or je n'ai aucune envie d'arrêter, j'aime boire, pas parce que je suis un alcoolique qui ne peut pas s'empêcher de biberonner, mais parce que j'aime me sentir imbibé. Vous voyez un inconvénient à ça ?

— Aucun.

— Je brûle peut-être la chandelle par les deux bouts, je vivrai un peu moins longtemps, qu'est-ce que ça peut me faire ? J'ai choisi de vivre comme il me plaît et je trouve que c'est un choix sensé, pas vous ?

— Si c'est votre idée...

— Vous savez, je ne suis pas toujours soûl, la moitié du temps seulement. À jeun je peux être très brillant ; je rattrape le temps perdu en réfléchissant plus à fond, quand je suis sobre, que tous les autres qui ne boivent jamais une goutte. Dickie Stanton est lui aussi un sujet brillant, un enfant prodige. Mais il n'a que onze ans et il ne boit pas. Vous connaissiez Sally ?

Je répondis par un simple hochement de tête : tant qu'il était sur sa lancée, je préférais lui laisser tenir le crachoir.

— Une fille merveilleuse, mais elle ne m'aimait pas. Dommage, j'aurais pu l'aider avec mon traitement. Vous êtes un ami à elle ?

Je fis signe que oui.

— Ah bon ! Il doit s'agir d'une visite de condoléances si je comprends bien, une tradition désuète... Je suis quand même content que vous soyez venu, j'ai horreur de boire seul et j'ai promis à Gerald et à Éva que je resterais à la maison jusqu'à

leur retour. Allez-y, buvez un bon coup. J'ai beaucoup d'avance sur vous, vous êtes du genre ascète à ce que je vois.

Je me forçai à boire une nouvelle gorgée et lui expliquai que j'aimais boire lentement.

— Vous avez tout à fait raison, il ne faut jamais boire vite, comme ça, une fois qu'on a commencé, on peut tenir le coup très longtemps ; un peu d'alcool à la fois, ça affûte drôlement l'intelligence, mais il y a un point à ne pas dépasser sinon c'est l'abrutissement. Ma meilleure forme intellectuelle, je la tiens quand j'ai juste la dose qu'il faut.

— Quel genre de travail faites-vous ?

— Je suis un inventeur, c'est-à-dire que je mets en application ma connaissance du fonctionnement mental dans le domaine de l'électronique, avec des résultats fantastiques, et puis je gagne de l'argent avec des gadgets ; je les ai fait breveter il y a quelques années et j'en tire des revenus réguliers, des royalties sur brevets, vous voyez ? Ce n'est pas le Pérou mais j'ai des besoins limités, des goûts simples ; pourvu que j'aie de quoi boire, le reste, ça ne m'intéresse pas, le sexe en particulier. Et vous, vous aimez ?

— Oui, je l'avoue.

— C'est de votre âge, mais, croyez-moi, l'alcool, c'est meilleur et ça ne trompe pas. Où en étais-je ? Ah oui ! Bien assez de fric pour boire et pour prendre pension ici. Ça rend service à Gerald, il vit plus à l'aise et ça paie les études de Dorothy à l'université. Sally a refusé, elle préférait se trouver un job, vivre indépendante chez elle. Je m'appelle Ray Wernecke. Elle vous a sûrement parlé de moi.

— Oui, elle vous appelait oncle Ray.

— Je vois ça d'ici, elle a dû vous dire que je ne valais pas grand-chose, que je passais mon temps à me soûler, non ? Je me répète, je regrette qu'elle ne m'ait pas laissé l'aider. Je ne suis pas vraiment son oncle, un cousin au cinquième degré par alliance, quelque chose comme ça, du côté du frère d'Éva. Gerald et elle ont adopté les petites filles quand leurs parents sont morts dans le Colorado il y a dix ans. Sally avait douze ans et Dorothy dix. Elles m'ont toujours appelé oncle Ray. Vous, ne faites pas comme elles, appelez-moi Ray tout simplement.

Comment vous appelez-vous ?

— Ed Hunter.

— Tiens, ça me dit quelque chose, fit-il pensivement. Ah j'y suis !

Il avait l'air tout à coup un peu moins soûl et murmura :

— Vous étiez avec elle jeudi soir au moment de sa mort, je me rappelle, vous êtes détective privé et vous étiez chargé de la défendre contre les Martiens. Manque de pot, ça a foiré, mais vous n'y êtes pour rien, je m'empresse de le dire.

— Vous voulez suggérer que je n'ai pas pu empêcher qu'on ne la *tue* ? Vous ne croyez pas à une mort naturelle, à une défaillance cardiaque ?

— Mon brave Hunter, entendons-nous bien, nous mourons tous d'une défaillance cardiaque ; pour une raison x ou y notre cœur s'arrête et pan ! Le rideau tombe.

— Enfin, ne jouons pas sur les mots, vous pensez qu'elle n'est pas morte de mort naturelle ?

— Ne faites pas attention, quand je suis un peu bourré je dis n'importe quoi. Les Martiens *existent*, mais pourquoi diable auraient-ils voulu tuer cette pauvre Sally ?

— Ce n'est pas moi qui vous l'expliquerai. Et qu'est-ce qui vous fait croire à la réalité des Martiens ?

— Il se trouve que j'ai pu communiquer avec eux parce que je suis un voyant. Je n'en ai jamais vu comme je vous vois, en chair et en os, et cependant il y en a sur la Terre, parmi nous, sous un déguisement. Êtes-vous un Martien ?

— Désolé, la réponse est non.

— De toute façon, si vous en étiez un, vous ne l'avoueriez pas ; il se peut que vous en soyez un. *Mea culpa*, ça doit être moi qui ai parlé à Sally de leur existence ; oui, je n'aurais pas dû, elle avait un psychisme trop fragile pour ce genre de révélation. Pourquoi s'est-elle mis dans la tête qu'ils voulaient la *tuer*, ça je n'y suis pour rien et je ne pige pas. À moins que ce ne soit un cas de folie de la persécution, j'aurais fort bien pu l'en guérir.

— Mr. Wernecke, si vous parlez sérieusement, ce que j'espère car je trouve que ce n'est vraiment pas le moment de raconter des craques, admettons qu'il y ait des Martiens sur la Terre, comment pouvez-vous être sûr qu'ils n'aient pas eu l'intention

de supprimer Sally ?

— Je vous parle en toute connaissance de cause et je suis le seul à pouvoir vous dire ceci : grâce à mes dons de voyance je perçe à jour leurs intentions et je n'y vois que bienveillance à l'égard de cette fille. Ce serait plutôt moi à qui ils pourraient en vouloir. Mais voilà Gerald et Éva.

Je me levai et posai mon verre. Mrs. Stanton entra la première : une femme dodue, dans les quarante ans, dont le visage n'exprimait pas la plus vive intelligence mais qui avait l'air brave, le genre de personne qui doit passer son temps à regarder des feuilletons mélo en suçant des acidulés. Mr. Stanton, qui la suivait, faisait plus âgé, peut-être la cinquantaine, petit et fluet, le teint brouillé, l'allure maladive.

Ray Wernecke fit les présentations sans bouger de son siège. La femme inclina la tête et me fixa de ses yeux graves de ruminant ; Stanton me serra les mains.

— Enchanté de vous voir, jeune homme, me dit-il avec chaleur, venez dans mon bureau.

Je le suivis et il ferma la porte.

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Oh non, merci ! Je viens de boire un whisky bien tassé, je n'ai même pas pu vider entièrement mon verre.

— Hélas ! fit-il avec un petit hochement de tête, mon beau-frère manque de raffinement, il préfère la quantité à la qualité et il croit que tout le monde partage ses goûts. J'espère au moins qu'il ne vous a pas importuné avec ses grandes tirades.

— Pas trop...

— Je crains qu'il ne vous ait fait mauvaise impression. À jeun c'est un charmant garçon et je dois dire que même lorsqu'il a bu il ne se montre jamais querelleur ou grossier... parfois un peu incohérent, surtout quand il a abusé de l'alcool plusieurs jours de suite comme ces temps-ci. Je pense que la mort de Sally, cette fois, y est pour beaucoup, il avait une grande affection pour elle.

— Ce n'était guère réciproque.

— C'est elle ou c'est lui qui vous a dit ça ?

— Tous les deux.

— C'est exact, elle avait de l'antipathie à son égard, je n'en ai

jamais compris la raison. Nous autres, sa sœur (ma femme) et moi, nous l'aimons bien.

— En tout cas j'ai appris quelque chose au cours de ma conversation avec lui : ces idées qu'elle se faisait à propos des Martiens, c'est à lui qu'elle les devait. Y croit-il vraiment lui-même ou se payait-il ma tête ?

— Mr. Hunter, vous allez trouver bizarre que je ne puisse répondre clairement à votre question. Quand il n'a pas bu, il n'y croit pas, et même il est le premier à en rire, mais quand il boit pendant une longue période ça redevient une idée fixe. Vous savez, Ray est tout à fait normal psychiquement... à moins que vous ne considériez une légère propension à la boisson comme un symptôme pathologique. En fait, c'est un esprit très brillant. Vous n'avez pu vous en apercevoir aujourd'hui, mais il a des connaissances très étendues en psychologie et en psychiatrie et dans beaucoup d'autres domaines scientifiques.

— Il m'a raconté qu'il a fait des numéros de voyance dans des music-halls.

— Ah non ! ça, c'est un *bobard* ! En fait il est licencié ès sciences ; jusqu'à la trentaine il a enseigné dans des écoles secondaires et en même temps il faisait des recherches en électronique ; il a pris des brevets, ce qui lui a assuré, depuis, des revenus réguliers. D'ailleurs, à mon avis, cela a nui à sa carrière puisque cela lui a permis de lâcher l'enseignement et a sans doute favorisé ses tendances à la dipsomanie. Il n'a plus travaillé que par à-coups, et quand il en avait envie ; enfin, ça le regarde, assez parlé de lui. Ce que je vous en dis, c'est pour vous permettre de rectifier votre point de vue car il ne s'est pas montré à vous sous son meilleur jour. Que puis-je faire pour vous, Mr. Hunter ?

Je ne pouvais lui dire que sa conversation m'avait déjà éclairé mais que je n'allais pas m'en tenir là.

— Je voulais simplement vous demander, Mr. Stanton, si ce diagnostic de mort naturelle vous satisfaisait. Le cardiologue a été formel sur ce point et je sais que l'histoire des Martiens ne tient guère debout, pourtant je suis hanté par cette coïncidence entre les appréhensions de Sally et ce qui lui est arrivé.

— Mais comment pourrait-il en être autrement, Mr. Hunter ?

Le capitaine Bassett en était convaincu, surtout après en avoir causé avec le médecin légiste et le cardiologue. Et vous, vous étiez dans la pièce voisine pendant tout ce temps, vous ne dormiez pas, je suppose ?

Je gardai le silence. En fait, je devais avoir trop d'imagination : j'avais pensé qu'un cardiaque peut très bien mourir d'une forte frayeur et je songeais à cette fenêtre ouverte sur le conduit d'aération. Je ne pus m'empêcher de déclarer :

— Comprenez-moi bien, Mr. Stanton, je ne dis pas qu'à *mon avis* elle n'est pas morte de mort naturelle, mais s'il y a le plus infime doute, je tiens à y regarder de plus près.

Il fronça le sourcil.

— Je ne partage pas votre point de vue, jeune homme. Sally est morte parce qu'elle souffrait depuis longtemps d'une hypertrophie du cœur, le spécialiste a insisté sur ce point ; d'autre part je ne peux assumer les frais d'une enquête approfondie. Si vous connaissez le commerce et en particulier les grands magasins, vous devez vous douter qu'étant donné mes modestes fonctions je ne gagne pas des mille et des cents, et avec ce que me coûtent les frais d'études de la sœur de Sally...

Je ne lui laissai pas le temps de finir sa phrase.

— Je n'ai aucunement l'intention de vous extorquer de l'argent, je me sens personnellement concerné. Ce soir-là j'étais censé la protéger : si elle a été *tuée*, je suis responsable.

— Je crains que vous ne fassiez erreur, dit Stanton gravement, ou plutôt je l'espère : je ne vois aucun indice qui permette de croire qu'elle n'est pas morte de mort naturelle. Mais si tel n'est pas votre avis je ne m'opposerai pas à ce que vous fassiez une enquête par vos propres moyens, je suis prêt à vous aider dans la mesure de mes possibilités.

— Dans ce cas, dites-moi si quelqu'un aurait *avantage* ou avait avantage à ce que Sally disparaisse.

— Je ne vois pas. Les Doerr n'ont laissé à leurs filles que quelques centaines de dollars qui ont été dépensés depuis longtemps et un bout de terrain sans valeur dans le nord-ouest du Colorado.

— Qui va hériter de la part de Sally ?

— Je n'en sais rien. À ma connaissance elle n'avait pas fait de

testament, elle n'avait d'ailleurs aucune raison d'y penser. Je ne m'en suis même pas encore préoccupé et j'ignore si légalement – puisqu'elle est morte intestat – c'est moi qui toucherai les revenus de cette terre, en tant que tuteur, ou sa sœur.

Et, dans un soupir, il ajouta :

— Ne croyez pas que cette propriété m'intéresse, elle n'a aucune valeur et je serais content que Dorothy profite de la part de Sally. De toute façon il y a sûrement des démarches à faire pour mettre les affaires en ordre et éviter toute contestation.

— Êtes-vous bien sûr que cette terre ne vaille rien ?

— Oui, il se trouve que la preuve nous en a été donnée : il y a un peu moins d'un an on nous en a offert trois cents dollars ; les filles ont tout de suite imaginé que quelqu'un avait découvert des richesses fabuleuses dans le sous-sol, pétrole ou Dieu sait quoi, et désirait l'acquérir au moindre prix. Nous avons demandé à une société d'El Paso d'envoyer sur place un géologue. Mon beau-frère, qui voulait de toute façon faire un petit voyage d'été de ce côté-là, l'a rejoint pour se faire une idée précise. J'ai lu le rapport du géologue, le terrain n'a aucune valeur, excepté quelques parcelles en plaine où peuvent pâturer des troupeaux, et encore... Pas de gisement de pétrole ni de quoi que ce soit d'autre. Il a même utilisé un compteur Geiger pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'uranium.

— Et Mr. Wernecke a découvert l'identité du demandeur ?

— Oui, c'était le propriétaire du ranch voisin. Il avait déjà fait paître son troupeau chez nous et, comme c'est un gars honnête, il s'est décidé à l'acquérir pour un prix raisonnable : il a proposé de monter jusqu'à quatre cents dollars mais pas plus.

— Et d'après vous c'est ce que ça vaut ?

— Probablement mais elles ont préféré garder la terre pour des raisons sentimentales. Les impôts sont minimes et elles sont contentes à l'idée d'être des propriétaires terriennes même si elles n'en tirent pas grand-chose.

— Elles ne possèdent rien d'autre ?

— Rien du tout, même pas d'assurance. Après avoir trouvé du travail, je me rappelle que Sally avait parlé de prendre une petite police qui couvrirait les frais d'enterrement mais elle n'a

pas dû réaliser son projet, je n'ai rien trouvé dans ses papiers. Elle avait un petit compte en banque, cent dix-huit dollars, mais, mercredi dernier, elle a tiré cent dollars, ce qui correspond à l'argent liquide qu'elle avait dans son sac.

Je le savais puisqu'elle avait offert cette somme à oncle Am pour payer nos services et qu'elle avait voulu ensuite me la donner à moi. Je le dis à Stanton et lui appris également qu'elle avait déclaré pouvoir s'en procurer cent de plus, si nécessaire.

— C'est sans importance, ajoutai-je, mais comment se les serait-elle procurés, en vous les empruntant ?

— Je ne le pense pas, elle savait combien nos moyens sont limités, peut-être les aurait-elle demandés à Ray, avec beaucoup de réticence à cause de sa méfiance à son égard. Je sais qu'il ne les lui aurait pas refusés ; ou alors elle aurait emprunté sur son salaire.

Cette piste apparemment ne menait nulle part. Je préférerais revenir à celle du Colorado qui, du moins, suggérait un motif, le seul en vue pour le moment.

— Vous connaissez de réputation cette compagnie à laquelle vous vous êtes adressé pour les recherches géologiques ?

— Oui, c'est la compagnie Wade & McNally ; je connais très bien McNally, nous étions à l'école ensemble, ici à Chicago, avant son départ dans l'Ouest où il est devenu un géologue de top niveau ; et indépendamment de lui je sais que sa société est une des plus cotées de là-bas. C'est pourquoi, quand les filles ont reçu cette proposition d'achat, j'ai écrit à George au lieu de m'adresser à une société de Denver, ce qui m'aurait coûté moins cher parce que c'était plus près.

— McNally y est allé en personne ?

— Non, mais quand il m'a envoyé le rapport il m'a indiqué qu'il avait envoyé un de ses meilleurs géologues, je me rappelle son nom parce que pour un géologue c'est un nom prédestiné : Jack Silver.

— Et il n'y a pas eu de nouvelle offre depuis que Sally et Dorothy ont refusé les quatre cents dollars ?

— Non, je n'en escompte pas, je crois qu'elles auraient dû saisir cette chance.

— Connaissez-vous des ennemis à Sally, Mr. Stanton ?

— Non, je pense même qu'elle n'attirait que des sympathies, autant que je sache.

— Elle n'était pas fiancée, elle n'avait aucun prétendant ?

— Oh ! elle sortait avec de nombreux jeunes gens... rien de bien sérieux. Il y a un mois environ je me suis dit : « Tiens, cette fois-ci, ça va peut-être marcher pour de bon », je pense qu'elle aurait accepté s'il lui avait proposé d'être sa femme mais ils ont rompu. La dernière fois qu'elle est passée nous voir, je lui ai parlé de lui et elle a dit qu'ils ne sortaient plus ensemble. Elle ne m'a pas précisé qui avait pris l'initiative et je n'ai rien demandé.

— Qui était-ce ?

— Un certain William Haberman, je l'ai vu et il m'a paru sympathique ; la seule chose que je sache sur lui c'est que son père a une affaire de voitures d'occasion et qu'il travaille avec lui, à Evanston.

— Vous m'avez dit que la dernière fois que vous avez vu Sally, c'était il y a huit jours, dimanche dernier. Était-elle venue seule ?

— Oui, elle est venue dîner et ensuite elle est partie avec sa sœur voir un film dans le centre-ville. Dorothy est rentrée seule dans la soirée.

— Et vous ne l'avez plus revue, elle ne vous a plus donné de nouvelles ?

— À moi non, mais elle a pu téléphoner à Dorothy depuis ; vous lui demanderez, mais je suis pratiquement sûr qu'elles ne se sont pas revues. Dorothy suit des cours d'été à l'université pour préparer un examen qu'elle a raté le dernier semestre. L'examen a lieu dans très peu de temps et elle travaille presque tous les soirs. Jeudi elle est sortie mais pas avec Sally.

— Saviez-vous que Sally croyait à l'existence des Martiens ?

— Oui, depuis un certain temps. Je vous dirai que j'ai fait tout ce que je pouvais pour lui démontrer que c'était absurde, mais, comme je n'arrivais à rien, j'ai renoncé à lui faire entendre raison. Vous savez ce que c'est quand les gens ont une idée fixe...

— Et vous n'étiez pas inquiet sur... enfin, je veux dire sur son équilibre psychique ?

— Pas vraiment. Ce n'était pas un modèle de pondération,

mais elle avait du bon sens dans la vie de tous les jours. Influençable, oui ! Évidemment c'est Ralph qui lui a mis ces histoires-là dans la tête, c'est son grand sujet de conversation quand il est soûl. Donc je savais d'où ça lui venait et puis je ne voyais pas de risque à ça et, à part essayer de la raisonner, ce que j'ai fait, je vous l'assure, que vouliez-vous que je fasse ?

— Vous n'avez pas pensé à l'envoyer consulter un psychiatre ?

— Si, et j'ai même proposé de payer la consultation, mais elle a refusé ; qu'auriez-vous fait à ma place ? Elle n'avait rien d'une aliénée mentale, je ne pouvais tout de même pas la faire enfermer. Je me suis figuré (j'ai pris sans doute mes rêves pour la réalité) que ça finirait par lui passer et qu'après tout ça ne faisait de mal à personne. Mr. Hunter, j'ai un très bon sherry, vous n'en voulez pas une goutte ? Je sens que ça me ferait du bien.

— Dans ces conditions, volontiers, ça m'enlèvera le goût du whisky nature. Je ne voudrais pas que vous preniez mal ce que je vais vous dire, mais comment pouviez-vous être sûr que c'était une manie inoffensive ? Quand on se fourre des idées pareilles dans la tête et qu'on y croit dur comme fer, ça indique tout de même une certaine fragilité pour ne pas dire un déséquilibre mental et...

Je me creusais la tête pour trouver une façon enveloppée de dire ce que je pensais. Avant que j'aie pu pécher l'expression adéquate Mr. Stanton revenait avec les deux verres de sherry.

— Je comprends où vous voulez en venir mais une idée bizarre n'est pas forcément une preuve de folie. Nous en avons tous ou presque tous. Tenez, un exemple me vient tout de suite à l'esprit, un exemple choisi dans mon entourage immédiat. Ainsi mon épouse est très religieuse, elle croit en un Dieu personnel trônant, environné d'anges, de chérubins et de séraphins, en compagnie des âmes des morts qui se sont bien conduits, et aussi du Saint-Esprit. Et même elle croit au démon escorté de démons de second ordre et des âmes des méchants. Alors, que voulez-vous, entre ce genre de croyance et celle qui concerne les Martiens, je choisis à tout coup cette dernière. Il y a des canaux sur Mars – du moins quantité d'astronomes le

pensent –, ce qui indique que cette planète est habitée par des êtres doués d'intelligence. Et si vous suivez les progrès des recherches sur les fusées, vous devez savoir qu'il ne se passera guère de temps avant qu'on ne puisse s'y rendre, avant votre mort sans doute. Qu'y aurait-il d'impossible à ce que les Martiens soient arrivés chez nous les premiers et il y a longtemps ? Et s'ils ont des connaissances bien supérieures aux nôtres, ils peuvent être parmi nous à notre insu. C'est bien moins absurde que de croire au paradis. J'ai vu Mars... de mes yeux *vu*, avec un télescope, je sais que cela existe, je n'ai jamais vu le « ciel » ni ses heureux habitants. Franchement – n'allez pas le répéter à ma femme –, je pense qu'elle est plus dérangée mentalement que ne l'était cette pauvre petite Sally.

Je dégustai mon sherry à toutes petites gorgées. Il y avait quelque part dans le raisonnement de Mr. Stanton une faille mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Après tout, y en avait-il une ?

— Et quand vous avez su qu'elle était allée trouver la police pour se faire protéger contre les Martiens qui menaçaient de la tuer, ça ne vous a pas inquiété ? Croire en l'existence des Martiens, ça ne fait peut-être de « mal à personne », comme vous dites, mais penser qu'ils vous en veulent, ça ne ressemble-t-il pas un peu à une maladie de la persécution, et vivre dans la terreur, n'est-ce pas tout ce qu'il y a de plus *malsain* ?

— Évidemment, mais je n'avais aucune envie que la police la garde en observation. Pendant ma conversation avec le capitaine Bassett je m'étais décidé à profiter de la première occasion pour essayer de la convaincre d'aller consulter un psychiatre. Le capitaine est venu me voir le mercredi matin à la maison parce que j'étais malade, disons encore plus mal fichu que d'habitude ; j'ai essayé de la joindre l'après-midi même et le soir, mais elle n'avait pas dû rentrer chez elle, en tout cas pas avant onze heures ; je n'ai pas téléphoné plus tard dans la soirée. J'ai recommencé à appeler du magasin dans l'après-midi de jeudi et le soir, je sais qu'elle était en votre compagnie à ces deux moments.

— Alors c'est peut-être vous qui avez appelé vers deux heures du matin, la sonnerie m'a réveillé en sursaut ?

— Non, je n'ai pas réessayé après onze heures et demie. Je n'ai pas la permission de me coucher tard, mon médecin exige que j'aie mon compte de sommeil. Je suis beaucoup plus atteint du point de vue cardiaque que Sally ; elle, elle avait une hypertrophie du cœur alors que moi je suis atteint d'angine de poitrine. J'arrive à travailler de façon à peu près régulière avec juste un jour d'arrêt de temps en temps et je suis soumis à un traitement très strict. Je ne devrais même pas boire du sherry, ajoute-t-il avec un petit sourire, mais j'ose me le permettre une fois de temps à autre.

Mon verre était vide et il ne me restait qu'à prendre congé, ne sachant plus très bien quelle question lui poser. Nous retraversâmes le salon qui, à mon grand soulagement, était désert. Je n'avais rien à dire à Mrs. Stanton et j'étais ravi à l'idée d'échapper à un nouvel entretien avec Mr. Wernecke, qui m'aurait obligé à finir ce malencontreux verre de whisky. Mr. Stanton me raccompagna jusqu'à la porte d'entrée.

— J'oubliais de vous remercier pour les fleurs, cela nous a beaucoup touchés, vous connaissiez si peu Sally.

— Je l'aimais bien, elle m'était vraiment sympathique.

Pendant le trajet de retour je songeai à ces deux hommes dont je venais de faire la connaissance : Mr. Stanton me plaisait assez, quant à Ray Wernecke, j'avais du mal à le juger. Malgré les explications du premier, le second me paraissait un drôle d'oiseau.

Oncle Am leva le nez de son bouquin à mon arrivée.

— Alors, petit ?

— Tu sais, je n'en ai pas retiré grand-chose ; elle avait un oncle, encore plus cinglé qu'elle, qui s'est empressé de lui fourrer dans le crâne ces histoires de Martiens à dormir debout. Seulement, y croit-il lui-même, ça reste à prouver. Il dit qu'il en est convaincu quand il est soûl et que, dans ses périodes de sobriété, il n'en est plus si sûr.

— Et c'est lui qui a eu l'astuce de lui faire gober qu'ils lui en voulaient à mort ?

— Ça, il le nie et je n'ai pas de raison de penser qu'il ment. Dimanche dernier elle était chez eux et tout allait bien. C'est mercredi dernier, la veille du jour où elle est venue nous

trouver, qu'elle est allée au commissariat. C'est donc entre dimanche et mercredi qu'elle a commencé à croire qu'ils allaient la tuer. Jusque-là, disons qu'ils étaient plutôt amicaux ou indifférents.

— Hum, hum... Et alors ? Tu as demandé pourquoi son père adoptif ne l'avait pas emmenée chez le psychiatre, surtout après la séance au commissariat ?

Je lui rapportai ce que Stanton m'avait répondu.

— Tout ça tient debout, mon gars, qu'est-ce qui te tracasse encore, c'est clair, non ?

— Oui et non. Je n'ai pas encore résolu l'énigme du coup de téléphone en pleine nuit, ce n'est pas Stanton qui a appelé.

— Il peut très bien te mentir à ce sujet, Ed, pour une bonne raison toute simple : s'il a appelé à deux heures du matin – c'est possible qu'il se soit couché et que, comme cette histoire le tarabustait, il ait décidé de la rappeler – et s'il a entendu une voix d'homme au bout du fil, il a dû se dire que Sally avait de la compagnie et par discrétion, pour ne pas l'embarrasser, il a raccroché ; et à présent il est sans doute gêné d'avoir eu l'air de soupçonner sa fille adoptive, il préfère nier être l'auteur de ce coup de téléphone intempestif.

— Peut-être, fis-je, sceptique. En tout cas, je ne vois aucun mobile qui puisse faire conclure à un meurtre et, de plus, je ne vois pas comment on aurait pu la tuer.

— Écoute, n'y pense plus sinon tu vas finir par y voir la main des Martiens, allons plutôt au spectacle, ça te changera les idées.

J'acquiesçai et nous fûmes tout de même de bonne heure au lit. Je me forçai à ne plus penser à Sally mais j'en rêvai cette nuit-là ; j'étais assis dans le living-room à côté de sa chambre, elle ouvrait la porte en disant : « J'ai peur, Ed, venez dormir avec moi », et, avant que j'aie pu bouger, je voyais se profiler derrière son beau corps nu une silhouette massive qui gesticulait. Sally disparaissait et l'ombre avançait vers moi qui restais pétrifié de terreur sur mon siège ; je me réveillai trempé de sueur.

Le clair de lune inondait la pièce, je pris un magazine sur le bureau et sortis sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller

oncle Am. Je m'installai dans la salle de bains pour me plonger dans des histoires de détectives qui chasseraient de mon esprit toute trace de mon cauchemar. Il était question de meurtre mais la victime y était descendue à la mitraillette par un gangster en chair et en os, je me trouvais en terrain de connaissance, loin des apparitions fantomatiques.

Je décidai de chasser mes obsessions une bonne fois pour toutes ! Sally était morte d'un arrêt du cœur, ce n'était pas la peine de me mettre martel en tête, sinon je finirais au cabanon, c'était sûr et certain. Je me recouchai sur cette belle résolution et les rêves qui purent agrémenter mon sommeil ne me laissèrent pas le moindre souvenir.

Le lendemain, un lundi, ressembla comme deux gouttes d'eau aux autres lundis, si ce n'est qu'à dix heures du matin la sonnerie du téléphone retentit. Oncle Am était en train de boire une boisson fraîche, et moi j'étais installé dans son bureau. Nous avons deux appareils et une seule ligne, il est donc convenu entre nous que c'est celui qui se trouve dans le bureau d'oncle Am qui décroche.

— Ici l'agence Hunter & Hunter, dis-je.

— Mr. Hunter à l'appareil ?

— Oui, Ed Hunter.

— Vous ne me connaissez pas, Mr. Ed Hunter, je m'appelle Yat-Dun.

Je n'étais pas tout à fait sûr du nom mais j'avais l'intention de le lui faire épeler par la suite.

— Que puis-je faire pour vous, Mr. Yat-Dun ?

Oncle Am était planté sur le seuil, attendant sans doute que je lui fasse signe de décrocher à son tour.

— Yat-Dun simplement, nous ne disons jamais mister, comprenez-moi, je suis un Martien.

CHAPITRE IV

Je fis signe à oncle Am de décrocher tout de suite dans mon bureau pour suivre la conversation. Il y fila et, juste au moment où je disais : « Que puis-je faire pour... ? » ...il y eut le petit déclic correspondant à l'intervention d'oncle Am, ce qui fit dire à notre mystérieux interlocuteur :

— N'essayez pas d'enregistrer notre communication, sinon je raccroche.

— N'ayez crainte, nous n'avons pas de moyens ultramodernes à notre disposition, c'est simplement mon oncle, l'autre Mr. Hunter, qui vient de décrocher pour suivre ce que nous disions ; j'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Pas le moindre, je préfère m'adresser à vous deux. Je vous conseille d'enquêter sur la mort de miss Sally Doerr, je sais que vous-même vous y intéressez.

— Comment l'avez-vous su ?

— Peu importe. J'ai cru comprendre que vous n'étiez pas persuadé qu'elle était morte de sa belle mort.

— Pas absolument persuadé, en effet, bien que je ne voie pas du tout comment on aurait pu la tuer, étant donné les circonstances. Et vous, de votre côté, le savez-vous ?

— Non, mais j'aimerais que vous procédiez à une enquête, moyennant finances, naturellement. Est-ce que mille dollars vous paraît raisonnable et mille de plus si vous arrivez à un résultat satisfaisant ?

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Cela vous intéresse de le savoir ?

— Évidemment, nous ne pouvons travailler pour un client qui reste dans l'ombre. Il faut que nous sachions à qui nous avons affaire, pourquoi il désire cette enquête, comment et où

nous devons faire parvenir notre rapport.

— Je vous ai déjà renseigné sur mon identité. Vous n'avez pas besoin de mon adresse parce que je n'ai pas besoin de prendre connaissance de votre rapport. Si vous découvrez le coupable, indiquez-le à la police, elle le fera arrêter et j'en aurai connaissance.

— Je vous le répète, en quoi cette affaire vous concerne-t-elle ?

— Parce que, nous Martiens, nous n'avons rien à voir là-dedans. Les Martiens ne sont pas des assassins. S'il y a le moindre doute à cet égard, chez les Terriens, il faut le dissiper et nous pensons que, seule, une enquête sérieuse y parviendra.

— D'après vous, il ne s'agit pas de mort naturelle ?

— Je ne peux dire ni oui ni non, je suis comme vous dans le doute, et ne peux vous donner aucun appui sinon financier. Êtes-vous d'accord ?

— Seulement si vous nous dites qui vous êtes.

— Je prends votre réponse pour une acceptation puisque je vous ai déjà indiqué qui je suis. Vous trouverez vos honoraires ou plutôt un acompte sous votre buvard dans le bureau principal. Merci d'avance.

Il raccrocha. Oncle Am en fit autant ainsi que votre serviteur. J'étais en train de soulever le buvard quand mon oncle entra, la mine perplexe. Naturellement il n'y avait pas le moindre billet dans la cachette indiquée, ce qui ne m'étonna pas outre mesure.

— Qu'en dis-tu, mon garçon, tu crois que nous avons affaire à un dingue ? Décidément ça pullule !

— Pas facile à dire, fis-je en hochant la tête. Il n'y a pas eu d'article dans les journaux sur la mort de Sally. Peu de gens sont au courant de ma présence auprès d'elle la nuit de sa mort et on peut compter sur les doigts de la main ceux qui savent que je conserve certains doutes : il y a sa famille, Frank Bassett, deux médecins. Si la voix m'avait rappelé celle de Frank j'aurais pu croire à une blague de sa part.

— Ce n'était pas sa voix mais il aurait pu charger quelqu'un d'autre de nous appeler, seulement ça n'est pas son genre ; il déteste les canulars et celui-ci est vraiment absurde. Dis-moi...

— Quoi ?

— Ben Starlock... C'est lui qui nous a expédié Sally, c'est logique qu'il désire suivre l'affaire.

— Bien sûr, oncle Am, tu as tapé dans le mille, bravo ! Ce n'était pas non plus sa voix mais il aura demandé à un de ses détectives. Il connaît très bien Frank Bassett qui a dû le mettre au courant de ce qui s'est passé. Quoique... en y réfléchissant bien... je sais qu'il aime faire des blagues, pourtant je trouve que les circonstances ne s'y prêtent guère. Il a de l'humour et il a pu trouver amusant de nous envoyer Sally, mais maintenant qu'elle est morte... Et puis comment a-t-il pu croire qu'on prendrait au sérieux son histoire ?

— Surtout après avoir constaté qu'il n'y a pas plus de dollars cachés que de beurre en branche. Tiens, regarde donc entre le buvard et le sous-main.

J'obtempérai et brandis un billet de mille dollars tout neuf et parfaitement normal.

Je grommelai un « sapristi ! ». Oncle Am l'examina sous toutes les coutures, le soupesa et finit par déclarer :

— Si c'est de la fausse monnaie, chapeau ! C'est rudement bien imité.

Nous nous regardâmes en silence, sachant que nous avions la même idée : ce n'était certainement pas une blague de Ben Starlock, le billet de mille dollars en était la preuve. L'interlocuteur mystérieux entendait bien nous faire entreprendre le travail. Il nous avait raconté des boniments sur son identité et sur ce qui le poussait à demander une enquête mais il la désirait sérieusement ; mille dollars, ça ne s'avance pas comme ça sans raison.

Oncle Am s'assit sur un coin du bureau.

— Petit, me demanda-t-il, toi qui as parlé à Stanton et à Wernecke, crois-tu que ce pouvait être l'un des deux au téléphone ?

— Je ne les ai jamais eus au téléphone et tu sais que ça peut changer la sonorité. Si c'était l'un de ces messieurs, il aura bien déguisé sa voix, en la rendant plus aiguë ou en parlant à travers un mouchoir en soie. Je ne pense pas que ce puisse être Stanton. Pour Wernecke c'est plus difficile à dire parce que sa voix était pâteuse quand nous avons bavardé ; peut-être que le

timbre est différent quand il est à jeun.

— Wernecke, c'est le type qui croit à l'existence des Martiens, c'est bien cela ?

— Il y croit ou il n'y croit pas, allez savoir ! Mais en tout cas, s'il voulait nous embaucher, pourquoi s'y être pris de cette façon ? Il pouvait nous le demander clairement.

— Stanton aussi. Ed, ça ne peut être que l'un ou l'autre. Sinon, je ne vois pas d'explication rationnelle. L'un ou l'autre doit avoir une *bonne raison* pour rester dans l'ombre.

— Admettons, on n'a pas tellement le choix.

— Ça, c'est vrai. Quant au billet, ma foi, ce n'est pas de l'argent en provenance de Mars, ce sont bel et bien des dollars. Alors, on allume nos cigares avec ?

— Sommes-nous en droit d'entreprendre une enquête et d'accepter une provision quand nous ignorons l'identité du client ?

— Pourquoi pas, petit, s'il s'agit d'une affaire honnête, et qu'y a-t-il de plus moral que d'essayer de savoir si oui ou non un meurtre a été commis ?

Au bout de quelques minutes de réflexion il conclut :

— Mieux vaut tout de même ne pas le mettre à notre compte pour le moment ; je pense que nous ne tarderons pas à découvrir qui nous a gratifiés de cet argent et pourquoi il tient à rester anonyme. Et quand nous le saurons nous n'aurons peut-être pas envie de le garder. En attendant je l'enferme dans le coffre-fort, comme ça nous ne l'empochons ni ne le refusons.

Le coffre-fort n'était pas un objet de notre choix, il faisait partie du mobilier du bureau, nous avions fait changer la combinaison et nous nous en servions pour ranger des papiers — nous n'en avions guère — et un peu d'argent, toutes choses que nous n'avions pas envie de laisser dans le classeur qui fermait à clé, mais qu'un gosse aurait pu facilement ouvrir avec un simple tournevis. Uncle Am mit donc le billet dans une enveloppe qu'il rangea dans le coffre puis il retourna s'asseoir derrière son bureau.

— Ed, puisque nous ne savons pas par où commencer, si nous nous creusions un peu la tête pour trouver par quelle opération du Saint-Esprit le billet s'est trouvé glissé dans mon

sous-main. Primo, j'ai mis une nouvelle feuille de buvard pas plus tard que samedi, donc le billet n'y a été introduit qu'après et avant que je ne vienne au bureau ce matin, car je n'ai pas quitté les lieux depuis. Toi, tu es allé chercher des cigarettes vers neuf heures mais moi je ne suis pas sorti une seconde.

— Par conséquent il a dû être mis samedi soir, dimanche dans la journée ou dimanche soir, c'est-à-dire hier soir après ma visite chez les Stanton.

— C'est probable, mon gars. Bien qu'il ait dit le contraire, Stanton a dû être influencé par ce que tu lui as dit de tes inquiétudes à propos de la mort de Sally, alors après ton départ il est venu ici et...

— Une seconde, oncle Am ; d'après ce que je sais du niveau de vie des Stanton, ce n'est pas un type à avoir sous la main un billet de mille dollars et il ne pouvait aller à la banque un dimanche.

— Pas trop vite, mon garçon, une chose à la fois s'il te plaît. Regardons la serrure de la porte d'entrée pour voir si elle a été tripotée.

Aussitôt dit aussitôt fait ; un examen minutieux de ladite serrure ne révéla pas la moindre trace d'effraction, pas la moindre égratignure sur la porte. C'était une bonne serrure d'une bonne marque, seul un serrurier accompli ou un malfaiteur expérimenté aurait pu ouvrir sans rien abîmer.

— Il n'a pas pu entrer par là à moins d'avoir dérobé le passe-partout de la femme de ménage. Non, il a dû passer par l'escalier de secours et sauter par la fenêtre, tu t'en souviens, nous l'avions laissée ouverte à cause de la chaleur étouffante, me fit remarquer oncle Am.

— Qui te dit que la femme de ménage ne vient pas en droite ligne de Mars ? Je pense que c'est la complice du gars qui vient de nous téléphoner, c'est clair comme de l'eau de roche, il lui a demandé de glisser le billet, etc.

— Tu m'en diras tant. Je vais voir avec le responsable de l'immeuble comment fonctionne leur organisation de nettoyage. Viens regarder la fenêtre.

Sur le rebord de la fenêtre ouverte qui donnait sur l'escalier de secours il n'y avait aucune trace mais l'individu en question

pouvait fort bien ne pas y avoir posé le pied et l'avoir enjambé carrément. C'est ce que je fis en sens inverse pour descendre par l'escalier de secours. Je criai à l'oncle Am que j'allais jeter un coup d'œil en bas et remonterais par l'ascenseur. Je descendis les trois étages jusqu'au dernier palier correspondant au premier étage ; là se trouvait une échelle coulissante fonctionnant à l'aide d'un contrepoids. J'inspectai les rainures dans lesquelles elle s'emboîtait et en retirai la conviction qu'il y avait belle lurette qu'on ne l'avait fait redescendre, sans doute pas depuis qu'on l'avait repeinte pour la dernière fois.

Je me hissai sur la rampe, me suspendis par les bras et me laissai retomber, un mètre vingt plus bas, sur le sol d'un passage derrière l'immeuble. Un athlète eût pu sans doute franchir d'un bond cette distance de bas en haut et s'agripper à la dernière marche de l'escalier de secours mais ni Wernecke ni surtout Stanton ne faisaient figure de grands sportifs, impossible de les imaginer réussissant pareille acrobatie. Il y avait à proximité une espèce de plate-forme pour faciliter le déchargement des camions et je remarquai que des cartons et des caisses y étaient empilés. Un homme en bleu de travail, chargement sur l'épaule, faisait la navette entre la pile et l'immeuble. Quand il se rapprocha de moi je l'interpellai :

— Pourriez-vous me dire si on laisse ces caisses et ces cartons dehors pendant la nuit ?

Il me jeta un regard soupçonneux et grommela :

— Pourquoi que vous me demandez ça ?

Je lui montrai vivement ma carte de détective avant de me lancer dans une explication :

— Il y a eu un cambriolage dans l'immeuble, la nuit dernière, et on se demandait si le voleur avait grimpé par l'escalier de secours et, si oui, comment il avait pu sauter sur la première marche. Tout s'éclaire s'il a pu monter sur ces caisses.

L'homme cracha un long jet de jus de tabac avant de déclarer d'une voix bourrue :

— Pour sûr, voyez ce tas de caisses vides, on les met dans le coin pour dégager le passage et tous les lundis après-midi y a un gars qui vient les ramasser avec son camion, y se sert du bois, y paie pour. Toutes celles-là, elles y étaient cette nuit, j'en ai pas

rajouté ce matin.

— Pouvez-vous me dire si elles étaient rangées exactement comme ça ?

— J'peux pas vous l'jurer mais j'crois pas, cette pile-là elle est mal foutue, moi je les empile bien droit, déclara-t-il après avoir regardé de près.

Il avait raison : sur les quatre piles d'environ deux mètres cinquante de haut il y en avait une qui semblait toute branlante.

— Savez-vous s'il fait très noir par ici la nuit ? Faut-il une torche électrique pour voir où on met les pieds ?

— Oh non ! j'veus dis pas qu'on y voit comme en plein jour mais ça m'est déjà arrivé de travailler tard et j'ai pas eu de difficultés. Dites, vot' type, il a piqué pour combien ?

— Un millier de dollars environ. Merci beaucoup des renseignements.

Sur ce je remontai en ascenseur et fis mon rapport à oncle Am.

— Ouais, c'est sûrement comme ça qu'il s'y est pris, déclara-t-il, et tu sais, il n'a pas eu besoin de redescendre par le même chemin, il y a une serrure à ressort sur notre porte, il a dû sortir par là, ça se referme tout seul.

— Dans ces conditions il a fallu qu'il fasse le tour par le passage pour remettre les caisses vides là où il les avait prises, je ne vois pas pourquoi il s'est donné tout ce tintouin.

— Pour la même raison qu'il a inventé ces histoires de Martiens à dormir debout, enfin tout ce qu'il t'a dégoisé par téléphone. Je suppose qu'il nous prend pour de pauvres idiots prêts à gober que les Martiens passent facilement par les portes verrouillées, c'est pour ça qu'il soigne la mise en scène. Je vais interviewer le personnel d'entretien de l'immeuble.

— Tu crois que ça vaut le coup puisque nous sommes sûrs — moi, je le suis — qu'il a grimpé par l'escalier de secours ?

— On ne sait jamais, il n'est peut-être pas passé inaperçu en sortant de la maison. Pendant que tu faisais ton petit tour d'inspection j'ai appelé le gérant et je me suis documenté sur les clés, les heures des femmes de ménage, et tutti quanti. Voilà comment ça se passe : sur les deux femmes de ménage, il y en a une qui nettoie les quatre étages supérieurs et l'autre qui est

chargée des quatre autres. Les magasins du rez-de-chaussée ont leur propre personnel. Elles viennent tous les soirs, sauf le samedi, à onze heures et restent jusqu'à sept heures du matin. Les clés des bureaux – il y en a une par bureau et pas de passe-partout – sont accrochées à deux anneaux qui sont enfermés au premier étage dans une resserre à balais munie d'une serrure de sécurité. Chacune de ces femmes a en sa possession une clé qui lui donne accès à cette resserre. Ainsi elles prennent en arrivant le trousseau correspondant aux étages dont elles ont la responsabilité.

Il est très vraisemblable que notre homme est passé par l'escalier de secours, mais j'ai tout de même envie d'interroger celle qui nettoie les étages inférieurs. Elle l'a peut-être aperçu quand il redescendait à pied, tu sais comme moi que l'ascenseur ne fonctionne pas le dimanche.

— Rien ne nous permet d'affirmer qu'il n'a pas laissé l'argent le samedi.

— Allons, petit, rappelle-toi, c'est ta visite aux Stanton dimanche après-midi qui a donné l'idée à Stanton – ou à Wernecke – de nous charger de l'enquête. Il est possible que l'un des deux, disons pour simplifier Stanton, y ait pensé avant, mais tes questions ont sûrement fait tilt et tes soupçons l'ont aiguillonné, d'où le coup de téléphone.

— C'est vrai, sinon il nous aurait embauchés dès le vendredi ou le samedi au lieu d'attendre. Conclusion : tu as raison de voir du côté de ces dames. Et moi, qu'est-ce que je fais ?

— Écoute, j'aimerais avoir un rapport circonstancié sur la nuit de jeudi à vendredi, sur ta conversation avec Wernecke et sur ce que vous vous êtes dit, Stanton et toi, à Rogers Park. Tu me l'as répété en gros mais je voudrais l'étudier dans les plus petits détails pour me faire une idée de ce qui est important ou non. Heureusement que tu as une sacrément bonne mémoire, profites-en, n'oublie pas de mentionner également ce que vous vous êtes raconté, Sally et toi, évidemment pas ce qu'il y a eu de confidentiel...

« Je compte sur toi, tout ce que tu te rappelles peut être essentiel d'une façon ou d'une autre, y compris la communication avec notre copain de Mars.

— Tu n'y vas pas de main morte, j'en ai pour tout le reste de la journée, j'aurai de la veine si je n'attrape pas la crampe de l'écrivain.

— Diable, mon garçon, nous ne sommes pas dans la purée, que je sache ! Adresse-toi à une agence et fais-toi envoyer une bonne sténo, tu n'auras qu'à dicter, ça te permettra si on t'en envoie une tout de suite d'en avoir fini pour midi et la fille pourra taper ton rapport dans l'après-midi, économie de temps et de peine.

— Oncle Am, tu as des idées absolument sensas. Je cours demander quelqu'un à l'agence voisine.

— Tu ferais mieux de téléphoner, tu n'as pas besoin de voir la tête de cette minette, il te faut une sténo, pas une danseuse de french cancan, hein, petit ? Si elle a des jambes arquées et des dents qui chevauchent, tant mieux, comme ça tu n'auras pas de distractions.

Tandis que je feuilletais l'annuaire téléphonique, oncle Am ajouta :

— J'oubliais... je voudrais jeter un coup d'œil à l'appartement de Sally. Si Stanton a encore la clé, il me faut son autorisation ; tu le connais, ce sera mieux si c'est toi qui la lui demandes ; tu veux l'appeler ?

Ce fut Mrs. Stanton qui me répondit, elle me communiqua le numéro de son bureau et je finis par le joindre.

— Mr. Hunter, il se trouve que nous ne sommes pas retournés là-bas depuis la mort de Sally. J'ai appelé le propriétaire le lendemain et comme il m'a dit que le loyer était payé jusqu'à la fin du mois nous avons encore du temps devant nous.

— Personne de la famille n'y est allé ?

— Non, ma femme et Dorothy vont y passer un de ces jours pour prendre les affaires de Sally. Dorothy pourra profiter des vêtements et d'autres objets également.

— Sally avait loué l'appartement vide ou meublé ?

— Elle l'avait loué meublé mais elle y avait mis des objets à elle, des tentures, des coussins, des lampes, enfin ce genre de choses qui donnent une note un peu personnelle. Dorothy saura bien faire le tri.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que nous y allions encore une fois cet après-midi ?

— Aucun, mais ce n'est pas moi qui ai la clé. Le capitaine Bassett a fermé la porte à clé en partant et il ne me l'a pas rendue. Je pense que le propriétaire doit avoir un double, il habite au rez-de-chaussée, l'appartement numéro un.

Oncle Am avait écouté notre conversation grâce à l'autre appareil.

— Merci, Ed, maintenant tu peux t'occuper de ta jeune esclave... attends, dis-moi ce que tu penses de la voix.

Je ne compris pas tout de suite ce qu'il entendait par là mais finis par réaliser qu'il pensait au Martien de tout à l'heure.

— Difficile à dire. S'il a voulu déguiser sa voix en la rendant plus aiguë et en articulant exagérément, c'est possible... je n'en mettrais pas ma main au feu.

— Moi non plus. Si tu as du temps cet après-midi tâche de joindre Ray Wernecke au téléphone pour voir l'impression que ça te fait d'entendre la sienne ; moi, je pense que c'est plutôt Stanton qui nous a embauchés, mais l'autre hypothèse n'est pas à jeter au panier. Allez, je te laisse, il faut que j'aille interroger les femmes de ménage et jeter un coup d'œil dans l'appartement de Sally.

J'appelai l'agence, expliquai ce que je voulais exactement et dis que je n'aurais besoin de la jeune fille que pour une demi-journée, moyennant un bon salaire horaire.

— Il y a justement une jeune fille qui vient de se présenter, Mr. Hunter, elle a de bonnes références de secrétaire, voulez-vous que je lui demande si le travail que vous proposez l'intéresse ?

— Bien sûr, plus vite elle viendra, mieux ce sera.

— Veuillez patienter un instant... Voilà, c'est entendu, elle sera chez vous dans dix minutes environ, elle s'appelle Monica Wright.

En attendant ma collaboratrice je décidai d'appeler Ray Wernecke sous prétexte de lui demander un rendez-vous. Ce fut encore Mrs. Stanton qui me répondit et je la priai de me passer Ray. Celui-ci vint au bout du fil. Il avait l'air d'être passablement dégrisé et me donna rendez-vous pour le soir même à huit

heures. En raccrochant, je conclus qu'aucune des deux voix ne ressemblait vraiment à celle de notre mystérieux interlocuteur. Il est vrai qu'il y a des gens qui sont très habiles à contrefaire leur voix.

Sur ces entrefaites la porte d'entrée s'ouvrit, ce n'était pas encore ma secrétaire mais Frank Bassett. Il enleva son couvre-chef, s'épongea le front et me demanda avec un grand sourire :

— Alors, mon gars, rien à signaler sur la planète Mars ?

CHAPITRE V

— Le plus épais brouillard couvre la planète Mars, dis-je d'un ton sentencieux. Trêve de plaisanterie, Frank, je viens d'avoir Stanton au téléphone, il dit que la clé de l'appartement de Sally doit être en ta possession : c'est toi qui as fermé la porte, l'autre nuit, et tu ne la lui as pas rendue.

— Seigneur, fit-il en écarquillant les yeux, tu ne vas pas me dire que tu cherches encore la petite bête de ce côté-là ? Franchement tu perds ton temps. Pour la clé, j'avoue que je l'ai fourrée distrairement dans ma poche ; je l'ai retrouvée et, comme je passais dans le coin, je l'ai rendue au proprio, il habite dans le même immeuble.

— Tu lui as parlé ?

— De quoi ? Enfin oui, je lui ai raconté ce qui est arrivé, qu'un de ses locataires avait trépassé d'une crise cardiaque, qu'on avait emmené le corps et que tout était en règle.

— Qu'a-t-il dit ?

— Que veux-tu qu'il dise, il a dit qu'il ne la connaissait pas très bien, qu'il était désolé, il voulait savoir ce qu'il fallait faire de ce qui lui appartenait et j'ai dit que la famille se mettrait sûrement en rapport avec lui.

— Stanton m'a dit qu'il l'avait appelé et que le loyer était réglé jusqu'à la fin du mois. Dans le courant de cette semaine Mrs. Stanton et la sœur de Sally iront reprendre ses affaires.

— Parfait, je plaisantais quand je t'ai demandé des nouvelles de Mars, en fait je suis venu vous proposer un petit poker, ce soir chez moi avec des copains.

— Je vais faire la commission à Am, Frank, il te donnera la réponse. Moi, malheureusement, je ne suis pas libre, je viens de prendre un rendez-vous à Rogers Park ce soir.

— Rogers Park, mais enfin, Ed, tu enquêtes pour de bon sur cette affaire Sally Doerr, Stanton t'a engagé ?

— Nous croyons que oui sans être...

Je fus interrompu par l'arrivée d'une agréable jeune personne de taille moyenne, aux cheveux blonds, au visage à demi caché par de larges lunettes à monture d'écaille.

Elle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que je la saluai d'un cordial « Bonjour, miss Wright ».

J'ajoutai immédiatement :

— J'ai oublié de spécifier à l'agence qu'il vous faudrait un bloc de sténo. En avez-vous un par hasard ?

— Oui, Mr. Hunter... vous êtes *bien* Mr. Hunter ?

— Oui, Ed Hunter, je suis associé à mon oncle Am Hunter, absent pour le moment. Il vous faut absolument un bloc, il y a une papeterie à deux pas d'ici ; si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais que vous alliez en acheter un.

— Volontiers, Mr. Hunter, j'y vais tout de suite.

— Eh bien, fit Bassett goguenard, il me semble que vos affaires prospèrent, vous voilà avec une secrétaire maintenant, et jolie avec ça !

— Elle ne vient que pour une demi-journée, j'ai un rapport à faire qui me prendrait une journée entière, grâce à elle je vais gagner un temps précieux.

— Tu étais en train de me dire que tu *croyais* que Stanton vous avait mis sur une enquête, je ne comprends pas, il ne vous a pas donné d'acompte ?

Il n'y avait apparemment aucun inconvénient à lui dire la vérité, aussi lui racontai-je le bizarre coup de téléphone qui lui fit d'abord l'effet d'une bonne blague. Cependant, quand j'ouvris le coffre pour lui montrer le billet de mille dollars, son visage se rembrunit. Il le palpa, alla le regarder en pleine lumière et déclara :

— Il n'y a pas à barguigner, Ed, je m'y connais en fausse monnaie, celui-ci est tout ce qu'il y a de plus authentique. Sapristi, pourquoi ce Stanton — ça ne peut être que lui — s'y prend-il comme ça en racontant tous ces boniments ?

— C'est ce que nous n'avons pas encore démêlé, figure-toi. Et puis, n'oublie pas que Wernecke a pu monter ce coup. J'ai

essayé de détecter au son de la voix qui ça peut être des deux, ça n'a rien donné. Si nous étions fixés déjà sur ce point ça pourrait nous aider bigrement pour la suite.

Il releva soigneusement le numéro du billet avant de me le rendre.

— Je vais essayer de voir ce que je peux faire, les banques conservent le numéro des billets de mille dollars qu'elles donnent aux clients, ça me permettra peut-être de savoir à qui on a affaire. Pour moi ce doit être Stanton, mais quels sont ses mobiles, allez savoir !

— Il peut vouloir cacher au reste de la famille, ou à un de ses membres en particulier, qu'il finance une enquête. À mon avis il n'a pas les moyens d'avancer une pareille somme, il semble avoir juste ce qu'il faut pour vivre.

— Il ne faut pas te fier à ce qu'il t'a dit. Beaucoup de gens se déclarent fauchés alors qu'ils ont un bon bas de laine camouflé quelque part.

— Je veux bien, mais il n'avait pas besoin de donner tant tout de suite. Tu vois, à en juger sous l'angle « fric », je tendrais plutôt à penser que c'est Wernecke. Je payerais cher pour savoir à quoi se montent ses revenus.

Bassett repoussa d'un coup brusque son feutre sur le haut de son crâne et dit d'un air pensif :

— Compte sur moi, mon garçon, je vais fourrer mon nez là-dedans, cette histoire commence à m'intéresser sérieusement depuis l'apparition de ce sacré billet. S'il y a quelqu'un dans cette famille qui trouve à redire à cette mort subite de Sally, il faut qu'il nous dise pourquoi. Je m'en vais fureter pour récolter des informations sur ces deux individus. Si le numéro du billet me permet de le dépister, alors sois sûr que je saurai lui tirer les vers du nez ; pour miser tant de fric, il doit en savoir un bout. Peut-être bien que je demanderai des éclaircissements supplémentaires aux deux toubibs qui ont signé le certificat de décès.

— D'accord, Frank, tu nous rendras un fier service. Demande-leur donc si on peut donner à une personne affligée d'un cœur fragile quelque chose qui puisse provoquer un arrêt du cœur sans laisser de traces.

— Ne t'en fais pas, je m'en occupe. Toi, de ton côté, tiens-moi au courant.

Il partit d'un pas nonchalant, je remis le billet en lieu sûr et fis signe à Monica Wright qui venait de rentrer de me suivre dans le bureau d'oncle Am ; je l'installai au bureau et fis les cent pas, ce qui me facilite en général la concentration. Je lui dictai tout ce dont je me souvenais à partir de l'entrée de Sally à l'agence l'après-midi du jeudi, comment je l'avais rattrapée dans l'escalier, notre conversation dans le petit bar et la suite de la soirée ; j'essayai de ne rien omettre de ses paroles, on ne sait jamais : un mot qui peut paraître anodin dans le courant de la conversation peut se révéler à la réflexion extrêmement important. Quand j'en arrivai au moment où je m'étais installé dans un fauteuil pour y passer la nuit je m'aperçus qu'il était déjà près de midi.

— Monica, vous avez peut-être envie d'aller casser la croûte, demandai-je en souriant.

— Ah non, Mr. Hunter, pas sans savoir *ce qui s'est passé*, dit-elle avec un air si grave que le sourire se figea sur mes lèvres.

Je réalisai que les circonstances relatées ne prêtaient pas précisément au badinage.

— La suite est plutôt dramatique, il vaut mieux déjeuner avant.

— Vous n'avez pas pu...

Elle laissa sa phrase en suspens, la mine horrifiée, et je poursuivis mon récit jusqu'après la découverte de la mort de Sally.

— Vous savez, Monica, il y en a encore pour une demi-heure environ, vous devez être fatiguée, arrêtons-nous un peu.

— S'il vous plaît, j'aimerais mieux finir de transcrire le tout maintenant.

Nous abordâmes donc la conversation avec Wernecke, suivie de l'entretien avec Stanton et du coup de téléphone de notre client le Martien.

— Cette fois c'est fini, allons nous restaurer.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Quand on nous eut servi notre café elle dit à brûle-pourpoint :

— Mr. Hunter ?

— Appelez-moi Ed, je vous ai appelée Monica depuis le début.

— Ce que vous m'avez dicté, ça s'est vraiment passé comme ça ? Ce n'est pas un roman que vous êtes en train d'écrire ?

— Eh non, Monica, c'est la vérité vraie, c'est ainsi que les choses se sont passées.

Elle frissonna... mais avec grâce, et balbutia :

— C'est affreux, mais pourquoi... je veux dire si vous n'aviez pas dormi dans le fauteuil...

— Miss Wright, dis-je d'un ton sévère, il y a des services qui ne font pas partie du devoir professionnel d'un bon détective.

Elle rougit légèrement, ce qui la rendit encore plus attrayante, mais demeura sur ses positions.

— Mais vous n'aviez pas des rapports de détective à client puisque vous n'avez pas accepté qu'elle vous paye.

— Comprenez-moi bien, Monica. Elle était malade, malade psychiquement. Si je l'avais abandonnée toute seule dans son appartement, elle aurait passé une nuit d'épouvante. Je suis heureux d'être resté et heureux aussi de ne pas avoir...

« Bah ! me dis-je sans terminer ma phrase, il n'y a vraiment pas de quoi être content d'être resté coincé dans ton fauteuil. Il ne pouvait rien arriver de pire à la pauvre Sally même si tu avais eu moins de scrupules. Évidemment, si elle est réellement morte d'une crise cardiaque, ça n'aurait pas été agréable pour toi mais ça n'aurait rien changé pour elle, absolument rien. Et si elle a été assassinée...» Ma conscience me suggérait : « Toi présent, ça ne se serait pas passé comme ça. » Je repoussai violemment cette pensée : « Mais non, impossible ! » Pourtant, ce billet de mille dollars prouvait bien que quelqu'un pouvait avoir des soupçons.

Le brouillard retombait plus épais que jamais sur ce drame... et sur ma pauvre cervelle.

Découragé, je murmurai :

— Allons-nous-en, il est l'heure de rentrer au bureau.

J'installai Monica à la petite table où se trouvait la machine à écrire, lui donnai du papier et la regardai d'un œil distrait tandis qu'elle se mettait à taper. Je me demandais pourquoi diable cette remarque qu'elle m'avait faite m'avait tant irrité et me

mettait sur la défensive, même vis-à-vis de moi, et je crois que ce qui mettait le comble à mon agacement était le silence dans lequel, depuis, elle s'était enfermée ; quand je dis silence cela signifie qu'elle ne m'avait plus fait la moindre réflexion à propos de Sally.

— J'ai deux personnes à voir, lui dis-je, si le téléphone sonne...

La sonnerie m'interrompit, c'était oncle Am.

— Alors, fiston, tu l'as, ta secrétaire ? À part ça rien de neuf ?

— Je viens de finir de dicter mon rapport et je pensais passer voir Ben Starlock.

— Pourquoi pas, je crois qu'il nous a envoyé Sally sans idée derrière la tête ou simplement pour nous faire une bonne blague, mais ça peut toujours être utile de lui poser la question. Tu ne vois rien d'autre à lui demander ?

— Je voudrais être sûr que c'est bien *lui* qui nous l'a envoyée.

— Tiens... ça ne m'avait jamais effleuré, remarque, si ce n'est pas lui, je comprends encore moins bien. Enfin tu verras. Moi j'ai questionné les deux femmes de ménage. Elles n'ont vu personne dans l'escalier dans la nuit de dimanche. Ça ne prouve pas grand-chose, il a pu venir avant leur arrivée ou bien passer par l'escalier de secours. Maintenant je file voir l'appartement de Sally.

— Passe tout au peigne fin, moi j'ai regardé en bloc sans rien déplacer, je savais que Frank était en chemin et je voulais pouvoir lui dire que je n'avais rien dérangé. À propos, il est venu t'inviter à un poker chez lui, ce soir.

— Je ne sais pas encore si je pourrai. Au cas où il me viendrait une idée pour cette fichue enquête, je préférerais m'y mettre sérieusement. Je l'appellerai de toute façon. Comment est la secrétaire ?

— Fantastique !

— Ha, ha ! s'esclaffa oncle Am, je soupçonne plein de sous-entendus, mais, bien sûr, tu ne peux rien dire. Tu as parlé à Frank de notre citoyen de Mars ?

— Oui, oui.

— Tu as bien fait. Je suis content qu'il soit au courant pour le billet, notre situation sera plus nette au cas où toute l'affaire

serait du bidon. Rappelle-toi que nous gardons l'argent en attente jusqu'à ce que nous sachions pour de bon à qui il appartient et ce qu'on veut réellement de nous.

— Écoute, ne soyons pas trop à cheval sur les principes, surtout à présent que Frank est au courant. Je te signale qu'il a relevé le numéro du billet et qu'il va faire des recherches auprès des banques. Il va tâcher aussi de nous dégotter des informations sur l'état des finances de ces messieurs Stanton et Wernecke.

— J'accueillerai volontiers quelques renseignements précis, ce ne sera pas du luxe. Bon ; j'ai l'intention de passer deux à trois heures à fureter chez Sally, après je rentrerai. Je veux parler au propriétaire, de toute façon il faut bien que je lui demande la clé. Si tu es de retour avant moi, paie-toi du bon temps tant que tu veux, mais n'oublie pas d'abord de fermer la porte à clé.

Je lui dis au revoir d'un ton un peu piqué et raccrochai bruyamment. Dehors régnait une chaleur d'enfer, une véritable fournaise, mais j'avais besoin de marcher pour m'éclaircir les idées. Starlock n'était pas encore rentré d'un déjeuner tardif et je dus attendre un bon moment.

— Salut, Ed, lança-t-il avec cordialité, ne me dites pas que vous voulez déjà un nouveau boulot !

— Pas tout de suite mais ça ne tardera pas.

— Viens dans le saint des saints. Parlons sérieusement, est-ce que ça marche, votre agence ?

— On ne peut pas dire que ça marche du tonnerre de Dieu, mais il ne faut pas être trop pressé et ce n'est pas encore la faillite !

— Ah bon ! fit-il en se renversant sur son siège pivotant qui gémit sous son poids. Ne vous faites pas de mouron tous les deux, les temps sont durs pour tout le monde en ce moment. Deux de mes hommes sont en train de ronger leur frein dans la pièce du fond. C'est la chaleur qui nous vaut ça. Dieu sait pourquoi, pendant les vagues de chaleur les privés chôment. Je te parie que quand ce sera fini nous aurons tant de travail ici que je vous enverrai des clients.

— Justement, Ben, à ce propos, j'avais une question à vous

poser. La fille que vous nous avez envoyée jeudi dernier, Sally Doerr, vous vous rappelez ? Elle nous a dit qu'elle venait de votre part, est-ce vrai et vouliez-vous nous faire une blague ?

— Il y avait de ça, je l'avoue, fit-il avec un large sourire, mais pas seulement. Pourquoi ?

— Qu'est-ce que ça veut dire : « pas seulement » ?

— Ça veut dire qu'elle me plaisait bien, cette fille. J'ai essayé de la persuader d'aller voir un psychologue ou un psychiatre au lieu de s'adresser à une agence de détectives. J'ai vu que je n'arrivais à rien, alors, plutôt que de l'envoyer dinguer, ce qui l'aurait poussée à aller trouver n'importe quelle agence qui n'aurait pas eu de scrupule à lui prendre son argent, j'ai préféré l'envoyer à vous deux en qui j'ai confiance ; je me doutais que vous aussi vous lui conseilleriez d'aller voir un toubib et je me suis dit que si on le lui disait de plusieurs côtés ça l'impressionnerait. Et puis, Ed, entre toi et moi, je crois que tu sais y faire avec les femmes... Je me trompe ?

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, mais vous aussi, Ben, ne soyez pas trop modeste. Enfin, c'est vrai, je le lui ai conseillé également et elle avait accepté d'aller consulter le lendemain. Mais il n'y a pas eu de lendemain pour elle, elle est morte pendant la nuit.

Mon ancien patron sursauta et son siège gémit violemment.

— Bon Dieu ! Comment ça s'est passé ?

— Probablement le cœur qui a flanché. Il y a pourtant quelqu'un qui a des soupçons et nous avons reçu un acompte pour faire une enquête.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

— J'aimerais que vous me disiez simplement comment les choses se sont passées avec elle, ce qu'elle a pu vous dire. Je ne sais pas si elle a eu le temps de vous parler un peu longuement. Elle pourrait vous avoir dit quelque chose que nous ignorons.

— Attends un peu, dit Starlock en fronçant le sourcil, elle est donc arrivée vers deux heures de l'après-midi, jeudi, et elle a demandé à Jane si elle pouvait me voir personnellement.

— Elle connaissait votre nom ?

— Non, elle a demandé à parler au directeur de l'agence. Tu sais que Jane habituellement pose quelques questions aux

visiteurs pour ne pas laisser entrer n'importe qui, mais pas cette fois-ci ; je me tournais les pouces dans mon bureau la porte ouverte, j'ai aperçu Sally Doerr en train de parler ; j'aime les rousse, celle-ci m'a paru plaisante. J'ai fait signe à Jane que je voulais bien la recevoir. Elle m'a expliqué qu'elle voulait engager un détective pour la protéger, je lui ai dit de s'asseoir et elle s'est mise à me parler des Martiens.

— Qu'est-ce qu'elle en a dit au juste ?

— Qu'ils allaient la tuer ou essayer de la tuer, je ne me rappelle plus exactement ses termes.

— Elle n'a pas donné de précisions sur leurs mobiles ou sur la façon dont elle avait été informée de leurs intentions ?

— Hélas non ! Tu comprends, je ne l'ai plus prise au sérieux ; j'ai expliqué que tous mes hommes étaient pris, que nous ne pouvions rien pour l'aider. Je lui ai suggéré d'aller trouver la police, je me disais que si elle était vraiment piquée, là-bas on la garderait en observation. Elle a déclaré qu'elle y était déjà passée sans succès et elle m'a demandé de lui indiquer le nom d'une autre agence qui aurait le temps de s'occuper de son cas ; j'allais refuser quand j'ai tout à coup pensé à vous. Ça m'amusait de vous l'expédier et, en même temps, comme je te l'ai déjà expliqué, j'ai pensé que vous parviendriez peut-être à l'envoyer à un psychiatre. Je le lui avais conseillé et elle ne m'a pas écouté.

— Lui avez-vous demandé pour quelle raison elle avait jeté son dévolu sur votre agence ?

— Oui, parce que l'idée m'était venue aussi qu'on me l'avait envoyée pour me faire une bonne blague. Elle s'est apparemment contentée de consulter l'annuaire. C'est vraisemblable, nous figurons comme une boîte assez importante dans la liste de la profession. Mon pauvre Ed, je crois qu'il n'y a plus rien à te dire sur ce chapitre. Ça me fiche le cafard de penser qu'elle est morte ; tu as toi-même des doutes ou bien tu te lances dans cette enquête parce qu'on t'en a chargé ?

— Je n'en sais rien, en fait, mais je n'aime pas les coïncidences et puis elle était sympa. J'ai passé toute la soirée avec elle, à part cette histoire de Martiens, elle n'était pas du tout siphonnée... elle était même très chouette. Bon, il faut que

je vous quitte, Ben, merci beaucoup.

De retour dans cette chaleur affreuse j'eus envie soudain de déguster une bonne bière bien glacée, ce qui m'aiderait à faire le point, du moins je l'espérais. Ma conversation avec Starlock ne m'apportait pas grand-chose, elle me confirmait que Sally était bien venue de sa part et que ses motivations à lui étaient telles que je les avais imaginées. Cela dit, je n'en étais pas plus avancé pour autant. Je m'en fus ensuite à la compagnie d'assurances, la Halstead Mutual, où Sally m'avait dit qu'elle était employée. J'y passai près d'une heure sans y glaner d'informations vraiment intéressantes ; elle faisait partie d'une équipe d'une douzaine de sténodactylos qui travaillaient dans la même pièce. Sa supérieure immédiate était une vieille fille, miss Wilkins – dont personne sans doute ne devait connaître le prénom –, qui distribuait le travail à chacune. Sally était chargée de taper les formulaires et éventuellement les polices ; elle prenait aussi sous la dictée les lettres que les courtiers destinaient à leurs clients. Elle se faisait trente-sept dollars par mois et aurait dû avoir une augmentation d'ici à quelques mois. Apparemment elle s'entendait bien avec la direction et ses collègues de bureau mais n'avait pas noué d'amitiés.

Personne n'avait pensé à prévenir la compagnie de la mort de Sally, je n'eus donc aucun mal à faire parler miss Wilkins. Elle m'expliqua qu'elle avait attendu son retour le matin même, date à laquelle son congé prenait fin. Elle avait téléphoné deux fois, évidemment sans succès, à son domicile, et pensé que Sally avait quitté la ville et prolongé indûment ses vacances, ce qui l'avait irritée, n'ayant pas été avertie. Et à présent elle était si impressionnée par la nouvelle de sa mort qu'elle ne s'étonnait même pas de m'entendre lui poser toutes sortes de questions. Elle déclara que les parents adoptifs de Sally auraient dû la prévenir, c'était la moindre des choses ; je fis chorus.

— Et l'enterrement a déjà eu lieu, Mr. Hunter ? Nous aurions certainement envoyé des fleurs, *je ne comprends* pas pourquoi la famille ne nous a rien dit.

— Vous connaissiez ses parents adoptifs ?

— Non ; d'après son dossier elle n'habitait plus chez eux. Elle avait une chambre à elle, je ne sais pas exactement où, mais

nous avons son adresse et son numéro de téléphone inscrits quelque part, les voulez-vous ?

— Non merci, je les ai déjà.

Tout à coup il me vint une inspiration, géniale ou pas, cela ne me coûterait pas beaucoup d'y obéir. Je lui demandai donc si la compagnie avait une liste de remplaçants éventuels ou s'il lui fallait repartir de zéro pour trouver un successeur à Sally.

— Je vais appeler une agence de recrutement.

— J'avais pensé à une fille qui est une excellente sténo et qui justement cherche un emploi en ce moment. Elle s'appelle Monica Wright, puis-je vous l'envoyer ?

— Je serais contente de la voir si elle est libre tout de suite. Savez-vous quand elle peut passer ici ?

— Cet après-midi.

— Envoyez-la-moi. Si elle répond à ce que nous désirons et si le travail lui convient, elle pourra débuter dès demain matin, mais aujourd'hui nous avons absolument besoin de quelqu'un, c'est pourquoi il faut qu'elle puisse venir le plus vite possible pour que j'appelle l'agence en connaissance de cause.

— Je sais où la joindre, miss Wilkins, elle pourra passer dans l'heure qui vient ou bien je vous appelle pour vous prévenir si elle refuse.

Je pris un taxi pour pouvoir tenir ma promesse. Monica tapait avec zèle dans mon bureau et oncle Am était de retour. Quand j'entrai, il passa la tête à sa porte pour voir qui c'était. Je demandai à Monica de nous rejoindre dans le bureau d'oncle Am pour une conférence au sommet.

— Monica, vous en avez encore pour combien de temps avec mon rapport ?

— Trois heures à peu près, peut-être moins, mais je compte au moins deux bonnes heures.

— Avez-vous une machine à écrire chez vous ? Vous pourriez terminer dans la soirée ?

— Oui, pourquoi ?

— Maintenant que vous avez pris connaissance de tout ce qui s'est passé, vous en savez autant que nous. J'ai trouvé la façon dont vous pourriez nous donner un coup de main, si vous n'avez rien d'autre en perspective.

— De quelle façon ?

— Eh bien voilà : il n'y a personne pour remplacer Sally en ce moment parce que les Stanton n'ont pas eu l'idée de prévenir la compagnie d'assurances où elle travaillait. Seriez-vous disposée à prendre son travail ? J'ai dit à sa supérieure que je connaissais très bien une excellente sténo qui cherchait un emploi et il n'y a aucune raison que vous ne fassiez pas l'affaire.

— Oui, mais je voudrais savoir de quel travail il s'agit et quel salaire je toucherais.

— Vous seriez embauchée comme sténodactylo à Halstead Mutual. Sally était payée trente-sept dollars mais on devait l'augmenter, ça ferait quarante dollars.

— Ed, malheureusement c'est au-dessous de ce que je vaudrais. Je me faisais cinquante dollars dans la dernière société où je travaillais. Je n'ai pas été virée, ils ont déménagé leur siège et je n'ai pas voulu suivre pour ne pas avoir à quitter Chicago.

— Ne vous préoccuez donc pas du salaire. Nous aimerais que vous y travailliez une semaine, juste le temps de connaître un peu les collègues de Sally et de leur poser quelques questions sur elle ; je ne sais pas ce que ça donnera, mais ça vaut le coup d'essayer... quoique je ne voie pas très bien comment il pourrait y avoir un lien entre sa mort et son boulot... Dans un travail comme le nôtre il ne faut jamais laisser échapper la moindre occasion d'information, ajoutai-je d'un ton sentencieux. Avec vous dans la place ça nous faciliterait considérablement la tâche.

Je jetai en direction d'oncle Am un regard éloquent, ne voulant rien proposer sans son assentiment ; habitué à me comprendre à demi-mot – ou sans mot du tout –, il intervint :

— Soyez tout à fait tranquille, Monica, vous n'y perdrez rien. Si vous acceptez le job et si vous tenez, disons une semaine, vous vous ferez dans les soixante-quinze dollars. Prenez ce qu'on vous offrira et nous payerons la différence. Si on vous offre trente-cinq, nous ajouterons les quarante. Ça vous va ?

— C'est merveilleux, Mr. Hunter ; dites-moi qui je dois aller voir et quand.

Je lui fournis tous les renseignements, lui dis de prendre un taxi au compte de l'agence... et oncle Am d'ajouter :

— Dites-leur que vous commencerez demain matin, et si c'est d'accord revenez ici, nous verrons ensemble quel genre de questions poser à ces demoiselles. Marché conclu ?

C'est une Monica rayonnante qui fila affronter miss Wilkins dans le délai promis.

— Ed, me dit oncle Am, de son air le plus finaud, explique-moi comment tu t'y prends, même par téléphone tu réussis toujours à dégotter une fille digne des studios d'Hollywood. Tu as dû spécifier une Ziegfeld girl, blonde de préférence, ou alors tu attires les miracles.

— Elle n'a rien de miraculeux, c'est une bonne sténo, elle me paraît astucieuse. Je crois qu'elle fera l'affaire, il n'y a pas de quoi faire du lyrisme ; pour ma part je reste sur un plan strictement professionnel.

— Oh ! là là ! ne monte pas sur tes grands chevaux, tu as une dent contre elle ou quoi ?

— Elle a eu une réflexion qui m'a déplu ou plutôt elle m'a laissé entendre que j'aurais mieux fait de dormir avec Sally au lieu de rester dans un fauteuil dans la pièce d'à côté.

— Tu m'as dit qu'elle était astucieuse...

— Bon sang, oncle Am, rappelle-toi, c'est toi qui m'as mis en garde et puis à quoi bon ?... Pourtant c'est une pensée qui me hante et qui me hantera toujours : admets que nous n'arrivions pas à découvrir comment elle est morte, je ne saurai jamais si j'aurais pu par ma présence changer le cours des choses.

Oncle Am me mit affectueusement la main sur l'épaule.

— Pardonne-moi, mon petit, tu sais comme je suis taquin. En la circonstance, s'il y a eu erreur psychologique, elle vient de moi. Que veux-tu, nous sommes des détectives, pas des diseurs de bonne aventure, on ne pouvait pas savoir comment ça tournerait.

— De toute façon ce qui est fait est fait, dis-moi plutôt si tu as remarqué quelque chose d'intéressant chez Sally.

— Rien du tout ; son propriétaire a été très aimable, un certain Korbytsky, très porté sur la conversation et ne sachant rien de rien.

— Cela me paraît caractéristique de notre affaire : les gens sont tout prêts à nous répondre, mais ils sont incapables de

nous donner la moindre information valable.

— Cela signifie peut-être, mon garçon, qu'il n'y a rien à suspecter. En tout cas j'ai fureté partout chez elle, je t'assure que j'ai exploré centimètre par centimètre ; autant que je sache, personne n'a mis les pieds dans l'appartement depuis jeudi. Tout est couvert d'une épaisse couche de poussière comme il peut s'en accumuler dans notre bonne ville en trois jours, aucune trace de quoi que ce soit, pas le moindre attrape-nigaud. J'ai emporté les verres dans lesquels vous avez bu, Sally et toi, en arrivant, et qui se trouvaient sur l'évier de la kitchenette. Elle ne les avait pas lavés et je les ai déposés aux laboratoires Kendall pour qu'ils analysent ce qui restait au fond.

— J'ai observé Sally quand elle a préparé nos verres, nous avons bu exactement la même chose.

— Ça se peut, mais n'oublie pas qu'elle était fragile du cœur, pas toi ; une substance toxique pour elle serait sans effet sur toi, de la nicotine par exemple. Non, si ça en avait été, vous l'auriez senti. Peut-être une autre substance aussi pernicieuse qu'on ne peut déceler. Supposons que quelqu'un ait mis dans la bouteille un poison quelconque en se doutant que Sally boirait un petit coup avant de se coucher... Il restait beaucoup de whisky dans la bouteille ?

— Juste un fond, l'équivalent de deux petits verres.

— C'est bien ce que je pensais, une petite dose n'aurait aucun effet sur une bonne constitution comme la tienne tandis que pour Sally ce serait mortel. Je n'ai pas pris la bouteille vide de whisky ni celle à moitié pleine d'eau gazeuse. S'il y avait le moindre poison dedans, on en trouvera la trace dans les verres.

— Je veux bien, mais tu ne crois pas qu'une autopsie aurait été plus convaincante ?

— D'accord, mon gars, mais nous ne sommes pas en position d'en réclamer une, nous n'avons aucun titre officiel, surtout sans savoir qui nous charge de l'enquête. Stanton pourrait la demander, cependant si c'est lui notre client, il garde soigneusement l'anonymat, donc inutile de compter sur lui. Au cas où l'analyse révélerait des traces autres que whisky, citron et eau gazeuse dans vos verres, nous en référerons à la police et il y aura automatiquement une autopsie.

— Si on a vraiment essayé de l'empoisonner, ce ne peut être *que* dans ce dernier verre ; nous avons passé ensemble l'après-midi et la soirée, et nous avons choisi les endroits tout à fait au hasard. As-tu pensé à demander aux laboratoires s'il existe des substances qui peuvent être mortelles pour les cardiaques et pas pour des gens normaux ?

— Je sais qu'il y en a, l'éphédrine par exemple, mais tu aurais probablement ressenti quelque chose. Ton cœur n'a pas battu plus vite, non ?

— Non. Évidemment, quand j'ai fait ma macabre découverte il a battu la chamade, mais si tu avais été à ma place... As-tu regardé les papiers de Sally ?

— Oui, des paperasses sans intérêt sauf une liasse de lettres d'amour, je ne te dis que ça... toutes signées « Bill ».

— Ah oui, ce doit être William Haberman, Stanton m'en a parlé ; Sally et lui se sont beaucoup fréquentés à une certaine époque et ils ont rompu voici deux semaines environ. Il habite Evanston, travaille chez son père qui vend des voitures d'occasion ; il figure sur la liste des gens que je veux aller voir. À part leurs histoires de cœur, tu n'as rien remarqué dans leur correspondance ?

— C'est sûrement le gars dont Stanton t'a parlé, il y est fait mention d'Evanston et de l'affaire de son père. Elle a conservé les enveloppes et le cachet de la poste montre que ça a duré trois mois jusqu'à il y a trois semaines. Ils se voyaient une fois par semaine et s'écrivaient dans l'intervalle. Apparemment, c'était la grande passion et même dans les dernières lettres on ne voit pas ce qui a pu provoquer la rupture. Si tu fais parler le type, tu en auras peut-être une idée. Et toi, qu'est-ce que tu as fichu cet après-midi, à part ta visite à la compagnie d'assurances ?

Je lui racontai ma conversation avec Ben Starlock et, ce faisant, mon regard tomba sur la fenêtre ouverte qui donnait sur l'escalier de secours et par laquelle notre mystérieux visiteur avait pu apporter son billet de mille dollars.

— Dis donc, oncle Am, je viens d'y penser, ça serait plus prudent d'acheter une fermeture de sécurité pour cette fenêtre.

— Comme ça « il » ne pourrait pas revenir en catimini nous dérober notre beau billet ! fit-il en s'esclaffant. Tu sais, petit, s'il

passee à travers la porte du coffre, ça doit être l'enfance de l'art pour lui d'entrer par une fenêtre même cadenassée. Tu ne serais pas un brin...

Je ne sus jamais quelle épithète peu flatteuse il me destinait car au beau milieu de sa phrase nous entendîmes la porte d'entrée s'ouvrir. Ce ne pouvait être déjà Monica Wright ; j'entrebâillai la porte de communication entre les deux bureaux et un frisson glacé me secoua de la tête aux pieds : une rousse plutôt grande, jolie silhouette, etc., se tenait devant moi et je crus à une apparition d'outre-tombe tant la ressemblance était frappante avec la pauvre Sally Doerr.

CHAPITRE VI

Au bout d'une seconde – mais une seconde cauchemardesque ! – je compris que j'avais affaire à sa sœur, Dorothy Doerr. D'ailleurs, un examen plus attentif me permit de remarquer des différences mineures entre ces sœurs qui pour n'être pas des jumelles se ressemblaient étonnamment : les cheveux de Dorothy avaient des reflets roux mais étaient plutôt châtaignes, les taches de rousseur étaient plus discrètes, la taille plus fine. Elle était vêtue d'une simple robe blanche et semblait toute fraîche malgré la température élevée dont nous gratifiait ce mois d'août à Chicago.

— Miss Dorothy Doerr, je présume ? Je me présente : Ed Hunter.

— J'aimerais m'entretenir avec vous, est-ce possible, Mr. Hunter ?

— Bien volontiers... Mon oncle est là aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient il pourrait assister à notre conversation.

Je la fis entrer dans le bureau d'oncle Am et, comme il m'avait entendu, l'apparition de la jeune fille ne lui fit pas la même saisissante impression qu'à moi. Il la fit asseoir avec la même courtoisie qu'envers Sally quelques jours auparavant. Elle prit une cigarette avec la même nervosité que sa sœur, je la lui allumai et m'assis en face d'elle ; même scénario point par point que le jeudi précédent, jusqu'aux premières paroles d'oncle Am, exactement les mêmes :

— Alors, miss Doerr, que pouvons-nous faire pour vous ?

— Mr. Hunter, pensez-vous que ma sœur ait pu être assassinée ?

L'oncle Am s'éclaircit la voix avant de répondre le plus paisiblement du monde :

— Rien ne nous permet de le penser, miss Doerr.

— Dans ce cas, pourquoi votre associé est-il venu voir Mr. Stanton hier ?

— À toi de répondre, Ed, me dit oncle Am.

Sous le regard attentif de Dorothy j'essayai de m'exprimer avec le plus de précision possible.

— Je ne dis pas que la mort de votre sœur ne puisse pas avoir des causes naturelles, mais un léger doute subsiste qui m'inquiète ; voyez-vous, je n'aime pas les coïncidences, or elle pensait qu'elle allait mourir cette nuit-là et c'est ce qui s'est produit.

— Sally avait le cœur fragile, vous êtes sûrement au courant. Ne pensez-vous pas que la crainte d'une mort prochaine ait pu justement provoquer sa mort ? Je veux dire que l'angoisse qui la rongeait – sans aucune raison sérieuse – ait précipité la crise qui l'a emportée ?

Je hochai la tête d'un air sceptique.

— Je suppose que cette hypothèse aurait été valable si elle était restée seule dans son appartement. Or j'étais là, enfin je me trouvais dans la pièce voisine, je ne dormais pas et elle m'a paru rassurée, tranquille, à partir du moment où je lui ai proposé de passer la nuit chez elle. Donc elle ne se trouvait plus dans l'état d'angoisse auquel vous faites allusion et qui est en effet très mauvais pour les cardiaques. Quand elle m'a dit bonsoir, elle était vraiment bien.

— Et si quelque chose tout à coup lui a donné une grande frayeur ?

— Dans ce cas, oui, c'est ce à quoi j'ai tout de suite songé, mais nous avons passé sa chambre au peigne fin, mon oncle y est resté une bonne partie de l'après-midi aujourd'hui même et nous n'avons rien trouvé, aucune trace d'un accident ou de quoi que ce soit qui ait pu lui inspirer de la terreur. Avez-vous la moindre idée à ce sujet, miss Doerr ?

— Pas la moindre.

— Pardonnez-moi si je profite de votre présence pour vous poser quelques questions. Connaissiez-vous des ennemis à votre sœur ? Voyez-vous quelqu'un qui puisse avoir désiré sa mort soit par haine soit par intérêt.

— Ah non, Mr. Hunter ! Sally n'aurait pas fait de mal à une mouche, encore moins à un être humain. Je ne vois pas ce qu'on pouvait gagner à sa disparition étant donné qu'elle n'avait pas un sou, non vraiment, mais — elle éteignit son mégot avec nervosité — j'aimerais qu'on fasse une enquête pour en avoir le cœur net. Est-ce que ça reviendrait cher ? Je n'ai aucun moyen financier personnel mais je pourrais emprunter ce qu'il faut à oncle Ray.

Je lançai à mon oncle un regard éloquent pour qu'il vînt à la rescouisse. Nous ne pouvions travailler sur la même affaire pour deux clients différents, il fallait donc refuser la proposition de Dorothy. Je préférerais laisser à oncle Am le soin de dévoiler ou non le fait qu'on nous avait déjà engagés.

— On nous l'a déjà demandé, miss Doerr, nous avons reçu un acompte pour entreprendre cette enquête.

Elle eut l'air complètement abasourdi et demanda en écarquillant les yeux :

— Mais qui ?

— Malheureusement nous ne pouvons pas le dire, fit oncle Am.

Ce n'était que trop vrai. Elle dut penser que nous étions liés par le secret professionnel.

— Ça ne peut *absolument* pas être Gerald, il a des ennuis financiers ; évidemment il aurait pu emprunter l'argent à oncle Ray... ça ne me paraît pas vraisemblable. À mon avis, ce doit être mon oncle Ray quoique ça m'étonne, car il a passé une bonne partie de la matinée à essayer de me convaincre que Sally *ne pouvait pas* avoir été tuée.

— Il n'en était pas aussi sûr que ça quand nous en avons parlé hier, dis-je.

— Oui, mais hier il était... enfin je veux dire qu'il ne faut pas trop croire à ce qu'il peut raconter quand il a bu. Ce matin par contre il était dans son état normal. Parfois il parle des Martiens comme s'il y croyait dur comme fer... quand il a pris une cuite. Il ne vous a pas engagés dans un de ces moments-là ?

Allez savoir que répondre à ce genre de question ! Oncle Am s'en tira une fois de plus tout à son honneur.

— Miss Doerr, je suis désolé de ne pouvoir vous dire qui nous

a engagés, sachez seulement que la personne en question n'était pas en état d'ébriété.

— Ce doit être oncle Ray... pourquoi donc voulait-il absolument me persuader du contraire ?

Elle prit un air méditatif et soudain :

— Ça y est, je crois que j'y suis...

Nous nous contentâmes de la regarder sans faire de commentaires et elle reprit :

— Je... Je lui parlais d'une prémonition que j'ai eue. D'ailleurs c'est la raison pour laquelle je suis venue vous trouver ; je voulais vous demander d'assurer ma protection en même temps que vous enquêteriez sur la mort de Sally. Les deux doivent coïncider, si vous voyez ce que je veux dire, et oncle Ray ne voulait pas que je me fasse du mauvais sang, voilà...

— Expliquez-nous cette prémonition, fit oncle Am en fronçant le sourcil, pour nous tout ça n'est pas très clair.

Comme elle fouillait dans son sac d'un air agité à la recherche d'une cigarette je lui en offris une et la lui allumai.

— Vous ne croyez peut-être pas aux prémonitions ? demanda-t-elle timidement.

Je répondis le premier par un « non » très net sans ajouter, tout en pensant à Sally, qu'elles ne me plaisaient pas du tout, surtout quand la réalité leur donnait raison après coup.

— Bien sûr que nous n'y croyons pas, dit oncle Am avec force, les superstitions et nous, nous ne faisons pas bon ménage.

Elle avait recouvré tout son calme.

— Alors, Mr. Hunter, c'est que vous n'avez pas pris connaissance des recherches du Dr Rhine à la Duke University, il a fait des expériences étonnantes sur la connaissance de l'avenir. Oncle Ray est très intéressé par la parapsychologie, alors forcément il m'a influencée ; nous aussi nous nous sommes lancés dans les expériences, avec des résultats supérieurs à la moyenne en matière de prédition et également dans des exercices contrôlés avec des cartes. Quelques fois j'ai obtenu des scores étonnamment élevés.

« Quand il est question de pratiques superstitieuses, me dis-je, on sait tout de suite répondre avec des arguments de poids,

mais quand on baptise ça du nom pompeux de "parapsychologie", ça vous cloue immédiatement le bec. »

Nous échangeâmes oncle Am et moi des regards perplexes. Ce fut oncle Am qui reprit le dialogue non sans s'être gratté la gorge au préalable.

— Miss Doerr, faut-il croire que vous avez eu ou que vous pensez avoir eu la prémonition qu'un danger rôdait autour de vous ?

Elle hochâ affirmativement le chef mais avec une certaine réticence.

— Oui, Mr. Hunter, et c'est cette nuit que ça va se passer.

Oncle Am pivota sur son siège et me fixa avec insistance. Je savais ce qui lui passait par la tête et je le regardai à mon tour en pensant de toutes mes forces : pas question, on ne m'y reprendra pas ; j'espérais que la télépathie jouerait entre lui et moi puisqu'il ne m'était pas possible de lui adresser un signe sous les yeux de Dorothy. Message reçu, me fit-il deviner par un clin d'œil que Dorothy ne put remarquer, car son attention était fixée sur moi.

— Miss Doerr... commença-t-il.

— Oui, Mr. Hunter ?

— Il faut que je m'entretienne un instant avec mon neveu en privé pour mettre nos violons d'accord. Nous reprendrons ensuite notre conversation avec vous, veuillez nous permettre cette petite interruption.

— Mais bien sûr, je vais attendre dans la pièce d'à côté...

Je l'installai confortablement et lui tendis un magazine. Histoire de nous amuser, nous avions laissé traîner des numéros de la *Police Gazette*... Heureusement quelqu'un avait oublié chez nous un *Life* et c'est ce que je lui donnai. Je revins dans le bureau d'oncle Am ; porte fermée, avec une cloison qui ne laissait pas filtrer les sons – ce que nous avions soigneusement vérifié au moment de l'installation –, elle ne pouvait nous entendre, même au cas improbable où elle aurait collé l'oreille contre la porte. Nous prîmes tout de même la précaution de parler à voix basse en nous postant à l'autre extrémité de la pièce.

— Non, oncle Am, tu as bien saisi ? C'est *non* sur toute la

ligne.

— D'accord, Ed. On va la rappeler, dire encore quelques mots et la laisser partir bredouille. Si on découvre son cadavre demain matin, nous n'y serons pour rien.

Je comprends ce que parler veut dire : en clair oncle Am me signifiait que la *responsabilité* m'en incomberait.

— Bon, tu t'es mis dans la tête que je passerais la nuit avec elle. Laisse-moi au moins t'exposer mes arguments pour te montrer que ton idée ne vaut pas un clou, sauf ton respect. Nous pouvons démarrer la discussion de deux points opposés : primo Sally est morte de mort naturelle. Secundo, elle a été assassinée.

— Mon garçon, c'est toi que tu veux convaincre, mais vas-y, ça ne peut pas te faire du mal de t'expliquer.

— Soit ! Sally meurt d'une crise cardiaque sans intervention extérieure et sa prémonition – si son allusion aux Martiens peut être considérée comme telle – n'est qu'une simple coïncidence.

— D'accord, et après ?

— J'en conclus que la prémonition de Dorothy n'a pas plus de valeur, donc qu'elle n'a pas besoin de protection.

— Je veux bien, mais ne sors-tu avec une fille que lorsqu'elle a besoin d'un chevalier portant les armes ? J'avais le souvenir que tu sautais toujours sur les occasions qui se présentaient...

Je poursuivis ma démonstration sans relever cette impertinence.

— Hypothèse numéro deux : le meurtre de Sally ; que sa prémonition y soit liée ou non, de quelle utilité lui ai-je été, veux-tu me le dire, alors que je me trouvais dans la pièce voisine ? Je sais que je ne m'inquiétais pas vraiment : je la croyais juste un peu piquée et, en admettant que j'aie redouté un danger pour elle, que pouvais-je faire de plus quand on l'a tuée ? J'étais tout à fait réveillé, la porte ouverte, un pistolet à portée de la main.

— Oui, tu étais dans la pièce voisine.

— Bon sang, oncle Am, encore une fois c'est toi qui m'as mis en garde ! Remarque que j'aurais fait le même raisonnement, mais enfin !

— Ne t'emballe pas, je t'accorde que ni toi ni moi n'avons pris assez au sérieux les craintes de Sally.

— Si tu prends au sérieux celles de Dorothy, vas-y, protège-la, *toi*.

— Enfin ! regarde-moi, petit, fit-il en gloussant, et après va voir ton museau dans la glace, tu penses bien que Dorothy ne me donnerait pas la *préférence*. Continue ta démonstration, à mon avis tu ne t'en sortiras pas, j'attends pour te donner mon opinion.

— Ton opinion, je la connais d'avance. Écoute-moi : je n'ai pas pu empêcher qu'on tue Sally, si elle l'a été (et comment ? ça reste à voir), pour Dorothy ma présence serait tout aussi inopérante.

— Mon gars, tous tes beaux discours ne nous font pas progresser d'un iota, tu tournes en rond, voilà tout. Je voudrais que tu aies l'honnêteté de t'interroger « en ton âme et conscience » : pourquoi cette indignation à l'idée d'avoir à protéger Dorothy ?

— Oui, je l'avoue, dis-je après quelques minutes de réflexion, j'ai une trouille terrible : si quelque chose devait *arriver* à cette fille, moi présent, je... je serais capable de me tirer une balle dans la tête.

— Je te comprends... néanmoins, si tu ne surmontes pas ça, au cas où nous la laisserions repartir seule, dans quel état serais-tu demain si nous apprenions sa mort ? Moi aussi je serais au trente-sixième dessous. Si tu n'y vas pas, j'irai. Il me semble que tu es pourtant plus qualifié que moi pour ce genre de tâche, elle te fera plus confiance et sera plus coopérante. Ne va pas croire que je te pousse à la séduire – à moins qu'elle et toi vous n'en ayez envie –, attends, je ne t'ai pas encore dévoilé mon plan.

— Je suis tout ouïe.

— Si nous acceptons d'assurer sa protection c'est que, pour nous, le danger qu'elle court est réel ; mais si le tueur ne la trouve pas, il ne pourra la supprimer, tu me suis ? Si personne ne sait où vous êtes, plus de danger, voilà.

Je voulus intervenir mais il m'imposa silence :

— Laisse-moi, je n'ai pas fini. Les Stanton s'inquiéteront si on ne leur dit rien, mais on peut leur donner des nouvelles sans indiquer où vous serez. Mon scénario est le suivant : tu

l'emmènes prendre un verre puis dîner, comme Sally, mais pas aux mêmes endroits. Comme il fera chaud encore dans la soirée, tu suggères d'aller chercher un peu de fraîcheur hors de la ville et donc de louer une auto. Ça te va ?

— Jusqu'à présent oui, mais continue.

— Pendant le trajet tu expliques qu'elle ne court aucun danger tant que personne, à part toi, ne sait où elle se trouve ; persuade-la de passer la nuit hors de Chicago pour raison de sécurité. Tu préviens les Stanton par téléphone, tu leur dis ce que tu veux, vérité ou non, pour qu'ils n'imaginent pas le pire. Tu ne resteras pas dans l'endroit d'où tu les as appelés car on pourrait détecter d'où vient l'appel. Quand tu auras trouvé votre gîte d'étape, assure-toi qu'elle ne téléphone pas de là en cachette. À mon avis, un motel serait le meilleur choix : très peu ont le téléphone dans les bungalows individuels, en tout cas choisis-en un qui n'en ait pas. Ne t'endors pas. Ça m'est égal que tu montes la garde à l'intérieur ou dans l'auto devant la porte, mais sois vigilant, que rien ne lui arrive !

— Diable, tu prends sa prémonition bien au sérieux, il me semble.

— Autant faire les choses du mieux qu'on peut. La somme dont nous disposons nous permet de ne pas lésiner, question location de voiture ou chambres de motel. Le type qui nous a demandé d'enquêter sur la mort de Sally doit estimer encore plus important de garder en vie Dorothy, du moins je le suppose. En tout cas pour moi ça l'est.

— Tu as raison, oncle Am, je me rallie tout à fait à ton plan, pardonne-moi d'avoir râlé. N'empêche que s'il arrive *quoi que ce soit* à Dorothy...

— Ed, si tu prends toutes les précautions qui te viennent à l'esprit plus celles dont je te donne l'idée, ce ne sera vraiment pas ta faute et je ne te laisserai pas moisir dans un sentiment de culpabilité parfaitement injustifié, fie-toi à ton vieil oncle. En attendant, tiens-toi sur tes gardes, veille à ce que personne ne vous suive ou ne puisse découvrir votre cachette ; fais en sorte que Dorothy soit dans la plus complète ignorance de votre étape au moment où elle donnera le coup de téléphone, et surtout par la suite elle ne doit sous aucun prétexte appeler de l'endroit où

vous passerez la nuit.

Il me fixa d'un regard chargé de gravité :

— Rappelle-toi que si Sally a été assassinée, son assassin est un type particulièrement astucieux. Bonne chance, petit ! conclut-il en me tendant la main.

À voir son expression crispée, je me dis que Dorothy n'était pas la seule à redouter ce qui allait se passer. Je pris de l'argent dans le coffre-fort, le refermai et dis :

— J'ai envie de l'emmener dîner au restaurant *L'Irlande*, s'il y a du nouveau tu pourras m'y appeler.

— Entendu... Ensuite je ne veux pas savoir où vous irez.

Dorothy Doerr ne me sembla pas avoir trouvé le temps trop long ; elle accepta volontiers d'aller prendre un verre et ensuite de dîner en ma compagnie. Elle m'expliqua qu'elle avait eu l'intention de dîner dans le centre et d'aller piquer une tête dans le lac pour se rafraîchir, après le coucher du soleil. Pendant le trajet en taxi jusqu'au restaurant je m'assurai – autant que faire se peut dans ce quartier à circulation intense – que personne ne nous suivait.

Désirant un autre son de cloche à propos de la propriété du Colorado, j'amenai la conversation sur ce sujet et elle me dit ce que m'avait confié Stanton sans contradictions ni additions. Les deux sœurs avaient pris connaissance du rapport du géologue et elles étaient tombées d'accord pour ne pas accepter la proposition que le voisin leur avait faite.

En dégustant des crudités je l'interrogeai sur leur enfance et sur les événements de la nuit tragique où leurs parents avaient péri ; la version de Dorothy ressemblait point par point à celle que m'avait donnée Sally.

— Vous étiez très intime avec Sally ?

— Pas aussi intimes que certaines sœurs peuvent l'être, tout en étant très bien ensemble. Nous nous voyions assez souvent. Quand nous étions plus jeunes notre différence d'âge, de deux ans, nous faisait fréquenter des groupes différents. Ensuite, quand Sally a acquis son indépendance, qu'elle s'est mise à travailler et à habiter seule, comme moi je continuais à fréquenter l'université, cela nous a encore un peu plus séparées.

— À quel rythme vous rencontriez-vous ?

— Une fois par semaine, parfois un peu plus ; tantôt elle venait à la maison dîner ou passer un moment ; tantôt j'allais en ville et nous dînions au restaurant, ou allions voir un film.

— Vous dîniez souvent dans l'appartement de Sally ?

— Non, elle n'y faisait pas beaucoup de cuisine, la kitchenette n'était pas très pratique et puis Sally détestait les besognes ménagères, ce n'était vraiment pas son fort. Elle prenait ses repas dehors sauf quand elle se contentait d'un sandwich ou d'un petit truc vite fait.

— Vous n'y avez jamais passé la nuit ?

— Une fois seulement... non, deux fois. Un soir de l'hiver dernier nous étions allées au théâtre, il y avait un blizzard terrible, les voitures ne pouvaient plus avancer ; je me suis dit que jamais je n'arriverais à rentrer à Rogers Park, alors j'ai couché chez elle. La seconde fois, en automne, nous étions restées tranquillement dans son appartement – elle sourit à cette réminiscence –, j'ai bu quelques verres de trop, je me sentais merveilleusement bien, mais pas en état de rentrer à la maison ; Sally a téléphoné pour dire que je m'étais légèrement foulé la cheville et j'ai dû boitiller les deux jours suivants pour que les parents ne croient pas qu'on leur avait raconté des blagues.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Dimanche soir. Elle est venue chez les Stanton dans l'après-midi et nous l'avons gardée à dîner. J'étais sortie quand elle est arrivée. Je suis rentrée à temps pour le repas et ensuite nous sommes allées voir un spectacle au *State-Lake* ; ça a fini vers onze heures et nous nous sommes quittées devant le théâtre. Sally aurait voulu que nous allions prendre un sandwich et un verre quelque part ; elle avait congé à partir du lendemain et moi, il fallait que je me lève de bonne heure pour préparer mon examen, alors j'ai préféré rentrer.

— Et elle vous a paru comme d'habitude ?

— Oh oui, tout à fait. Elle n'était pas très contente d'avoir à passer sa semaine de vacances à Chicago pour des raisons d'économie. Elle m'a expliqué qu'elle avait une centaine de dollars en banque mais qu'elle ne voulait pas y toucher car elle aurait pas mal de vêtements à s'acheter pour la demi-saison et

pour l'hiver ; si elle prenait tout pour ses vacances, il ne lui resterait plus assez de temps pour mettre de côté l'argent nécessaire à ses dépenses vestimentaires.

— Vous n'avez pas eu l'impression qu'elle avait peur ?

— Non, Ed. Elle paraissait même assez gaie. Ce qui la contrariait un peu, comme je vous l'ai dit, c'est de rester en ville, surtout par cette chaleur.

— Elle ne vous a pas parlé... des Martiens ?

— Elle n'en a pas dit un mot.

— C'est la dernière fois que vous avez eu l'occasion de lui parler, vous ne lui avez pas téléphoné depuis ?

— Non, dimanche soir, c'est la dernière fois que je l'ai vue, et je n'ai plus eu de ses nouvelles.

Nous en étions déjà au dessert et je pensai qu'il était temps pour moi de tenir compte des suggestions d'oncle Am. Je lui demandai donc si elle avait des projets pour le reste de la soirée.

— Si j'étais une fille bien, je rentrerais *bûcher* mais...

— Qu'est-ce qui vous tenterait ?

— Comme je vous l'ai dit, Ed, j'avais fait le projet d'aller nager, ce serait merveilleux par cette chaleur. Vous aimez ça ?

— Je ne suis pas un champion olympique mais j'avoue que ça ferait du bien, un petit plongeon. Par contre, je crains que la plage en ville ne soit bondée, il n'y aura pas un centimètre carré sans baigneurs. Que diriez-vous si je louais une voiture, cela nous permettrait de nous éloigner un peu ?

— Formidable !

Sur ces entrefaites un garçon s'approcha de notre table :

— Vous êtes bien Mr. Hunter ? On vous demande au téléphone.

Je me hâtai vers la cabine. Bien sûr ce fut oncle Am que je trouvai au bout du fil.

— Ça boume, Ed ? Tu lui as déjà glissé un mot pour l'auto ?

— Oui, j'ai suggéré qu'on aille hors de Chicago... rien de plus pour le moment.

— Bien. Il m'est venu une ou deux idées depuis ton départ. D'abord je vais chez les Stanton ce soir et...

— Mon Dieu, j'avais complètement oublié mon rendez-vous avec Wernecke à huit heures, tu penseras à le remettre ?

— Je le verrai à ta place et je veux aussi parler à Stanton ; toi, tu les connais, mais moi, je n'ai jamais eu l'occasion de m'entretenir avec eux. Voilà ce que je veux leur dire : primo, que Dorothy est venue nous trouver pour nous avertir qu'il allait lui arriver quelque chose cette nuit, du moins qu'elle en avait la prémonition ; et secundo, que, suivant notre conseil, elle va se cacher et que personne, même pas nous, ne saura où. Donc inutile de téléphoner de ton côté, j'aurai tout expliqué et on ne s'étonnera plus de ne pas la voir rentrer ce soir.

— Si bien qu'au cas où je ne réussirais pas à la convaincre nous aurons l'air de fieffés imbéciles.

— Sapristi, petit, ce n'est pas la mer à boire de lui faire entendre raison ! Écoute-moi bien, c'est sacrément important : Si la mort de Dorothy est fixée pour cette nuit, au moins que ce ne soit pas elle qui la provoque par Dieu sait quelle drogue ou quel poison ; fouille dans son sac en cachette ou ouvertement, confisque le moindre cachet d'aspirine, la plus petite pilule de somnifère, offre-lui des produits de remplacement plus agréables, tu me comprends ?

— Tes explications sont toujours limpides, mon cher oncle. Rien d'autre à signaler ?

— Pas grand-chose, sinon que Monica Wright a décroché le job à la compagnie d'assurances. Nous avons parlé un bon moment à son retour, je lui ai indiqué ce que nous attendions d'elle, le genre de questions qu'elle aurait à poser et la manière de s'y prendre ; je crois qu'elle s'en tirera bien, c'est une gamine astucieuse.

— Ouais... tu sais pour ma part je n'attends rien d'intéressant de ce côté-là, je ne vois pas comment la mort de Sally pourrait être liée à son boulot ; mais il ne faut rien laisser de côté dans notre métier.

— Enfin on verra... Elle commence demain matin, je lui ai dit de se faire passer pour une relation de Sally, ce qui rendra plus plausible qu'elle pose des questions ; comme elle a tapé ton rapport, elle sait à quoi s'en tenir sur les événements et sera crédible.

— D'où m'appelles-tu ?

— Du bureau, pourquoi ?

— Eh bien, je viens d'y penser, avant que tu en avertisses sa famille, j'aime mieux voir si notre projet lui convient. Donne-moi un quart d'heure et je te donnerai une réponse sûre.

— Quelle mule tu fais ! Je te dis que ça marchera comme sur des roulettes. J'ai une faim de loup, je n'ai pas envie de rester ici en carafe à attendre ton coup de fil. J'ai déjà dû attendre que Monica finisse de taper ton rapport, je l'ai en main, je vais l'étudier à fond pendant le repas et ensuite je serai mieux armé pour la conversation avec les Stanton.

— À ta guise... tu auras l'air stupide si ma proposition tombe complètement à plat et que Dorothy m'envoie sur les roses.

— Elle ne t'enverra pas sur les roses, j'en réponds.

Elle ne m'envoya pas sur les roses pour la bonne raison que je n'eus même pas la peine de lui exposer mon projet. Quand je revins à notre table elle me dit :

— Ed, je vous laisse une minute, je vais donner un coup de téléphone, veuillez m'excuser.

— Faites donc, dis-je, grand seigneur, mais puisque je suis censé vous protéger, pouvez-vous me dire à qui vous téléphonez ?

— Aux Stanton. Je vais vous paraître vraiment froussarde, Ed, mais je n'ai pas envie de rentrer à la maison ; c'est plus prudent que j'aille là où personne ne se doutera de ma présence... pour le cas où...

Je ne pus m'empêcher de rire et lui assurai que mon oncle s'était chargé de la commission puisqu'il avait été le premier à avoir l'idée de cette solution.

CHAPITRE VII

— Quel bonheur, Ed, fit Dorothy en posant sa main sur la mienne, je suis si soulagée de ne pas avoir à leur téléphoner ! J'aurais eu tant de mal à leur expliquer. Vous comprenez : j'ai l'air de ne pas avoir confiance en eux, mais c'est faux, enfin, j'ai les idées tellement embrouillées ces temps-ci, je ne sais plus où j'en suis.

— Ne pensez pas trop.

— Où allez-vous m'emmener ?

— Je n'en sais rien moi-même, pas de projets, on va un peu à l'aventure, d'accord ?

— À condition que vous me laissiez régler les frais, pour l'auto et le reste.

— Pas question, dis-je d'un ton ferme, on nous a engagés, c'est la vérité vraie et l'acompte est largement suffisant pour couvrir toutes nos dépenses.

— Est-ce Gerald, Ed ? Ou l'oncle Ray ?

— Dorothy, franchement, je ne peux pas vous le dire et pourtant je le voudrais bien.

C'est vrai, j'aurais payé cher pour pouvoir lui donner le nom et encore plus pour démêler les motifs de ce mystérieux anonymat. Elle, bien sûr, attribuait mon silence au respect du secret professionnel.

— Ce ne peut être que l'un ou l'autre, je ne vois pas qui d'autre y aurait intérêt ; que ce soit Gerald ou oncle Ray c'est kif-kif.

— Qui des deux préférez-vous ?

— C'est difficile à dire, je m'entends très bien avec les deux ; oncle Ray est le plus intéressant pour moi, il m'aide beaucoup dans mon travail : je prépare une licence de psychologie et c'est

sa spécialité ; ses idées ne sont pas très orthodoxes mais au moins elles sont originales. Il s'y connaît bien en parapsychologie, il s'intéresse spécialement aux expériences du Dr Rhine.

— Ah oui, les cartes avec les carrés, les cercles, les triangles, tous ces trucs qu'il s'agit de deviner.

— J'ai réussi à avoir le double de résultats justes par rapport au calcul des probabilités et, sous légère hypnose, ça va encore mieux.

— Toute la famille s'intéresse à ce genre de choses ?

— Oh ! Gerald a bien essayé, mais il n'a pas l'air doué pour les perceptions extra-sensorielles. Ça l'a découragé et Éva s'en fiche complètement.

— Et le surdoué, Dickie ?

— Non, il regarde ça de haut, il nous prend pour des cinglés, Ray et moi. Pour le moment il n'y a que les sciences physiques qui le passionnent, surtout la chimie et l'électricité.

— C'est vraiment un gosse prodige ?

— Il ne faut pas exagérer... N'empêche qu'il est diablement intelligent, il a au moins deux ou trois ans d'avance sur son âge. Le prochain semestre je vais étudier les tests pour déterminer le quotient intellectuel. Si Dickie veut bien se montrer coopérant, je me rendrai compte de son niveau véritable.

— Sally ne l'aimait pas beaucoup, glissai-je.

— J'avoue que moi non plus ; il a vraiment la grosse tête, ça lui passera peut-être ; remarquez que je m'entends assez bien avec lui, mes connaissances en psycho m'aident.

Le café bu, l'addition demandée, je me rappelai soudain que l'oncle Am m'avait suggéré de regarder dans son sac à main. Je lui en demandai la permission qu'elle m'accorda non sans un certain étonnement. Je l'examinai minutieusement, confisquai avec la promesse de les remplacer un sachet de Life Savers³ et un petit flacon de comprimés de caféine qu'elle prenait, me dit-elle, quand elle voulait rester éveillée pendant un cours qui l'endormait ou quand elle voulait travailler tard le soir. La seule

³ Life Savers : bonbons acidulés présentés sous forme de bouée de sauvetage.

chose qui, avec un peu d'imagination, pouvait paraître dangereuse, était un bâton de rouge à lèvres ; j'avais résolu d'être très strict, je le mis dans ma poche. Et nous prîmes un taxi pour nous rendre à une agence de location dans le Loop⁴. Personne ne semblait nous suivre. Je jetai mon dévolu sur un cabriolet Chevrolet presque neuf, et vogue la galère en direction de l'autre rive du lac, vers le sud.

— Toujours pas d'idée précise, Ed ?

— De toute façon je ne vous le dirais pas, ça ne vous ennuie pas ?

— Non, mais conduisez prudemment, si nous avions un accident, ce serait aussi grave que... que s'il arrivait quelque chose d'autre.

Dans les rues de Chicago la circulation est toujours si intense qu'on ne peut jamais être sûr de ne pas être suivi, mais, au sud de Jackson Park, je coupai par la Stony Island Avenue et pris des tas de chemins détournés. Si on nous avait filés je m'en serais aperçu. Par excès de précaution – je commençais à me trouver parfaitement ridicule – je me tins à l'écart du lac jusqu'à ce que nous soyons sortis de Hammond Street ; là je tâchai d'en retrouver la direction, je ne savais plus très bien moi-même où j'étais. « Si quelqu'un sait où nous sommes, me dis-je, chapeau ! Il est plus malin que moi. » Ce petit brin d'humour me détendit.

— Ça vous dirait de prendre un verre ?

— Oui, mais n'oubliez pas la baignade que vous m'avez promise et puis je vous avouerai que plus on sera loin de Chicago plus je me sentirai à mon aise. Tiens, j'ai une idée !

— Mirobolante ? Dites-la-moi bien vite.

— Avant que les magasins ne ferment, achetons-nous une bouteille, nous boirons si le cœur nous en dit dès que nous serons arrivés dans un endroit agréable, peut-être même avant de dormir quand nous aurons choisi notre gîte.

— Bravo ! Projet retenu par la totalité des votants.

Y avait-il dans sa dernière phrase toutes les agréables implications que j'y voyais ? On peut toujours rêver...

Je m'arrêtai dans la petite ville la plus proche pour y faire

4 Loop : centre-ville de Chicago.

l'acquisition d'une bouteille de bourbon et, comme il faisait trop chaud pour boire du whisky tiède et nature – et aussi parce que le billet de mille dollars me permettait toutes les folies –, j'achetai pour cinq dollars de plus un Thermos d'une capacité d'un quart de litre que je fis remplir d'eau et de glaçons ; enfin je nous offris deux verres. Dorothy eut l'air fort surprise quand je lui mis dans les bras toutes mes emplettes en lui disant :

- Je vous confie la direction du bar.
- Ed, vous jetez l'argent par les fenêtres !
- Pourquoi pas, fis-je en démarrant, il nous vient tout droit de la planète Mars.
- Qu'est-ce que ça signifie ?

— Rien, une simple plaisanterie ! Il y a belle lurette que j'avais envie de m'offrir un Thermos, j'ai profité de l'occasion. Par cette température étouffante comment voulez-vous boire quelque chose de tiédasse ? Et puis vous me plaisez bien, il faut célébrer ça, non ?

- Oui, Ed, moi aussi je vous aime bien.
- Dans ces conditions préparez-nous deux bons whiskies bien glacés, je vais conduire lentement.
- Il vaut mieux vous arrêter. Je ne peux pas poser le verre une fois plein et je n'ai pas trois mains.

À la sortie de la ville je me garai sur le bas-côté de la route, allumai le plafonnier pour qu'elle pût préparer plus aisément nos boissons et tins les verres pendant qu'elle procédait à l'opération. Nous trinquâmes avant de boire tout doucement ce divin breuvage puis j'éteignis, saisis le verre de la main gauche pour pouvoir l'étreindre de mon bras droit. Je l'embrassai délicatement sur les lèvres dont le goût me parut exquis, bien plus exquis que mon whisky. Était-il trop tôt pour suggérer que nous nous mettions en quête de notre motel ? Un coup d'œil à ma montre lumineuse m'indiqua qu'il était un peu plus de dix heures.

- Quelle heure est-il, Ed ?
- Dix heures cinq ; quand nous aurons fini, voulez-vous que nous cherchions tout de suite où passer la nuit ou bien préférez-vous rouler encore un peu ?
- J'aimerais me baigner d'abord, juste un petit plongeon ;

savez-vous s'il y a une plage tout près où on puisse louer des maillots ?

— Je ne connais pas très bien les lieux ; je crois que cette route est parallèle au lac, il n'y a que les dunes à traverser, tout à l'heure on l'apercevait ; en continuant tout droit, on devrait trouver une plage.

— Il y a un beau clair de lune. Si on traversait à pied la dune ?... avec un peu de chance on tomberait peut-être sur un endroit désert et...

— D'accord, dès que nous aurons fini de nous rafraîchir le gosier. D'ailleurs il doit y avoir une petite route carrossable entre les dunes et nous pourrons y aller tranquillement en voiture.

— Oh oui, Ed, ce serait bien agréable et nous n'avons pas besoin de nous bousculer comme s'il fallait arriver sur une plage payante avant l'heure de fermeture.

Je l'enlaçai et elle blottit sa tête dans le creux de mon épaule ; comme Chicago nous semblait loin ainsi que toutes les craintes qui, il y avait un moment encore, nous assaillaient ! La nuit n'était plus chaude mais tiède, le corps de Dorothy se pressait doucement contre le mien. Nous buvions à toutes petites gorgées, enveloppés de bien-être et de silence. Au bout d'un moment je lui tendis mon verre et démarrai. Je ne m'étais pas trompé, à une centaine de mètres, nous aperçûmes un petit chemin qui serpentait entre les dunes ; j'y engageai lentement la voiture ; bientôt il n'y eut plus que le sable mou et de vagues traces de pneus. Je crus que j'allais nous enlisier mais je réussis – ou plutôt la Chevrolet réussit – à poursuivre tant bien que mal. Après avoir contourné laborieusement une dune, nous eûmes soudain la joie de contempler le lac Michigan dont la surface calme miroitait sous le plus beau clair de lune dont on puisse rêver ; les vaguelettes venaient lécher le sable fin d'une grève déserte. Il n'y avait pas la moindre embarcation en vue. Nous jouissions de ce spectacle féerique à travers le pare-brise car j'avais eu soin d'arrêter l'auto face au lac.

— Eh bien, ça me paraît l'endroit idéal, dis-je avec enthousiasme, je boirais volontiers un dernier petit verre et, s'il n'y a personne à l'horizon, nous pourrons nous baigner tout à

notre aise.

Le « dernier petit verre » fut dégusté avec lenteur en silence.

— Dorothy, je vous ai avertie que je ne suis qu'un médiocre nageur, je suis plutôt habitué à nager en piscine. Au bout d'un aller et retour je souffle comme un cachalot ; j'espère que vous n'allez pas vous lancer au large.

— Rassurez-vous, Ed, je n'ai aucunement l'intention de faire des kilomètres, je ne sais même pas si je perdrai pied, je veux simplement me rafraîchir.

— Tant mieux, je vous avoue que, pour l'instant, ce ne sont pas les exploits sportifs qui me tentent.

Elle mit une seconde à comprendre le sens caché de cette déclaration puis se mit à rire. Mes lèvres se posèrent à nouveau avec délices sur les siennes mais elle se dégagea.

— Baignons-nous d'abord, Ed, je suis en nage.

Au moment où elle allait déboutonner le premier bouton de sa robe elle se ravisa :

— Ed, ce serait mieux si vous vous déshabilliez en dehors de la voiture et moi dedans, ici on n'aurait pas assez de place et puis ça me gêne. Ça ne vous ennuie pas ?

— Mais non, voyons ! Juste un petit baiser et je m'éclipse.

Je me déshabillai dans les parages, déposai mes vêtements sur le pare-chocs ; Dorothy fut encore plus prompte que moi et elle alla un peu plus loin, discrètement, sans me regarder. Je dois avouer que je fus moins scrupuleux et fixai, ébloui, son corps aux lignes si pures ; un bref moment l'image de Sally allongée nue sur son lit me revint et, pour ne plus y penser, je serrai passionnément Dorothy contre moi. Elle me repoussa avec gentillesse.

— Ed, chuchota-t-elle, un petit moment de patience, ce sera tellement mieux après notre bain.

Je n'avais plus une grande provision de patience, mais il me fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Nous descendîmes la plage en pente douce jusqu'à l'eau et avançâmes lentement tandis que les petites vagues nous éclaboussaient de leur fraîcheur les chevilles puis les genoux et enfin la poitrine. C'était bienfaisant et pour moi fort utile. En tournant la tête vers le rivage j'aperçus une petite maison que

nous n'avions pu voir de la plage à cause de la dune qui la masquait. Sur la terrasse devant la maison trois personnes étaient assises à nous regarder. Évidemment elles avaient dû nous voir au moment où nous pénétrions dans l'eau ; sur le moment je pestai intérieurement, pourtant comme ce n'était pas très grave je préférai ne pas gêner ma compagne en le lui faisant remarquer. Cela lui aurait gâché tout son plaisir. Elle s'était trempée complètement et m'invitait à en faire autant.

— Allez, Ed, vous verrez comme on est bien. Nageons jusqu'au radeau.

Elle me taquinait sûrement car il n'y avait pas le moindre radeau en vue. Je la suivis mais elle nageait nettement plus vite et je fus rapidement distancé. Au bout d'une trentaine de mètres, ce qui est le maximum de ce que je peux parcourir sans être épuisé pour le retour, elle était déjà loin. En me haussant hors de l'eau j'apercevais à peine sa tête ; je criai :

— Revenez, Dorothy, je ne peux pas aller plus loin !

Elle me répondit et sa voix me parut faible et lasse :

— Je vais juste jusqu'au radeau, il faut que je me repose avant de pouvoir revenir.

Je bus une bonne tasse quand je voulus l'appeler à nouveau et une minute s'écoula avant que je ne lance un « Dorothy, revenez tout de suite ! ». Elle ne me répondait plus ; je criai encore, sans plus de succès. Alors je me tournai vers les gens de la maison, bien soulagé cette fois de les avoir à portée de voix, et je hurlai : « *Au secours, un bateau !* » Ils m'entendirent et mirent leur embarcation à l'eau tout de suite, un canoë qu'ils s'étaient empressés d'aller chercher derrière la maison. Une silhouette en pantalon que je pris pour un homme, mais qui était une femme en réalité, accourut au bord de l'eau.

Je criai à Dorothy d'arrêter et de revenir mais seul le silence répondit et je nageai en direction de l'endroit où je l'avais aperçue pour la dernière fois. Mes bras et mes jambes me paraissaient de plomb, j'avalais de l'eau chaque fois que j'ouvrais la bouche pour la héler ou pour appeler à l'aide. Une éternité s'écoula, je m'escrimais à avancer, flotter, et je sentais que j'allais couler d'une minute à l'autre. Soudain il n'y eut plus de clair de lune, tout devint ténèbres, néant.

Je suis allongé sur le sable, un bourdonnement d'eau et de voix fait vibrer douloureusement mes tympans ; une femme se penche au-dessus de moi, vêtue d'un simple slip, les seins nus. Ce n'est pas Dorothy ; elle est forte, musclée, ses cheveux trempés sont noirs. J'essaie de me soulever sur un coude, impossible, je retombe, ma poitrine me fait mal, j'ai mal partout et quand je veux parler ma voix s'étrangle dans mon gosier. Je recrache de l'eau en quantité, je parviens à sortir quelques sons rauques, à articuler enfin :

— Dorothy, ils l'ont ramenée ?

La grande femme me dit avec douceur :

— Courage, mon garçon, nous l'avons retrouvée, mais c'était trop tard.

CHAPITRE VIII

La femme recula et je rassemblai toutes mes forces pour me redresser et m'asseoir. Le lac s'étendait devant moi et sur les côtés ; je voyais le canoë qu'on avait tiré sur le sable, il y avait aussi le pantalon, la chemise et les sandales que ma sauveteuse avait enlevés à la hâte pour voler à mon secours. Oui, ce devait être une nageuse expérimentée, c'est elle qui m'avait arraché à la noyade tandis que ses compagnons allaient au large à la recherche de Dorothy.

— Ça va mieux ? me demanda-t-elle sans se préoccuper de sa nudité ni de la mienne.

Pour moi aussi c'était le cadet de mes soucis. Je me tournai dans la direction où j'entendais des voix. À une dizaine de mètres, en haut de la plage, deux hommes s'efforçaient de ranimer Dorothy. Elle était allongée sur le ventre, le visage vers moi, la tête appuyée au creux du coude ; l'un des hommes lui faisait de la respiration artificielle et il avait l'air de s'y connaître.

La femme s'agenouilla près de moi et me mit la main sur l'épaule.

— Ne bougez pas, vous ne pouvez rien faire de plus. Bill, mon fils, est allé chercher du secours et le matériel de réanimation. Il y a un appareil au poste de garde-côtes qui se trouve à dix kilomètres d'ici. Il a pris votre auto, ça gagnait du temps au lieu de sortir la nôtre du garage.

En vacillant je réussis à m'approcher des deux hommes qui s'occupaient de Dorothy. Celui qui lui faisait de la respiration artificielle ne leva même pas la tête, et l'autre me dit en hochant le chef :

— On n'arrive pas à la ranimer, je crois qu'il n'y a pas une

chance sur cent, mais on continue jusqu'à ce que Bill rapporte l'appareil.

La femme me prit par le bras et dit avec sollicitude :

— Rhabillez-vous vite, vous tremblez de froid, ça doit être le choc.

En effet je m'aperçus que je claquais des dents sans pouvoir m'arrêter. Je m'appuyai sur elle pour remonter la pente. Mes vêtements gisaient sur le sable là où son fils avait dû les jeter quand il avait pris la voiture.

— Dépêchez-vous de mettre vos affaires.

Elle me parlait comme à un enfant et, comme je ne faisais aucun geste, elle ramassa mon pantalon et me le tendit.

— Enfilez ça et prenez votre veste, le reste attendra, je vous emmène chez nous pour prendre un café, vous en avez bien besoin.

Quand elle vit qu'enfin j'obtempérais, elle s'en alla, ramassant au passage ses propres habits sans prendre le temps de les mettre.

Comme un automate, je me rhabillai et je retournai près de Dorothy ; le second des hommes avait pris le relais tandis que le premier se reposait. Leurs vêtements trempés leur collaient au corps. Sans doute le canoë avait-il chaviré quand ils avaient essayé d'y hisser Dorothy, ils avaient dû finir par s'en servir comme d'un flotteur pour la ramener vers le bord.

— Allez donc à la maison, jeune homme, vous n'êtes pas très frais non plus.

Je l'entendais parler comme dans un rêve, continuant à frissonner ; je me sentais dans un état second. Une auto roulaît sur la route qui bordait les dunes, je l'entendis ralentir et venir dans notre direction mais je ne comprenais absolument pas ce qu'elle venait faire dans le tableau, pas plus que je n'identifiais le corps gisant sur le sable : était-ce Sally ou Dorothy ? Ne faisaient-elles qu'une seule et même personne, que j'avais été chargé par deux fois de protéger et que j'avais laissé assassiner ?

L'homme au repos me saisit par le bras.

— Venez, dit-il d'un ton d'autorité, je vous emmène à la maison. Un peu plus et vous vous noyeiez vous aussi, sans compter le choc, il vous faut du café et du repos. Nous n'avons

plus rien à faire ici maintenant que l'appareil est là.

De quoi parlait-il, de quel appareil s'agissait-il ? Je sentis qu'on me tirait, que je marchais dans du sable mou, je m'y allongeai et fermai les yeux. Quand je les rouvris, j'avais un plafond au-dessus de ma tête, il faisait grand jour, j'étais couché dans un vrai lit et à mon chevet oncle Am était assis, silencieux. Je le regardai sans rien trouver à lui dire.

— Repose-toi, fiston, tu es en train de récupérer.

— Et Dorothy ? Elle est morte ?

Il fit signe que oui et ajouta tout de suite :

— Tu n'as absolument rien à te reprocher, petit, mets-toi bien ça dans la tête, tu as fait tout ce qu'il était humainement possible de faire. Tu as bien failli mourir avec elle.

— C'est ma faute, je n'aurais pas dû...

— La ferme, Ed ! Que je ne t'entende pas réciter des mea culpa à longueur de journée, je te répète tu n'y es pour *rien*.

Je gardai un silence obstiné. Le rocking-chair qui supportait le poids de mon cher oncle craqua bruyamment.

— Petit, tu n'es plus dans le cirage ?

— Je ne m'en rends même pas compte. Qu'est-ce que tu voulais me demander ? Vas-y toujours.

— Écoute-moi juste une minute : j'ai promis à Mrs. Auslander, la dame qui t'a sorti de la flotte, que je la préviendrais quand tu aurais retrouvé tes esprits, elle se fait du mauvais sang à ton sujet. Mais, avant, une simple recommandation : inutile de dire plus que le strict nécessaire ; ne raconte pas de salades non plus. Explique juste que tu devais sortir avec Dorothy, qu'à cause de la chaleur vous avez eu l'idée de quitter Chicago et d'aller faire un tour au bord de l'eau. Vous avez trouvé l'endroit tranquille, idéal pour des amoureux, et vous avez eu envie de vous baigner, un point c'est tout.

— Si tu veux, mais ça ne s'arrête pas là.

— C'est tout de même un résumé véridique, non ? Je sais bien que les Auslander m'ont raconté que la fille avait crié qu'elle nageait jusqu'à un radeau qui, en réalité, n'existe pas. Nous en reparlerons... Pour eux il s'agit d'une illusion d'optique, elle a dû prendre pour un radeau un morceau de bois qui flottait.

— Permets-moi de te faire remarquer, oncle Am, qu'on y voyait comme en plein jour, il y avait un clair de lune fantastique. La visibilité était telle que je voyais à cinq cents mètres de distance... et il n'y avait pas le moindre bout de bois.

— On en reparlera, fiston, fais-moi confiance. Pour le moment je veux seulement te demander de ne pas mêler ces braves gens à tous nos problèmes, ils t'ont sauvé la vie et ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour tirer Dorothy de là.

— Bon, bon. Quand pouvons-nous filer d'ici ?

— Dans quatre heures, pas avant. Le docteur a ordonné que tu fasses au moins quatre heures de lit, quelle que soit l'heure de ton réveil. Si dans quatre heures tu te sens bien tu pourras te lever.

— Pas la peine d'attendre, je me sens tout à fait d'aplomb.

— Ne fais pas ta tête de mule. Je te préviens, si je te vois debout avant le délai prescrit je te flanque une trempe et du coup tu ne tiendras plus sur tes jambes. Je vais de ce pas chercher Mrs. Auslander.

Une minute plus tard elle faisait son apparition dans la chambre, vêtue d'un pantalon de toile, d'un T-shirt, des sandales aux pieds. Elle me tendit une tasse de café fumant.

— Salut, Ed, fit-elle avec un bon sourire.

Je me soulevai sur un coude, le café me faisait diablement envie.

— Je vous remercie énormément... et pas seulement pour le café.

— Vous n'êtes pas le premier que j'aie tiré du lac Michigan ; pour être précise, vous êtes le cinquième.

— Quelle bonne nageuse vous devez être !

— Eh oui, dans le temps ! J'ai gagné pas mal de coupes dans des championnats. Il m'arrive encore de nager mes douze kilomètres avant le petit déjeuner. Avalez-moi ça en vitesse pendant que c'est bien chaud, je m'en vais vous préparer un solide petit déjeuner pour vous redonner du cœur au ventre.

Je bus avec précaution une toute petite gorgée de café brûlant.

— Jamais je ne pourrai assez vous remercier, Mrs. Auslander, vous m'avez sauvé la vie, sans vous...

— Ne me remerciez pas, jeune homme, il faut bien que je continue à m'exercer sinon, comme on dit, je perdrais la main. J'aurais tant voulu... — elle se mordit la lèvre — non, il vaut mieux ne pas parler de ça maintenant.

— Oh si ! Il faut en parler, Mrs. Auslander. Ça va peut-être vous paraître bizarre, mais j'aimerais que vous me racontiez exactement comment les choses se sont passées depuis le début jusqu'à la fin, il y a plein de détails qui m'échappent.

— Comme vous voulez, Ed.

Elle s'assit dans le rocking-chair et poursuivit :

— Avant tout il ne faut surtout pas que vous vous sentiez responsable, vous n'y êtes pour rien et vous avez fait tout ce que vous pouviez, en fait vous avez fait tout ce qu'il fallait pour vous noyer en même temps qu'elle. Quelle distance êtes-vous capable de faire à la nage ?

— Je ne sais pas exactement, disons une centaine de mètres environ.

— Eh bien, quand je vous ai rattrapé, vous étiez à deux bonnes centaines de mètres au large et vous essayiez d'aller encore plus loin, pourtant vous aviez la tête sous l'eau la plupart du temps ; il a fallu que je vous assomme pour que vous ne me résistiez plus ; à propos, vous sentez encore votre mâchoire ?

Je la tâtai et cela me fit un peu mal. Il faut dire que tous mes muscles étaient endoloris, je ne m'étais même pas aperçu qu'au niveau de la mâchoire tout n'était pas pour le mieux.

— Ne vous faites pas de souci pour ça mais, s'il vous plaît, commençons par le commencement en suivant l'ordre chronologique.

— D'accord, Ed. Appelez-moi Becky. Nous avons vu vos nom et prénom sur votre carte d'identité, c'est ce qui nous a permis d'avertir votre oncle. Voilà comment ça s'est passé : nous étions assis sur la terrasse et nous allions nous coucher car il était dix heures et demie ; il y avait mon mari et son frère en visite chez nous ; mon fils Bill qui a dix-huit ans était dans la maison. Nous avons entendu votre auto sans y faire particulièrement attention, il vient souvent des gens par ici, l'endroit est si beau ; on y rencontre surtout des couples qui recherchent un coin tranquille où ils ne risquent pas d'être dérangés, et puis après ils

se baignent.

« Ça ne nous a pas du tout choqués quand on vous a vus entrer dans l'eau tout nus. Vous aviez l'air de gentils gosses ; les maillots, ce n'est vraiment pas agréable à porter et c'est inutile quand on n'est pas sur une plage fréquentée. Vous avez marché jusqu'à ce que l'eau vous vienne à hauteur des épaules ; à ce moment-là vous vous êtes tourné et vous nous avez vus puisque, ensuite, vous nous avez appelés au secours.

— Oui, je ne vous avais pas vus tout de suite.

— Vous vous êtes mis à nager, la fille était en tête. La nuit le son porte loin sur l'eau, nous l'avons bien entendue quand elle vous a crié de venir avec elle jusqu'au radeau. Il n'y en a pas, de radeau, mais nous avons pensé qu'elle voulait vous faire une blague ou que c'était une sorte de mot de passe entre vous. Vous vous êtes éloignés du bord, tous les deux, et comme elle devait mieux nager que vous elle a pris de la vitesse et vous a laissé loin derrière. Vous lui avez crié de revenir, elle vous a répondu quelque chose où il était encore question du radeau. Vous avez crié de nouveau : « Dorothy, revenez tout de suite ! » et, comme elle n'avait pas l'air de vous entendre, vous vous êtes retourné et vous nous avez appelés au secours.

Tout cela, je m'en souvenais et ce qu'elle disait concordait avec ma propre version.

— Continuez, s'il vous plaît. Et après ?

— George et Harvey se sont précipités derrière la maison pour prendre le canoë et moi j'ai couru jusqu'au lac en me déshabillant au fur et à mesure. Quand je vous ai rattrapé, vous flottiez encore à peu près, mais vous étiez sur le point de couler, je vous ai pris à bras-le-corps. Mes hommes en bateau ont cherché votre compagne ; elle avait déjà coulé, ils ont eu de la peine à la retrouver, ça leur a pris au moins dix minutes. Ils ont tout de suite vu que c'était trop tard ; ils lui ont quand même fait de la respiration artificielle jusqu'à ce que les garde-côtes apportent leur machine.

— Je me rappelle le bruit de leur moteur et ensuite c'est le noir complet, j'ai marché dans le sable... pas jusqu'à la maison, je me rappelle m'être couché sur la plage.

— Mais oui, vous vous êtes évanoui et pendant que les autres

s'escrimaient sur votre amie, George et Harvey vous ont porté jusqu'à la maison. On vous a mis au lit, on a téléphoné au docteur ; et en fouillant vos poches j'ai trouvé votre carte d'identité, ce qui nous a permis de téléphoner à votre oncle à Chicago.

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures environ. Votre oncle est arrivé vers quatre heures du matin en même temps que les Stanton.

— Ah, les Stanton sont là ?

— Non, ils sont repartis. Nous avons prévenu votre oncle pendant que les gars du poste de garde-côtes essayaient de ranimer votre amie. Nous n'avions pas encore regardé dans les papiers de la voiture. Votre oncle nous a dit qu'il savait qui elle était et qu'il allait prévenir la famille. C'est pour ça que les Stanton sont venus avec lui, il les avait pris dans son auto. Quand ils sont arrivés à quatre heures le corps avait déjà été emporté à la morgue et ils ont dû repartir pour prendre les dispositions nécessaires et faire transporter leur fille à Chicago.

— Dans quel état ils étaient ?

— Les pauvres, ils étaient bouleversés. Pensez, leur autre fille adoptive est morte il y a à peine une semaine, d'une crise cardiaque, je crois. En tout cas je peux vous assurer qu'ils ne vous en veulent pas et qu'ils n'ont pas rejeté la responsabilité sur vous, ça non ! Je leur ai bien expliqué comment ça s'était passé, que vous lui aviez crié de revenir et qu'en essayant de la rattraper vous aviez bien failli, vous aussi, vous noyer. Surtout n'allez pas me contredire quand vous leur en parlerez, j'ai menti mais sur un point de détail.

— Sur quoi, Mrs. Auslander ?

— Appelez-moi Becky, s'il vous plaît. Eh bien, comme je ne savais pas si c'étaient des gens très collet monté qui auraient pu être choqués de savoir que vous vous étiez baignés tout nus, j'ai arrangé un peu les choses. Avant qu'on l'ait transportée en ville je lui ai enfilé le soutien-gorge et la petite culotte que j'avais trouvés dans la voiture et que j'ai trempés dans le lac avant.

— Becky, c'est une idée merveilleuse, il n'y a pas beaucoup de femmes qui y auraient pensé.

— Ne dites donc pas de bêtises. Vous avez fini votre café ?

Maintenant je vais vous faire un bon petit déjeuner.

— Merci beaucoup, mais je n'ai vraiment pas faim.

— Tant pis ! vous vous forcerez.

Je sentis à son regard qu'il n'y avait pas moyen de lui désobéir. Avant qu'elle n'aille le préparer je dis :

— Becky, encore une petite question, vous avez dit la vérité à mon oncle ?

— Avec lui, c'est une autre paire de manches, déclara-t-elle en riant, on n'a pas besoin d'y aller par quatre chemins, je lui ai tout dit. Reposez-vous pendant que je vous prépare un solide petit déjeuner... et vous avalerez tout jusqu'à la dernière miette, sinon je vous gaverai comme une oie, ça ne me fait pas peur... Ni vous ni vos Martiens ne me faites peur.

Je sursautai.

— Mes *Martiens* ?

— Mais oui, deux fois cette nuit vous avez cauchemardé, et vous hurliez que les Martiens assassinaient des gens et que vous ne saviez pas comment ils s'y prenaient. Allongez-vous, il faut récupérer.

J'obtempérai. D'ailleurs, je n'avais qu'une envie : fermer les yeux et me taire sans penser à quoi que ce fût. Un moment après, Mrs. Auslander entra, chargée d'un plateau et escortée de mon digne oncle qui se chargea d'entretenir la conversation en évitant les sujets brûlants. Il voulait me distraire, mais j'étais trop las pour en profiter et je l'interrompis au beau milieu d'un récit concernant un forain malchanceux pour lui demander si nous aurions à nous soumettre à diverses formalités avant de pouvoir regagner Chicago.

— Rien de bien méchant, Ed. En tant qu'un des témoins de la noyade tu auras à faire une déposition et à la signer ; ils ont déjà permis aux Stanton de disposer du corps.

Il me regarda finir mon repas sans essayer de reprendre l'anecdote là où il l'avait laissée. J'essayai en vain de le convaincre que je pouvais me lever tout de suite.

— Mon garçon, tu resteras au lit jusqu'à onze heures vingt, onze heures et demie ; le docteur a dit quatre heures à compter de ton réveil, je n'en démordrai pas. Tiens-le-toi pour dit.

Mrs. Auslander avait remis mes vêtements en état, et elle ne

voulait pas me les rendre avant l'heure prescrite. Force me fut d'obéir. Resté seul, j'essayai de me rendormir et à mon grand étonnement je n'y eus pas grand mal. Je me réveillai automatiquement une minute avant onze heures et demie. Je récupérai mes habits ; il fallut encore parlementer avec notre hôtesse pour la dissuader de nous concocter un substantiel déjeuner. Enfin, quelques minutes avant midi nous pûmes prendre congé.

Oncle Am voulut absolument s'installer derrière le volant alors que j'aurais voulu conduire pour échapper à mes obsessions. Je n'avais ni la force ni le courage de discuter. Nous fîmes halte dans la petite ville où, la veille, j'avais acheté le whisky et le Thermos. Le shérif était parti déjeuner quand nous arrivâmes au tribunal ; pour passer le temps oncle Am me proposa d'aller casser la croûte dans un bar voisin.

Chez le shérif tout se passa sans histoires, juste quelques questions, une brève déposition et une signature. Pendant le trajet vers Chicago oncle Am me demanda à brûle-pourpoint :

— Eh bien, fiston, te sens-tu d'attaque à présent pour me préciser certains points ? Je sais tout ce qui s'est passé depuis le moment où vous êtes entrés dans l'eau et je voudrais que tu me racontes tout ce que vous avez fait et dit depuis que vous avez quitté l'agence.

En soupirant je m'acquittai de ce pensum, ça me prit pas mal de temps et me demanda un gros effort.

— Tu vois, Ed, tu n'as commis aucun impair, je ne vois pas comment tu aurais pu agir autrement, crois-moi.

Il réfléchit un instant et reprit :

— Je me rappelle qu'au bureau Dorothy a dit qu'elle avait vu Ray Wernecke dans la matinée, tu n'as pas pensé par hasard à lui demander de quelle heure à quelle heure elle se trouvait avec lui ?

— Non, mais je ne vois pas quel intérêt ça a.

— Si, ça pourrait nous renseigner. C'est hier matin à dix heures tapantes que notre fameux client a appelé. Si elle était avec lui à dix heures et qu'elle était sûre qu'il ne se soit pas servi du téléphone, ça l'aurait éliminé catégoriquement et nous aurions pu être sûrs que c'était Stanton.

— Tu as raison, j'aurais dû y penser.

— Moi aussi, ça vient juste de me passer par la tête. Dis-moi comment tu te sens.

— Ça va ou plutôt ça va bien physiquement, mais pas dans la tête ; si je pouvais me fourrer dans un trou de souris et y rester pendant un bon bout de temps je n'hésiterais pas.

— Veux-tu boire quelque chose ?

— Ça ne peut pas me faire de mal. Je suis d'avis d'aller rendre la bagnole et après on avisera.

Aussitôt dit aussitôt fait, ensuite petite halte, un verre ou deux sans notable amélioration de mon moral.

— Écoute, oncle Am, une coïncidence, je peux l'avaler... Deux, ça ne passe pas. Ces filles ont été assassinées, ça ne fait plus l'ombre d'un doute. Ce n'est peut-être pas ma faute, l'assassin est sans doute trop astucieux pour que j'aie pu l'en empêcher, mais il ne l'emportera pas au paradis ; je vais faire l'impossible pour le pincer et si je n'y arrive pas je laisse tomber ce métier, mieux vaut que je fasse n'importe quoi d'autre.

— Comment ont-elles pu être assassinées ?

— J'ai une vague idée pour l'une des deux, diablement vague, et pas la moindre pour l'autre. Enfin, je préfère n'en parler que lorsque j'y verrai plus clair. Il est trois heures un quart, que faisons-nous ?

— J'ai appelé Bassett de chez les Auslander, nous l'emmènerons dîner ce soir ; rendez-vous à six heures et demie dans le hall du *Blackstone*. Après, je me dis que ce serait une bonne chose que l'un de nous deux passe voir Monica Wright. C'est sa première journée dans la compagnie d'assurances de Sally. Elle n'a sans doute rien glané encore d'intéressant, mais nous saurons au moins comment ça a marché et nous pourrons lui donner des tuyaux pour mener sa petite enquête et puis...

— Et puis quoi, oncle Am ?

— Eh bien, j'ai appris beaucoup en étudiant le rapport que tu as dicté à Monica, j'ai passé une bonne partie de la soirée d'hier à le lire et le relire, c'est le coup de téléphone des Auslander qui m'a interrompu. Tout ça pour te dire que si elle n'est pas trop fatiguée par sa journée tu pourrais lui dicter un rapport sur ta nuit avec Dorothy.

— Si tu veux, dis-je sans enthousiasme.

Écrire des rapports ou les dicter, ce n'est pas précisément ma tasse de thé. Je sais pourtant qu'oncle Am a raison, ce n'est pas un travail inutile, loin de là ; il est précieux de pouvoir tout noter en détail tant qu'on a les choses bien en mémoire, car il y a des points auxquels on n'attache pas d'importance sur le moment et qui se révèlent ensuite riches de conséquences. De plus, si on est appelé à témoigner en justice il faut pouvoir se référer à du solide.

— Veux-tu un second verre ?

— Non merci... dis-moi, jusqu'à l'heure du dîner il nous reste presque trois heures, que comptes-tu faire ?

— Je me le demande, mon gars. Pour aller voir les Stanton, avec le trajet aller et retour jusqu'à Rogers Park, nous ne disposons pas du temps suffisant. J'ai envie de passer chez ce type que Sally avait pensé épouser mais Evanston est encore plus loin. Tu as une idée de ce que nous pourrions faire ?

— As-tu gardé la clé de l'appartement de Sally ?

— Non, mais le propriétaire ne ferait aucune difficulté pour nous la redonner. Tu sais, j'ai vraiment tout inspecté.

— Tu as bien regardé le conduit d'aération ?

— Oui, il n'y avait aucune trace sur l'appui de la fenêtre ni sur le conduit ; je me suis penché par la fenêtre pour voir si je remarquais des égratignures ou des empreintes montrant qu'on avait grimpé le long du tuyau ; il n'y avait absolument rien, or il n'a pas plu depuis longtemps, les murs sont sales, avec mon ongle j'ai pu faire des marques, donc j'en conclus que personne n'est passé par là.

— Pourtant, ça ne prouve rien, je pense qu'on a pu assassiner Sally en se servant du conduit d'aération sans être obligé de grimper.

Oncle Am me regarda, les yeux écarquillés, la mine complètement abasourdie.

— Mais comment, mon pauvre Ed ?

— Allons-y, je t'expliquerai en chemin.

CHAPITRE IX

Une fois en taxi j'y allai de mon explication :

— Quand on a le cœur en aussi mauvais état que Sally, il suffit d'une terreur soudaine pour vous tuer. Elle a pu voir quelque chose à la fenêtre. Je ne dis pas quelqu'un mais quelque chose, quelque chose d'effrayant, par exemple une *Jack-o'lantern*⁵ qui serait apparue derrière la vitre. Il ne s'agit évidemment pas de ça, tu comprends, oncle Am, mais d'une vision de cauchemar. Qu'est-ce que ça pourrait bien être, tu as une idée ?

— Pour elle qui en avait si peur, ce peut être un Martien, une face ou une tête de Martien en papier mâché avec une lumière à l'intérieur qui passerait par les orbites ou alors, si la matière est transparente, tout serait illuminé, dans la nuit ça fait choc. Toi qui es un fan des romans de science-fiction tu dois savoir quelle allure ça a, un Martien.

— Il y en a de plusieurs sortes mais la couleur typique est le vert ; ils ont des yeux protubérants, parfois au bout de pédoncules, et je crois qu'en général ils sont munis d'antennes comme les fourmis.

Évidemment nous nous prenions au jeu comme des enfants imaginatifs et soudain j'évoquai de façon si saisissante les citoyens de Mars que j'en ressentis un certain malaise. Je me mettais à la place de la pauvre Sally allongée sur son lit et qui aperçoit derrière la vitre, à quelques mètres, un personnage grimaçant qui n'est autre, à son idée, que le Martien qui a décidé de l'assassiner. Oncle Am sans doute était le jouet de la

⁵ *Jack-o'lantern* : lanterne faite dans un potiron évidé et dont l'extérieur est décoré de façon à ressembler à une face humaine.

même illusion car il demeura un moment bouche cousue. Soudain il déclara :

— Mon petit gars, ce n'est pas idiot ce que tu me dis là ; puisque je crois pouvoir assurer que personne n'a grimpé le long de ce conduit et que ni toi ni moi ne voyons ce qui aurait pu provoquer sa mort à l'intérieur de l'appartement, étudions ta supposition sous tous les angles possibles. Il y a quatre appartements en tout dans cet immeuble, donc à part celui de Sally il y en a trois qui donnent sur ce conduit d'aération.

— N'oublie pas le toit, ça fait quatre endroits d'où on a pu brandir ou faire descendre l'objet en question. À mon avis le toit est un point de départ plus vraisemblable.

— Pourquoi ?

— Étant donné la crise actuelle du logement, nous avons toutes les raisons de supposer que les trois autres appartements sont occupés, d'ailleurs nous nous le ferons confirmer quand nous verrons le propriétaire. À moins que l'assassin n'habite justement un des trois, je ne le vois pas faisant son coup chez un étranger, le toit est bien plus accessible.

— Tu as raison, les immeubles voisins sont tous de la même hauteur, aucun n'a plus de quatre étages et moins de trois. Dans ces conditions c'est enfantin de passer d'un toit sur l'autre. Il est sûr qu'ayant choisi de tuer Sally de cette manière je ne me risquerais pas à attirer l'attention sur moi en choisissant comme base de départ un appartement du même immeuble, même si c'était chose faisable et si ses fenêtres donnaient sur le même conduit d'aération. Plus j'y pense et plus je crois que l'hypothèse la plus vraisemblable est celle du toit. Remarque que si nous voulons en avoir le cœur net nous n'avons qu'à contrôler quels sont les nouveaux locataires dans ce pâté de maisons. On peut aussi admettre que notre assassin présumé a pu emprunter une pièce donnant accès au toit sans forcément être un des locataires, ces immeubles comportent des studios, des meublés et des appartements. Ah, nous y voilà !

Pendant qu'oncle Am réglait la course je traversai la rue pour mieux voir les toits. Il avait raison : presque tous les bâtiments avaient trois étages, à une extrémité du pâté de maisons s'élevaient deux immeubles de quatre étages et, à l'autre bout, il

y en avait un de deux étages seulement. Le tueur avait pu aisément grimper sur le toit de la maison de Sally, quel qu'ait été son point de départ. Nous commençons à gravir les marches du perron quand oncle Am me prit par le bras :

— Fiston, il me vient une idée : Korbytsky, le proprio, est un vieux bonhomme sympa assez porté sur la bouteille ; il voulait m'offrir un verre hier mais sa réserve était à sec. Allons acheter une bouteille de whisky, ça lui rafraîchira la mémoire et comme il a la parole facile nous n'aurons qu'à ouvrir l'oreille. Il y a un magasin de spiritueux au coin de la rue.

En chemin il ajouta :

— On pourrait demander si Sally s'approvisionnait là aussi. J'ai oublié de te dire que Stanton m'a donné une photo d'elle hier soir quand je suis passé les chercher à Rogers Park. Ça pourra nous être utile.

— Tu ne m'as pas dit si tu avais appris quelque chose d'intéressant.

— Rien que tu ne saches déjà. Je leur ai parlé à tous, je les ai interrogés sur l'enfance des deux petites et sur la mort des parents, ils m'ont dit la même chose que ce qu'elles t'avaient confié. Dans cette affaire — et c'est ce qui nous rend la tâche bigrement compliquée — ils disent tous la même chose, il n'y a pas moyen de dénicher la moindre contradiction.

— Wernecke était dans un de ses jours sans alcool ?

— Il était parfaitement normal, je l'ai interrogé sur cette histoire de Martiens ; il a ri un peu jaune en disant que c'était le genre de plaisanterie auquel il se livrait, sans d'ailleurs comprendre pourquoi, quand il avait bu. Je suis comme toi, Ed, je ne suis pas fichu de savoir si vraiment il y croit sans oser l'avouer quand il est à jeun ou si ça devient une manie d'en parler chaque fois qu'il a bu un coup de trop. C'est un drôle de numéro de toute façon, il sort vraiment de l'ordinaire.

Sur quoi nous entrâmes dans le magasin ; oncle Am fit l'acquisition d'un whisky de bonne marque et montra au propriétaire la photo de Sally Doerr en lui demandant s'il la connaissait. Il la fixa de ses petits yeux de myope derrière de grosses lunettes :

— Je ne la connais pas personnellement mais elle est venue

ici, elle doit habiter dans le quartier.

— En effet, elle habitait par ici, dit oncle Am, mais elle est morte la semaine dernière et nous essayons de trouver sa famille ; tout ce que vous pourriez savoir sur elle nous serait bien utile.

— Je ne peux pas vous dire grand-chose, dit le marchand en se grattant la tête, il y a six mois que je suis installé. Elle est passée de temps en temps, pas très souvent, tantôt elle achetait de la bière, tantôt du whisky et de l'eau gazeuse.

— Elle venait seule ?

— Pas toujours. Une fois, je me rappelle, elle était avec une fille qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Sans doute sa sœur, ça m'a frappé, c'est pour ça que je m'en souviens, mais il y a pas mal de temps, plusieurs mois.

— Vous ne vous rappelez personne d'autre, il n'y avait jamais d'homme avec elle ?

— Si, de temps en temps un garçon, à peu près de votre taille, dit-il en me regardant, un peu plus costaud et blond. Coiffé en brosse, nu-tête.

— Il y a combien de temps ?

— Un mois ou deux ; elle l'appelait Bill et, quand il venait avec elle, c'est lui qui payait. Il l'appelait peut-être par son prénom, je ne m'en souviens pas. Comment elle s'appelait ?

Il n'y avait aucun risque à le lui dire.

— Sally Doerr, dis-je, vous ne l'avez jamais vue avec quelqu'un d'autre ?

— Non, je ne crois pas ; je ne peux rien vous dire de plus.

Nous le remercîâmes et une fois dans la rue oncle Am soupira :

— Nous ne sommes pas plus avancés... Il fallait bien essayer, pourtant ; le Bill en question, c'est sans doute William Haberman, le type d'Evanston à qui elle a été fiancée ; on en sera sûrs quand l'un de nous l'aura vu, si la description concorde...

Je hochai la tête sans faire de commentaires. C'était idiot de ma part, mais ça m'était souverainement désagréable d'imaginer ce blond coiffé en brosse emmenant Sally et une bouteille de whisky dans le studio de celle-ci. Je lui aurais

volontiers expédié mon poing dans la figure, pourtant Sally ne m'était rien et, qui plus est, elle avait quitté ce monde ; quant au garçon, je le détestais sans le connaître ni d'Adam ni d'Eve. « Absurde ! » marmonnai-je dans ma barbe.

Le perron franchi nous pénétrâmes dans le vestibule de l'immeuble et oncle Am frappa à une porte qui, je le constatai, était orientée de la même façon que celle de Sally. L'appartement de Korbytsky était l'un des trois qui donnaient sur le fameux conduit d'aération. Notre entretien avec lui nous permettrait donc de faire d'une pierre deux coups. Il eut l'air plus satisfait que surpris en nous voyant et il salua l'oncle Am avec une jovialité qui montrait qu'il avait gardé un bon souvenir de sa première visite. C'était un petit homme qui devait friser les soixante-dix ans et avait l'œil vif et gai. Il n'avait pas dû se raser depuis cinq ou six jours, peut-être avait-il décidé de se laisser pousser la barbe ; par ailleurs il était très soigné de sa personne.

Il nous fit entrer prestement avant que mon oncle eût eu le temps de me présenter, et me serra la main dans la sienne, menue comme une patte d'oiseau mais pleine de vigueur.

— Alors voilà ce jeune associé dont vous m'avez parlé... Dites donc, il est mieux que vous physiquement.

— C'est bien pour ça que je me le garde ; pour interroger les dames, il est extra. Il en tire plus que moi et que toutes les forces de police réunies, je vous le garantis !

Le vieux gloussa :

— Vous m'en direz tant. Je voudrais bien vous offrir un verre mais depuis hier je n'ai pas eu l'occasion de...

— Qu'à cela ne tienne, fit oncle Am avec entrain, regardez ce que je vous apporte, et il tira de sa poche le flacon, cette fois vous ne vous en tirerez pas sans nous offrir à boire ; ça serait bien si vous aviez de l'eau gazeuse et des glaçons... si vous n'en avez pas, on s'en passera.

— J'en ai, j'en ai, rassurez-vous, patientez un instant, je vais vous chercher le nécessaire. Faites comme chez vous, prenez un siège, messieurs, et il se dirigea vers une kichenette identique à celle de Sally.

— Écoutez-moi, Mr. Korbytsky, nous n'avons pas envie de

nous asseoir, nous voudrions jeter un coup d'œil à votre toit pendant vos préparatifs, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— À mon toit ?

— Oui, comment peut-on y accéder ?

— Par une trappe dans le plafond du couloir au troisième étage. Il vous faut une échelle que vous trouverez au sous-sol.

— Nous nous débrouillerons, n'ayez crainte. La trappe est verrouillée ?

— Elle est fermée par un simple crochet. Le sous-sol est fermé à clé, je vais vous la donner si vous désirez vraiment aller sur le toit.

Devant notre insistance il nous passa la clé. Nous dûmes transporter l'échelle fort grande et lourde jusqu'au troisième étage, ce qui nécessita maintes manœuvres et virages en épingle à cheveux. Pour une personne seule la tâche avait dû être sacrément malaisée. Je tirai sur le crochet, ouvris la trappe, grimpai et tendis une main secourable à mon cher oncle avant de regarder les lieux avec plus de soin.

L'escalade terminée il s'assit tout pantelant.

— Comment diable veux-tu qu'il ait trimballé tout seul cet énorme truc ? D'ailleurs il aurait sûrement laissé des traces, regarde, le goudron est tout frais, déclara-t-il dès qu'il eut retrouvé son souffle.

Je m'aperçus en effet que mes pieds s'enfonçaient légèrement et du bout du doigt je fis un petit trou. Le toit venait d'être goudronné et n'avait séché qu'en surface.

— Mais ça se passait la nuit, aux alentours de minuit, donc ça devait être plus dur, maintenant le soleil tape fort.

Je localisai l'ouverture carrée qui correspondait à l'extrémité supérieure du conduit dont nous avions tant parlé.

— Ne bouge pas d'ici, oncle Am, repris-je, je vais faire une petite ronde pour voir s'il y a des empreintes et je reviendrai la nuit pour voir ce que ça fait quand le goudron a refroidi. En ce moment ça ne prouve rien.

Je fis donc le tour du conduit à une distance d'un mètre environ. Mes empreintes étaient aussi visibles que celles découvertes par Robinson Crusoé dans le sable de la grève, mais je ne vis aucune autre trace. J'étais à peu près convaincu que

personne n'avait marché sur le toit depuis les travaux, et il me faudrait revenir de nuit pour en avoir l'absolue certitude.

Nous laissâmes l'échelle sur le palier du troisième et expliquâmes au propriétaire que je voulais renouveler ma tentative une fois que le goudron ne serait plus chauffé par le soleil.

— Vous pouvez... Ayez l'obligeance de remettre l'échelle au sous-sol quand vous aurez fini, je ne refermerai pas à clé avant. Je me demande d'ailleurs pourquoi diable je m'amuse à fermer la porte du sous-sol à clé ; à propos de clé, voulez-vous que je vous repasse celle de l'appartement de Sally Doerr ?

Je lui dis que nous aimerais l'emprunter encore pour quelque temps. Il avait tout préparé et d'après le niveau du whisky dans la bouteille il avait dû en profiter pour se verser une bonne rasade en notre absence.

— Y a-t-il eu du courrier pour Sally depuis sa mort ? demandai-je quand nous nous fûmes assis, verre en main.

— Non, j'ai pensé à regarder dans sa boîte samedi. Il n'y avait que deux prospectus, un *Times Magazine* et une carte postale d'une amie en vacances dans l'Ouest, postée à Yosemite avec la phrase banale, genre : « Je passe de merveilleuses vacances... » Samedi après-midi je suis allé à la poste et ai donné l'adresse de ses parents adoptifs pour qu'on fasse suivre directement le courrier qui arriverait à son nom. J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Encore un petit renseignement, Mr. Korbytsky : pouvez-vous nous dire le nom de celui qui habite l'appartement au-dessus et de celui qui habite au-dessous de chez Sally ?

— Eh bien, à l'étage supérieur c'est un commerçant, George Everet, il voyage beaucoup et n'est pour ainsi dire jamais là. Ça fait quinze jours qu'il est parti, il va sans doute rentrer d'ici peu. Il est représentant pour quatre ou cinq États d'une affaire de matériel d'équipement.

— Vous êtes absolument sûr qu'il n'était pas à Chicago jeudi dernier au soir ?

— Sûr et certain, je ne l'ai pas vu depuis quinze jours, comme je vous l'ai dit ; il m'a envoyé un chèque pour son loyer, je l'ai reçu vendredi et il l'avait posté à St. Paul.

Je jetai un coup d'œil à oncle Am qui enchaîna :

— Est-ce que ça serait... disons tout à fait contraire à la loi si nous faisions un petit tour dans son appartement ?

— Mais pourquoi diable... ?

— Pour voir si quelqu'un y est entré récemment, si on est passé par la fenêtre qui donne sur le conduit d'aération. Vous viendrez avec nous, comme ça vous serez sûr que nous ne toucherons à rien, ce ne sera pas long.

— Ma parole, on dirait qu'on tourne un film policier... Je veux bien mais à une condition, mes bons amis : vous me direz quelle idée vous avez derrière la tête ; je sais que vous vous demandez si vraiment Sally est morte de mort naturelle. Qu'est-ce qu'on aurait bien pu lui faire en partant du toit ou d'un autre appartement ? Il y a au moins une chose que je peux affirmer, c'est que personne n'a grimpé ou n'est descendu par ce conduit. Je m'en suis assuré. Vous avez sûrement vérifié ça de votre côté.

Oncle Am dit que oui et expliqua mon hypothèse, à savoir que pour effrayer la pauvre fille on aurait pu faire apparaître quelque chose devant sa fenêtre.

— Évidemment, ça peut se faire... Vous croyez que le type en question aurait pu monter sur le toit ou pénétrer dans l'appartement de George en son absence ?... Allons voir.

Il prit un trousseau de clés dans un tiroir, en détacha une et nous accompagna au troisième ; il introduisit la clé dans la serrure non sans avoir frappé au préalable pour s'assurer qu'il n'y avait personne. Comme celui de Korbytsky, l'appartement d'Everet était la réplique exacte de celui de Sally. Évidemment les meubles n'y étaient pas disposés de la même façon.

— Oh ! là ! là ! fit le vieux bonhomme, on étouffe ici et ça sent le renfermé, il a fermé toutes les fenêtres avant de partir.

Celle de la chambre à coucher était close, elle aussi, et il y avait une épaisse couche de poussière sur l'appui de la fenêtre ainsi que sur toutes les surfaces planes de la pièce. Il était bien évident que personne n'était passé par là.

— Ed, voilà une moitié de ton hypothèse qui tombe à l'eau. Pour ici, c'est exclu ; il reste à voir si on a pu partir du toit ou de l'étage au-dessous. Qui habite au premier, Mr. Korbytsky ?

— Je vous le dirai quand nous serons redescendus ; il vaut mieux ne pas s'attarder ici, Mr. Everet pourrait nous

surprendre, il faudrait tout expliquer, partons.

De retour chez lui il nous proposa une seconde tournée que nous déclinâmes. Lui se versa un nouveau verre :

— À votre bonne santé, messieurs.

— Et le premier étage ?

— Impossible, c'est un couple âgé, des postiers, des gens tout ce qu'il y a de bien, de respectable, ce sont nos plus vieux locataires ; ça fait six ans qu'ils habitent au-dessus de ma tête ; ils vont bientôt prendre leur retraite et ils iront vivre à la campagne, je ne les vois pas confectionnant un épouvantail et faisant de l'acrobatie pour le passer par le conduit.

— Ils étaient peut-être sortis jeudi soir ?

— Ça m'étonnerait. En tout cas ils ne sortent pas habituellement de Chicago. Ils ont déjà pris leurs vacances, en avril.

— Ils auraient tout de même pu être invités pour la soirée ?

— Je n'en sais rien, à quelle heure ça a dû se passer ?

— Vers minuit ou un peu après.

— Alors je vous dis carrément non. Jamais ils ne rentrent aussi tard, ils se lèvent de bonne heure, à six heures, et ce sont des couche-tôt, toujours au lit vers dix, onze heures au plus tard.

— Comment s'appellent-ils ?

— Winslow. Lui, c'est James, il travaille tout près d'ici. C'est sûrement la raison pour laquelle ils ont pris cet appartement bien que pour deux personnes il n'y ait pas beaucoup de place. Un postier en fait du chemin dans la journée, alors rajouter encore un long trajet matin et soir, je comprends que ça ne leur dise rien. D'ailleurs il me l'a dit, une fois.

— Vous n'avez aucune preuve qu'ils ne soient pas sortis ce soir-là ?

— Aucune, bien sûr ; mais je vous dis que ce serait vraiment exceptionnel pour eux. Demandez donc à Mrs. Winslow, elle doit être chez elle.

Je fis un petit signe à uncle Am.

— J'y vais de ce pas, dit-il.

— Les Winslow connaissaient Sally ? demandai-je.

— De vue seulement. Ils ne connaissaient même pas son nom. Je leur en ai parlé dimanche à déjeuner. Ils m'invitent à

peu près une fois par mois. Je leur ai annoncé sa mort et ils ne savaient pas de qui il s'agissait, j'ai dû leur dire que c'était la fille rousse qui habitait au-dessus de chez eux ; ils se sont rappelé l'avoir vue entrer et sortir de l'immeuble mais sans pouvoir préciser à quel étage elle habitait.

Il but une gorgée de whisky et ajouta en clignant de l'œil :

— Et si par hasard vous pensiez qu'on a pu se servir de *ma* fenêtre, la réponse est non, non et non.

Je préférerais attendre le retour d'oncle Am pour poser des questions importantes à Korbytsky. Pour éliminer un dernier doute je demandai à quelle date le toit avait été goudronné.

— Il y a juste deux mois, il y avait des fuites et je me suis dit que j'avais intérêt à refaire tout au lieu de réparer par petits morceaux. Ça m'a coûté un fric fou, inutile de vous le dire.

— Il y a longtemps que vous êtes propriétaire de la maison ?

— Il y a une douzaine d'années. Je n'en ai pas la jouissance absolue, sans ça je me dépêcherais de vendre et je pourrais me retirer. Il y a pas mal d'hypothèques dessus ; l'intérêt et les frais d'entretien me mangent la plus grosse partie des loyers mais, aussi longtemps que j'habite ici et que je gère moi-même, je n'ai pas de loyer à payer et il me reste de quoi vivre. Dites donc, votre oncle passe un bon moment avec Mrs. Winslow ! Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, nous parlions propriété. Autrefois j'étais dans l'immobilier et j'avais des intérêts un peu partout, mais j'ai presque tout perdu pendant la Dépression quand tout a chuté. Enfin, je ne peux pas me plaindre ; ici la maison et moi, on se maintient en équilibre, je m'en occupe bien et elle, elle me fait vivre.

— Mr. Korbytsky, cela ne vous gêne pas si je reprends la clé de Sally ?

— Non. Vous voulez y aller tout de suite ?

Il la prit dans le tiroir et me la tendit.

— Cet après-midi, ce sera un peu juste, nous avons un dîner en début de soirée. J'ai un détail à vérifier et puisque je dois revenir ce soir pour voir s'il y a des empreintes sur le toit, j'en profiterai pour y passer, si toutefois vous êtes d'accord.

— Oui, oui, passez-y ce soir. Moi, il faut que j'aille faire le nettoyage demain, j'ai mis une petite annonce qui doit paraître

dans les journaux de l'après-midi ; il vaut mieux que tout soit en ordre pour midi avant que les visiteurs n'arrivent. Si je suis déjà couché quand vous aurez fini, jetez donc la clé par la fente de ma boîte aux lettres. Vous verrez si je suis encore debout parce qu'il y aura de la lumière sous la porte. Ne vous attendez pas à trouver les affaires de Sally, Mrs. Stanton a tout emporté hier, je l'ai aidée à transporter les objets jusqu'à son auto. Elle ne m'a pas l'air très futée mais c'est une brave femme, elle m'a dit que je pouvais louer tout de suite l'appartement, ça ne faisait rien que le loyer ait été payé jusqu'à la fin du mois. Donc ça me fera un demi-loyer de boni.

— Elle est venue seule ?

— Oui. On n'aurait pas dû la laisser sans personne pour l'aider, il y avait sûrement plus d'affaires qu'elle ne l'imaginait : trois valises pleines de vêtements et de draps, plus une torchère, une lampe de bureau ; et les voilages que Sally avait fait faire pour les fenêtres en façade, Mrs. Stanton a dit que je pouvais les garder.

Oncle Am revint sur ces entrefaites en déclarant :

— Ils étaient à la maison jeudi soir, et fixant Mr. Korbytsky, il ajouta, goguenard : On dirait qu'il ne reste plus qu'à vérifier pour votre appartement : étiez-vous chez vous jeudi soir vers minuit ?

— Parfaitement, et bien éveillé. J'ai même un fameux alibi à vous présenter : trois amis qui sont venus boire une bière et faire un petit poker. Un des trois est parti vers minuit, les deux autres sont restés jusqu'à une heure ou presque. Vous savez comme le temps passe vite quand on joue au poker, on ne se rend plus compte de rien. Je peux vous donner leurs noms, vous vérifierez.

Oncle Am sourit.

— Je pense qu'on peut vous croire sur parole. Nous avons quelqu'un qui nous attend pour dîner, viens, Ed, c'est l'heure.

Nous n'eûmes pas de mal à convaincre le petit vieux qu'il pouvait garder la bouteille aux trois quarts vide.

Nous avions encore assez de temps devant nous pour prendre le tram jusqu'au Loop et nous nous rendîmes à pied jusqu'à State Street. Chemin faisant je demandai à mon oncle

pourquoi il s'était éternisé chez les Winslow.

— Si tu t'attends à des révélations sensationnelles, fiston, tu seras bien déçu. J'ai parlé un moment avec la vieille dame et, juste au moment où je prenais congé, le mari est arrivé et il a fallu que je réédite mon petit couplet. Ils étaient chez eux toute la soirée de jeudi et se sont couchés à dix heures et demie.

— Aucune chance que... ?

— Aucune, mon pauvre gars. Ils avaient verrouillé leur porte, personne ne pouvait pénétrer chez eux sans faire de bruit et ils ont tous les deux le sommeil ultra-léger. Si tu te figures que ce sont eux qui ont pu avoir l'idée de brandir une *Jack-o'lantern*, va les voir et tu seras fixé ! On leur donnerait le bon Dieu sans confession, c'est comme si tu mettais sur le dos du Père Noël les crimes de Barbe-Bleue. Non, on ne peut plus soupçonner le tueur d'avoir agi à partir d'un de ces appartements. Il reste à envisager le toit.

— Tu as confiance dans les dires du vieux ?

— Mon pauvre Ed, il est soûlant avec ses discours interminables, mais insoupçonnable, en tout cas c'est mon opinion.

J'étais de son avis ; même si Korbytsky avait une raison de tuer, je ne pouvais l'imaginer en assassin. Et s'il nous avait raconté des blagues au sujet du poker il ne nous aurait pas proposé de nous donner les noms de ses copains. Nous arrivâmes un peu en avance au *Blackstone*, mais Frank Bassett nous y attendait déjà.

CHAPITRE X

Il mourait de faim, aussi gagnâmes-nous au plus vite la salle à manger. À table il me demanda aussitôt un récit circonstancié de la noyade de Dorothy Doerr. Je lui racontai les événements dans les grandes lignes sans m'attarder aux détails et à chacune de nos paroles.

— Ed, ça m'a tout l'air d'une sacrée coïncidence, conclut-il en hochant le chef, je ne vois vraiment pas d'autre possibilité... à moins qu'il ne s'agisse d'un suicide ; à ton idée aurait-elle pu en avoir ras-le-bol de la vie et avoir nagé, nagé, jusqu'à épuisement total ?

— C'est hors de question, affirmai-je sans lui donner les raisons de mon absolue conviction, ça ne le regardait pas.

Je savais bien pourquoi nous n'étions ni elle ni moi d'une humeur suicidaire par cette belle soirée pleine de promesses.

— Alors, dit Bassett en soupirant, ça ne peut être qu'une coïncidence. N'allez pas croire tous les deux que je me laisse prendre à ces sortes de choses, en général je ne suis pas dupe mais, sapristi, il faut bien avouer que dans la vie ça arrive ; tenez, une fois, j'achète une cravate à mon beau-frère pour Noël, nous échangeons nos cadeaux, chacun ouvre son paquet... et il m'avait acheté exactement la même ! Ce qu'on a pu rire ! Et nous avons fini par découvrir que nous les avions achetées dans le même magasin, le même jour.

— Je sais qu'il arrive des choses bizarres dans la vie... tout de même... Sally croyait qu'elle allait y passer et elle est morte ; Dorothy avait la même prémonition et ça s'est également réalisé... chacune dans un délai de vingt-quatre heures ou moins.

— Et si c'était la mort de Sally succédant à la crainte qu'elle

en avait qui avait pu faire dérailler Dorothy ? Elle aura cru en une prémonition et ensuite elle s'est arrangée pour que ça devienne une réalité. Qu'en penses-tu, Ed ?

— Non, Frank, Dorothy était parfaitement saine d'esprit et faire aboutir sa prémonition était à ce moment-là, je te l'assure, le cadet de ses soucis. Les deux filles s'entendaient bien, elles n'étaient cependant pas assez intimes pour que ce qui est arrivé à Sally fasse perdre les pédales à sa sœur.

— Je veux bien te croire, Ed. Mais *comment* diable cette fille a-t-elle pu être tuée ?

— J'ai une vague idée, mais je préfère ne pas en parler pour le moment, je ne suis pas sûr que ça tienne debout.

Oncle Am me dévisagea avec étonnement.

— Ed, tu m'avais dit que tu avais une vague idée pour l'une des deux... Je croyais que dans ton esprit il s'agissait de Sally.

— Mais non, cette idée m'est venue avant que je ne pense à l'hypothèse du dispositif pour effrayer Sally.

Oncle Am continuait à me regarder, stupéfait ; la curiosité de Frank avait été piquée au vif par l'allusion au « dispositif » et naturellement il voulut des explications. Abandonnant oncle Am à ses cogitations je racontai à mon autre interlocuteur ce que j'avais imaginé et comment il ne nous restait pour étayer notre échafaudage que la possibilité d'un passage par le toit.

— Je ne te dis pas que c'est impossible, mais ça me semble un peu farfelu ; je t'avouerai même que l'idée de deux assassinats me semble absurde, je me demande pourquoi je joue avec vous à ce drôle de jeu. S'il n'y avait pas à la clé ce billet de mille dollars, je vous prendrais tous les deux pour des toxicomanes obnubilés par une idée à dormir debout. Évidemment le billet montre que quelqu'un d'autre a des soupçons.

— As-tu fait des recherches à propos du numéro dudit billet ? demanda oncle Am.

— Oui, il est enregistré à la banque, mais ça ne nous mène nulle part. Il y a six mois il a été encaissé par le directeur d'un grand casino en dehors de ce comté. Ce n'est pas la peine de chercher plus loin, là-bas on ne nous indiquerait pas la date et on ne saurait pas entre les mains de qui un billet comme celui-là

est tombé. Dans ces grands casinos le flouse change de mains fréquemment et depuis qu'il est sorti de la banque le billet a dû également changer bien souvent de propriétaire.

— Wernecke, à mon avis, a plus de chance d'être un flambeur que Stanton.

Bassett me regarda sévèrement de ses yeux d'un bleu délavé.

— Depuis quand, Ed, juges-tu sur la mine si un gars est un flambeur ou non ? L'un comme l'autre, ils peuvent avoir misé gros un jour au casino et avoir eu la veine d'empocher le paquet.

« Je n'ai jamais rencontré ce Wernecke, tu lui trouves l'air d'un flambeur, c'est-à-dire ? Il porte un costume à carreaux et une épingle de cravate en diamant ou quoi ? Peut-être des lunettes noires par-dessus le marché ?

— Je voulais dire seulement que Stanton me fait l'effet d'être plutôt conformiste, Wernecke, pas du tout, bien au contraire ; pourtant, tu as raison, n'importe qui peut un jour avoir envie de jouer au casino sans être un joueur invétéré. T'es-tu renseigné sur les revenus de Wernecke ?

— Rien d'époustouflant, mais pas trop mal étant donné son genre de vie. Il touche des royalties, un chèque de quatre cent trente-cinq dollars par mois, et il donne aux Stanton cent dollars pour la chambre et les repas, ce qui lui laisse à peu près quatre-vingts dollars pour l'alcool et le reste. Pour un célibataire, c'est plus que suffisant.

Je renchérissais vigoureusement :

— Surtout pour un type qui dit ne pas s'intéresser aux femmes ; mais tu oublies l'impôt sur le revenu, Frank, ça doit lui manger une grosse part de ses quatre-vingts dollars. Je lui fais confiance, il doit lui en rester suffisamment pour picoler à tout bout de champ. Et Stanton, combien doit-il se faire à ton avis dans son grand magasin ?

— Cinq à sept mille dollars, les salaires dans cette branche ne sont pas mirifiques. C'est évidemment autant ou plus que ce qu'a Wernecke mais Stanton a une femme et un gosse à sa charge et, avant, il avait également Dorothy, les frais d'université, etc. J'admets volontiers que ça ne lui laisse pas beaucoup de marge pour jouer au casino.

— Toi aussi tu penses que c'est Wernecke le généreux

donateur des mille dollars !

— Oui, c'est plutôt lui que je vois à la tête d'un gros billet baladeur et c'est lui selon toute vraisemblance qui a eu l'idée alambiquée de se présenter comme martien. D'après moi il doit soupçonner son beau-frère et espérer que votre enquête vous mènera jusqu'à lui ; en ce cas il ne veut pas la financer ouvertement ; il aurait pu venir vous trouver en cachette et vous demander de garder le secret, mais il n'a pas suffisamment confiance en vous pour risquer le coup.

— On pourrait dire exactement la même chose de Stanton vis-à-vis de Wernecke.

— À Am et à toi de décider qui des deux, Ed. Wernecke a plus de possibilités financières. Mes pauvres amis, je crois que c'est tout ce que je peux faire pour vous. À moins que vous ne veniez me trouver en m'apportant une preuve de l'assassinat de Sally Doerr pour que je puisse m'en occuper officiellement.

— Tu as déjà récolté pas mal de renseignements, Frank, nous te sommes très reconnaissants.

— Il n'y a pas de quoi, j'avais plus de facilités que vous pour ce genre de recherches. J'y pense, il y a encore quelque chose qui risque de vous intéresser : j'ai questionné McClain pour savoir ce que Sally avait bien pu lui raconter quand elle est venue chercher protection chez nous contre les Martiens qui voulaient la tuer. Je me demandais si elle avait expliqué pourquoi elle avait une telle frousse.

— Et alors ? demandai-je, avide de l'apprendre.

En effet depuis la mort de Sally je regrettais amèrement d'avoir éludé la question des Martiens pendant l'après-midi et la soirée passés ensemble. Ça aiderait diablement de savoir où elle avait pu puiser cette idée.

— Eh bien, elle lui a dit que les Martiens lui avaient téléphoné pour lui annoncer qu'ils allaient la tuer.

Je me sentis singulièrement excité. Ça collait, je veux dire que cela expliquait pourquoi elle était si certaine que la menace serait mise à exécution et dans un avenir proche. Mieux encore, c'était une machination préalable qui en faisait une victime encore plus vulnérable, le moment venu, à la moindre frayeur. Cela n'expliquait certes pas la terreur qui l'avait tuée mais c'était

la préparation logique. Cela permettait aussi d'ajuster un autre élément du puzzle : le fameux coup de fil qui m'avait réveillé à deux heures du matin dans le living-room de Sally, une heure ou deux après sa mort. Celui qui l'avait appelée pour la menacer devait être également celui qui voulait savoir ensuite si la machination avait réussi. Il n'avait pu être fixé puisque la voix masculine l'avait obligé à raccrocher.

S'il m'était resté des doutes sur l'assassinat de Sally, ce que Frank venait de me dire les aurait immédiatement dissipés. Comment avait-elle été supprimée, je n'aurais su le dire – à moins que mon idée du dispositif brandi devant sa fenêtre pour la terrifier ne puisse se vérifier – en tout cas j'étais sûr à présent qu'elle l'avait été. Et, dans ce cas, Dorothy aussi et pour cette dernière j'avais une *intuition*... sans preuve.

— Frank, Sally a-t-elle précisé s'il y avait eu plus d'un coup de téléphone des Martiens ?

— McClain ne le lui a pas demandé, il n'a pas cherché à avoir des détails.

Comment en aurais-je voulu au policier puisque j'avais manqué, moi aussi, du plus élémentaire bon sens ?

Après dîner Bassett, prêt à nous quitter, nous fit cette dernière remarque :

— C'est vrai qu'avec la disparition de Dorothy, on est encore plus dans le cirage. Je ne vois rien cependant qui prouve que l'une et l'autre aient été trucidées ; enfin, ça vous regarde, les amis, et avec un pareil acompte de toute façon vous entreprendriez l'enquête, peut-être même que vous vous y seriez mis sans un kopeck d'avance, hein ?

— Oh, j'aurais sûrement creusé la question mais pas à plein temps, nous n'aurions pas pu nous le permettre vu l'état de nos finances, répondis-je.

— Bon courage, les gars ! Faites-moi savoir si vous avez le moindre indice sérieux sous la dent, ça me permettrait de mettre la main à la pâte à vos côtés avec meurtre à la clé. Sinon j'ai les pieds et les poings liés, vous le savez.

Il accepta tout de même de prendre un petit digestif en notre compagnie et, pendant que nous l'attendions, oncle Am me conseilla d'appeler Monica Wright pour prendre rendez-vous

avec elle le soir même. Il avait noté sur son calepin son numéro de téléphone et son adresse. Elle répondit aussitôt :

— Monica Wright à l'appareil.

Cela me plut, les gens qui se contentent de dire « allô ! » m'agacent.

— C'est Ed Hunter, je me demandais si vous étiez occupée ce soir.

— Pas précisément, je...

— Raison professionnelle, me hâtai-je de préciser. Je voudrais, si cela vous est possible, vous dicter un nouveau rapport que vous taperiez demain et puis vous me raconteriez comment ça s'est passé dans votre compagnie d'assurances. Qu'en dites-vous ?

— D'accord, Ed. Je n'avais au programme qu'à me shampouiner et à me faire une mise en plis, ça peut attendre.

— Chouette ! Qu'est-ce qu'on fait ? Vous venez au bureau ou je viens chez vous ?

Après quelques secondes d'hésitation elle me dit que je pouvais venir et je lui promis d'être là dans moins d'une heure. Quand je revins à notre table les digestifs étaient servis, Bassett avala le sien à toute vitesse et prit congé.

— Alors, fiston, tu as ton rendez-vous ?

— Tu viens ?

— Je n'en vois pas l'intérêt. Je lirai soigneusement le rapport quand elle l'aura tapé, je n'ai pas besoin de t'entendre le dicter. Je vais tâcher de trouver de quel côté nous pourrions bien orienter notre enquête, ce qui promet d'être aussi compliqué que de chercher une aiguille dans un tas de foin ; quel métier ! Je ferai peut-être un saut à l'agence !

— Pourquoi ?

— Tu sais, c'est là-bas que ma cervelle fonctionne le mieux et puis il y aura sans doute du courrier, comme on n'y est pas passé de la journée. Tu as toujours l'intention d'aller dans la maison de Sally jeter un coup d'œil au toit ?

— Oui, et j'en profiterai pour retourner dans son appartement. Je sais que ses affaires n'y sont plus, ne me demande pas ce que je vais y faire, je ne suis pas plus avancé que toi.

Et c'est vrai, je ne savais pas ce qui me poussait à y aller... peut-être l'esprit de Sally, qui sait ? J'ajoutai :

— Ne t'inquiète pas, j'y resterai toute la nuit.

— Petit, dit-il en me lançant un regard perplexe, tu dois savoir ce que tu fais, je ne veux pas m'en mêler, même si ça me paraît bizarre. Tu as peut-être raison, dans l'état où tu es ça vaut mieux que de te tourner les pouces ; tu ne veux pas qu'on se donne rendez-vous là-bas ? On boirait un petit verre pour se redonner du cœur au ventre.

— Non, pas question.

— Bon. Je vais mettre le nez dans mes papiers. As-tu des suggestions pour moi ?

— Laisse-moi réfléchir... Si tu as le temps tu pourrais demander quand a lieu l'enterrement de Dorothy et envoyer des fleurs, c'est le moins qu'on puisse faire, je n'ai pas envie d'y aller. C'était une fille très chouette, oncle Am, quand je pense que je l'ai laissé tuer...

— Arrête ton cinéma, Ed. Compte sur moi pour les fleurs. Il faut également penser aux Auslander ; après ce qu'ils ont fait pour toi, on leur doit une fière chandelle, tu me diras.

Je hochai la tête tristement, ma cervelle était encore hors d'usage.

— J'ai remarqué que leur canoë était bien vieux et abîmé ; si nous leur en offrions un neuf ?

— Pourquoi pas le *Queen Elizabeth* ?

— Riche idée, je ne pense pas qu'il passerait par les écluses du Saint-Laurent, tenons-nous-en au bon vieux canoë des familles. Un autre digestif ?

— Oh non, merci.

— *Adios*, petit, je vais de ce pas m'occuper des fleurs et ensuite j'irai au bureau. S'il ne me vient aucune idée de génie, je n'y ferai pas long feu, j'ai envie de me coucher comme les poules : depuis hier je suis loin d'avoir eu mon compte de sommeil ; je me suis assoupi entre cinq et sept, à ton chevet ; quand les Auslander m'ont prévenu, je venais à peine de me mettre au lit.

J'avais oublié que le pauvre, grâce à moi, n'avait pu fermer l'œil de la nuit.

— Repose-toi, et à demain matin, même si je dors chez Sally il faudra que je passe à la maison faire ma toilette et me raser.

Nous nous quittâmes sitôt franchi le seuil du *Blackstone*. Il n'était que sept heures et demie, j'avais bien le temps d'aller prendre le tram State Street. On a beau avoir un gros billet en caisse ce n'est pas une raison pour s'offrir des taxis à gogo. L'appartement de Monica était à l'autre bout de Chicago et ressemblait tellement à celui de Sally que je me crus presque transporté au jeudi soir précédent ; la chambre, le living-room, la kitchenette étaient presque identiques. Mais Monica était bien différente de Sally, elle n'était pas psychopathe et les Martiens étaient le cadet de ses soucis.

— Installez-vous dans ce fauteuil, Mr. Hunter, je vais chercher mon bloc, à moins que vous ne préfériez que je vous parle d'abord de ma journée.

— Avez-vous appris quelque chose d'intéressant ?

— Ma foi non ! Je crains qu'il n'y ait rien là-bas qui puisse être utile pour votre enquête.

— Alors mettons-nous au travail.

— Je prends la table, ce sera plus commode, allons-y, Mr. Hunter.

— Il me semble que nous en étions arrivés à nous appeler par nos prénoms...

Elle rit. Assis dans un fauteuil d'une couleur différente de celui de Sally mais orienté de la même façon, je restai un moment indécis, ne sachant par où commencer mon fameux rapport, tandis que Monica me fixait de son regard attentif, le stylo à la main. Je me sentais très réticent à l'idée de retracer la soirée avec Dorothy, non parce que c'était Monica qui prenait les notes – cette fille ne m'était rien –, mais parce que je n'avais pas le courage de revivre tous ces événements. J'avais été obligé de les raconter à oncle Am et de les résumer à l'intention de Bassett, et à présent, je ne le pouvais plus. La seule phrase que je réussis à articuler était pour le moins ambiguë :

— Monica, vous n'avez pas de prémonition, au moins ?

— De prémonition ?

— Oui, vous n'avez pas l'impression qu'il va vous arriver quelque chose cette nuit ?

Elle crut d'abord à une allusion déplacée, ce qui la fit rougir, mais elle comprit rapidement que j'avais une tout autre idée en tête.

— Ed, qu'avez-vous ? Vous semblez bouleversé.

Je démarrai mon récit. Elle écouta sans prendre de notes puis me posa des questions. C'était plus facile pour moi de répondre que de dicter et elle comprit qu'il lui fallait prendre des notes un peu en vrac, elle les ordonnerait ensuite. J'omis évidemment les détails trop personnels.

— Voilà, c'est tout, déclarai-je.

Elle posa son stylo et me regarda timidement.

— Ça a dû être *terrible* pour vous, murmura-t-elle.

Je me forçai à sourire, un sourire peu convaincant, je le crains.

— Vous comprenez maintenant le sens de ma question de tout à l'heure. Si vous avez une prémonition, je ne suis vraiment pas le gars qu'il faut appeler à votre secours.

— Mais, Ed, vous n'y êtes pour rien dans tous ces événements affreux, vous n'avez rien, absolument rien, à vous reprocher.

Tout le monde me disait la même chose mais, moi, je me sentais coupable.

— N'en parlons plus, dites-moi comment ça a marché pour vous, ce nouveau boulot.

— Rien à signaler, le travail, ça va, mais je n'ai rien appris.

— Ça n'a rien d'étonnant en si peu de temps. En quoi consiste le job ?

Ce qu'elle me dit concordait exactement avec ce que la supérieure de Sally m'avait confié, il n'en ressortait rien en effet qui pût nous guider dans notre enquête.

— Vous savez si Sally a parlé des Martiens à ses collègues ?

— Je ne les ai pas encore interrogées là-dessus. Je me présente comme une amie à elle et j'estime plus astucieux de ne pas poser trop de questions tout de suite. J'ai fait la connaissance de celle qui, au bureau, était le plus liée avec Sally, une fille qui s'appelle Charlotte Andrews, peut-être était-ce sa meilleure amie. Elle ne savait pas qu'elle était morte avant que vous ne veniez à la compagnie hier ; quand je suis venue me

présenter pour le job, elle pleurait comme une madeleine.

— C'est à ce moment-là que vous l'avez abordée ?

— Non, ce matin seulement, je l'ai suivie aux toilettes et quand je lui ai dit que je connaissais bien Sally elle m'a paru plus ouverte et elle a voulu savoir comment c'était arrivé.

— Vous croyez qu'elle a des soupçons ?

— Pas du tout. Elle était au courant de sa maladie de cœur et elle n'a pas cherché plus loin. Elle tenait à savoir dans quelles circonstances son amie était morte et elle était très triste de n'avoir pas su à temps quel jour avait lieu l'enterrement et de n'avoir pu envoyer de fleurs.

— Vous avez raconté quoi exactement ?

— Qu'elle était morte jeudi dans la nuit d'une crise cardiaque, que j'avais assisté à ses obsèques, que Sally était une simple relation à moi, que je ne la connaissais pas intimement. Je ne voulais pas trop broder. Toute cette conversation s'est prolongée à table car nous avons déjeuné ensemble.

— Bravo, Monica, vous savez fort bien vous y prendre. J'aimerais rencontrer cette fille, avez-vous ses coordonnées ?

— Je peux lui demander son numéro de téléphone et son adresse demain ; la question est de savoir si vous allez la voir en tant que détective ou si vous désirez seulement faire sa connaissance. Dans ce dernier cas, nous pourrions organiser une petite sortie à quatre.

— C'est une bonne idée, mais dites-lui que je suis aussi un ami de Sally, ça facilitera les choses entre nous et nous pourrons parler d'elle en toute liberté, à condition que vous puissiez mettre la soirée sur pied. Vous pouvez dire d'avance que je suis étudiant en psycho ou peut-être même en psychiatrie. A-t-elle un bon niveau intellectuel et culturel ?

— Non, pas précisément.

— Parfait, je pourrai m'en sortir. Se doutait-elle que Sally était un peu psychopathe sur les bords ?

— Oui, un peu « timbrée », comme elle dit. Je n'ai pas voulu pousser plus loin mon interrogatoire. Alors, voulez-vous qu'on dise demain soir si elle est libre ?

— C'est peut-être un peu court comme délai ?

— Je ne pense pas qu'elle soit très prise, elle est un peu

sosotte et pas très jolie, ça m'étonnerait qu'elle ait l'embarras du choix. Ça a dû être une raison de leur amitié. Avez-vous remarqué, Ed, que les jolies filles ont souvent des laideronnes comme amies et vice versa. Ce ne doit pas être conscient ni délibéré mais sans doute la jolie se sent encore plus attirante en compagnie d'une fille plutôt moche.

— Alors Charlotte et vous, ça devrait marcher du tonnerre. Pouvez-vous lui trouver un cavalier ou dois-je m'en charger ?

— Ne dites pas de bêtises, vous, vous sortez Charlotte et vous n'avez pas de souci à vous faire pour moi. Dieu merci, les amis ne me manquent pas ; pour votre gouverne, je vous dirai que justement j'avais rendez-vous pour demain soir.

J'éclatai de rire et ça me fit un bien fou ; elle me devenait bien plus sympa qu'au début. Il fut entendu que je lui donnerais un coup de fil à six heures du soir le lendemain pour savoir si notre projet tenait ou non ; je n'étais pas particulièrement alléché à l'idée de faire la connaissance de Charlotte après ce qu'elle m'en avait dit, pourtant le jeu en valait peut-être la chandelle si elle pouvait m'apprendre des choses intéressantes sur Sally.

Il n'était pas encore dix heures et je proposai à Monica d'aller prendre un verre quelque part, mais elle me rappela qu'elle devait rédiger et taper le rapport et se coucher pas trop tard en prévision d'un lever matinal. Je m'acheminai donc vers la demeure de Sally, m'arrêtant en chemin pour faire l'acquisition d'une torche électrique. L'échelle était restée au troisième ; une nouvelle fois je passai par la trappe et me retrouvai sur le toit. Le clair de lune était somptueux, la chaleur étouffante comme le jeudi précédent, pas un souffle de brise. J'enlevai mes chaussures et traversai le toit en direction de l'ouverture du conduit d'aération dont il a déjà été souvent question dans ce récit. Je me penchai pour examiner si je laissais des empreintes dans le goudron. En effet, bien que j'aie conservé mes chaussettes on voyait la trace de mon passage, des marques peu profondes mais visibles ; la couche de goudron était épaisse et n'avait durci que superficiellement. Courbé en deux, j'approchai du conduit. Les seules empreintes alentour étaient les miennes, celles de l'après-midi ou celles d'à présent. Décidément, le tueur

de Sally n'était pas venu par le conduit.

Je pestai intérieurement. Je m'étais accroché à cette idée de dispositif terrifiant et il fallait y renoncer à moins de croire qu'un vieux couple en âge de prendre sa retraite – et qu'oncle Am avait jugé bien brave – ou le vieux Polonais prolix et porté sur la bouteille étaient des assassins potentiels... sans compter que ce dernier n'avait aucun mobile imaginable, étant trois fois plus âgé que Sally, et présentait par ailleurs un solide alibi : poker, etc.

Je redégringolai par la trappe, la fermai soigneusement et redescendis l'escalier tant bien que mal, chargé de la lourde échelle fort difficile à manier dans les tournants. Korbytsky, alerté par le bruit, vint à mon secours et m'aida à la porter jusqu'au sous-sol. Il tint absolument à ce que je vienne boire ce qui restait du whisky que nous lui avions offert. Je n'avais envie ni de boire ni d'écouter son inlassable bavardage, mais ça me fatiguait moins de dire oui que de discuter. Je le suivis, tête basse, dans son appartement. Je n'acceptai qu'une goutte d'alcool et lui demandai s'il connaissait une amie de Sally du nom de Charlotte Andrews.

— Vous savez, je ne connaissais les relations de Sally que de vue, pas de nom ; à quoi ressemble-t-elle ?

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vue, dus-je avouer.

— Je l'ai vue entrer et sortir de la maison avec des gens différents. Un jeune homme blond, coiffé en brosse, venait assez souvent.

— Restait-il toute... Pardon, Mr. Korbytsky, ça ne me regarde pas, je ne sais pas pourquoi je vous pose une telle question.

— Oh, vous savez, moi ça ne me gêne pas, néanmoins je ne peux rien vous dire, mes locataires n'ont pas à pointer et je ne me mêle pas de leurs affaires, à condition qu'ils ne fassent pas de tapage. Si le gars en question restait prendre le petit déjeuner avec elle, je n'en sais trop rien, je ne l'ai jamais vu sortir à ce moment-là de la maison, mais ça ne veut rien dire car je fais souvent la grasse matinée, enfin, c'est une façon de parler, disons que je me couche rarement avant minuit, une heure, et je ne me lève jamais avant neuf, dix heures. À mon âge on a besoin de ses neuf heures de sommeil et moi il m'arrive de m'en payer

dix. Pour en revenir aux amies de Sally, celle que j'ai vue le plus souvent, neuf à dix fois peut-être, elle a des dents qui chevauchent. Si la fille... comment vous lappelez déjà ?

— Charlotte Andrews.

— Eh bien, si vous voyez que Charlotte Andrews a des dents qui chevauchent, c'est celle dont je vous parle.

— Espérons que ce n'est pas celle-là car je dois sortir avec elle demain soir... Mr. Korbytsky, voyez-vous un inconvénient à ce que je passe la nuit dans l'appartement de Sally ?

— Bien sûr que non, couchez-y tant que vous voulez, mais ne faites pas de dégâts et je vous préviens que j'ai enlevé les draps ; demain je vais faire un peu de ménage, comme je vous l'ai déjà dit, pour que tout soit en ordre quand les gens viendront visiter. De toute façon, il fait chaud, vous n'avez pas besoin de draps ni de couvertures.

— Merci bien, je vous glisserai la clé dans votre boîte aux lettres en m'en allant demain matin. Au revoir, Mr. Korbytsky.

— Déjà envolé ! J'aurais aimé bavarder encore un peu, mais je comprends. Dites-moi tout de même ce que vous pensez de la mort de Sally : vous croyez sûrement qu'on l'a assassinée, sans ça vous ne vous donneriez pas tout ce tintouin. Pourquoi, comment et qu'est-ce qui vous fait penser à un meurtre ? Ça fait beaucoup de questions... que voulez-vous, je suis un vieux bonhomme curieux.

— Mon pauvre Mr. Korbytsky, figurez-vous que je donnerais cher pour pouvoir vous donner des réponses, et franchement je ne sais rien de rien.

Sur ces paroles pessimistes, je grimpai chez Sally.

CHAPITRE XI

J'allumai partout et me mis à fureter à la recherche de Dieu sait quoi... en tout cas, je ne hurlai pas « Eurêka », mais un chapelet de jurons, ce qui me défoula considérablement. « Qu'est-ce qui manque à part les coussins et les deux lampes du sofa ? » me dis-je tout à coup ; comme je ne parvenais pas à m'en souvenir je m'assis, les yeux fermés, et j'essayai de visualiser de mémoire ce que j'avais vu dans la pièce lors de ma dernière visite. Mais oui, il y avait sur le mur une peinture à l'huile, un paysage assez maladroitement traité, sans doute l'œuvre de Sally, novice en la matière ; Korbytsky ne l'avait pas mentionnée, mais peu importe, je ne pouvais tout de même pas supposer que ce tableau eût joué un rôle dans l'assassinat de la pauvre fille.

Je recommençai mes allées et venues, dirigeai le faisceau de ma torche électrique sur le conduit d'aération vers le haut puis vers le bas ; là encore, rien de suspect. Cette fois il fallait totalement renoncer à mon hypothèse, on n'avait utilisé ce conduit ni à partir de l'appartement du dessus ni à partir du toit. Le vieux Polonais était parfaitement innocent ainsi que le couple âgé. Je n'avais plus qu'à trouver une autre base de recherches. Facile à dire... Je me heurtais à un mur.

Je contemplai le lit sans draps et sans taies d'oreillers, disposai les deux oreillers contre le bois du lit comme Sally l'avait fait et m'allongeai, les yeux tournés vers le plafond. Quand elle était dans cette position, qu'avait-elle pu voir qui l'avait terrifiée au point de lui faire perdre la vie... sans aucun bruit, car à côté je n'avais pas perçu le moindre son ? Après tout Frank Bassett était peut-être dans le vrai quand il pensait que la crise cardiaque, normale vu l'état de santé de Sally, n'avait rien

à voir avec sa prémonition ; c'était le fruit d'une pure et simple coïncidence, nul besoin de chercher minuit à quatorze heures.

Et le billet de mille dollars ? Il prouvait bien pourtant qu'en dehors de nous quelqu'un avait des soupçons. Stanton ou Wernecke ? L'identité du donateur était une question subsidiaire, l'urgent était de découvrir *comment* elle avait été tuée. Je me faisais penser à un écolier qui lit et relit les données d'un problème sans entrevoir par où il va bien pouvoir commencer ses recherches.

Je bondis du lit, passai dans le living-room en laissant l'électricité allumée dans la chambre et la porte de communication entrouverte comme le jeudi précédent. Je m'affalai dans le fauteuil ; comme j'étouffais et que tôt ou tard j'allais m'endormir, j'enlevai ma veste, ma cravate et délaçai mes chaussures. À nouveau je me remis dans ma peau d'alors, imaginant Sally couchée nue – le jeudi précédent j'ignorais qu'elle l'était. De petits détails me revinrent peu à peu : le bruit des pas de Sally au moment où elle allait et venait dans sa chambre en train de se déshabiller ; le craquement des ressorts de son sommier quand elle s'était couchée. Non, il y avait eu d'abord le déclic du commutateur de la lampe actionné par le cordon qu'elle avait dû tirer pour allumer et ensuite celui du plafonnier ; le craquement des ressorts leur avait succédé, dernier bruit perceptible avant le grand silence – j'étais resté éveillé au moins une bonne demi-heure, sinon plus – pendant lequel elle avait cessé de vivre.

Toujours ce mur contre lequel je me tapais la tête. Je me souvins qu'elle avait passé le bras sur la tête du lit. Était-ce pour éteindre la lampe parce qu'elle avait sommeil ? Non, dans ce cas elle aurait remis son livre sur la table de chevet et réarrangé ses oreillers.

Le titre du bouquin : *Life on Other Worlds*. Je me rappelais l'avoir regardé, c'était un livre de poche à vingt-cinq cents, mais je n'y avais pas prêté particulièrement attention. Il y avait aussi l'autre jeudi quelques magazines et livres qui traînaient ça et là. Mrs Stanton ne les avait sans doute pas emportés, en tout cas il me semblait avoir vu des magazines dans une corbeille à papier, bourrée de choses sans valeur, qu'elle avait laissée à côté de la

poubelle dans la cuisine. J'allai y fouiller et découvris le livre en question parmi les laissés-pour-compte. Je l'examinai sous toutes les coutures sans rien trouver d'anormal, le secouai pour faire tomber ce qui eût pu se trouver entre les pages. Rien, toujours rien. Je vis que l'auteur était quelqu'un d'important, le directeur de l'observatoire de Greenwich ; rien que de très classique dans l'étude des possibilités de vie sur d'autres planètes que la nôtre ; H. Spencer Jones, en savant digne de ce nom, n'était pas à la recherche du sensationnel, il ne faisait entrevoir qu'une simple possibilité, rien de plus. Je feuilletai l'ouvrage et le peu que j'en parcourus me donna envie de le lire plus à fond. Je l'enfouis dans ma poche.

« Courage, me dis-je, concentre-toi, ferme les yeux. » Le silence était si profond qu'on aurait pu entendre trottiner un cafard... si la vénérable maison du sieur Korbytsky en eût abrité. La sonnerie stridente du téléphone me fit sursauter ; je tremblais de frousse et dus attendre une minute avant de répondre de crainte que ma voix chevrotante ne trahît mon émotion. Je mis la main sur l'appareil et tout un cinéma me passa par la tête en un quart de seconde : allais-je imiter la voix de Sally, au moins le « allô ! », si c'était quelqu'un qui lui téléphonait sans être au courant de ce qui s'était passé, sans pouvoir être au courant ? Supposons que je sois un bon imitateur de voix féminines, l'interlocuteur serait amené à me décliner son identité. C'était peut-être celui qui avait appelé dans la nuit le jeudi précédent ? Cette fois il ne raccrocherait pas puisqu'il entendrait une voix de femme. Essayons...

Mon « allô ! » d'une voix de fausset attira à l'autre bout du fil un glouissement narquois d'oncle Am.

— Pas fameux, fiston, pas complètement raté non plus. Disons que ton timbre tient à la fois de Lily Pons et de Charlie McCarthy. Je suis sûr qu'un Martien s'y serait laissé prendre. Trêve de plaisanterie, comment ça va ? Je me demandais si on avait coupé ou non le téléphone, mais je ne risquais rien à essayer.

— Tu risquais de me donner un infarctus, je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

— Ça t'aguerrira, mon gars... Tu as vu des choses

intéressantes ?

— Pas la moindre. Ma belle hypothèse de *Jack-o'lantern* ne vaut pas un clou.

— Ce n'était pas idiot. Que veux-tu ? c'est le sort des hypothèses, ça ne tient pas toujours debout. Je voulais te prévenir que notre client a retéléphoné. Je suis encore au bureau. Quand ça a sonné j'ai cru que c'était toi puisque tu étais le seul à savoir que j'y serais.

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien d'excitant, il a dit qu'il avait appris le meurtre de Dorothy Doerr et qu'il...

— Minute, oncle Am ! Il a vraiment dit « le meurtre » ?...

— Oui, mot pour mot ; il a ajouté qu'il ne nous en rendait pas responsables et espérait que nous redoubblerions de zèle dans notre enquête. Sur ce il a raccroché sans que j'aie pu lui poser la moindre question.

— Tu as reconnu la voix, tu es sûr que c'est le même individu ?

— Ça oui ! Quant à te dire si c'est Stanton ou bien Wernecke, ne compte pas sur moi. J'ai tout de suite rappelé, je veux dire que j'ai téléphoné à Stanton, il a répondu d'une voix tout à fait normale, pas du tout cette voix haut perchée de notre client, mais va savoir...

— Qu'est-ce que tu as pris comme prétexte ?

— J'ai changé ma voix, j'ai fait le type un peu éméché et j'ai demandé à parler à Wernecke : je suppose qu'il doit avoir des copains qui, comme lui, sont portés sur la bouteille et qui peuvent l'appeler à n'importe quelle heure. Il m'a dit qu'il était sorti, donc, tu vois, nous ne sommes pas plus avancés.

— Si Stanton est à Rogers Park, dis-je après quelques minutes de réflexion, je pencherais plutôt pour Wernecke ; lui seul, s'il était en ville, a pu voir une fenêtre éclairée et se dire que, malgré l'heure avancée, tu étais encore au bureau.

— Possible, mais ce n'était pas forcément moi. De toute façon il ne risquait rien à appeler, ce que Stanton aurait pu tout aussi bien faire de chez lui. Comme ni toi ni moi n'avons été à l'agence de toute la journée, il a pu essayer de nous joindre à plusieurs reprises ; nous ne savons pas combien de fois ce sacré téléphone

a dû sonner depuis ce matin.

— On pourrait peut-être essayer de changer de rail, j'en ai assez de ce refrain « client, qui es-tu ? », sur l'air de « loup, qui es-tu ? ». J'ai dicté un rapport à Monica qui doit le taper avant d'aller se coucher ; elle m'a dit qu'elle passerait demain matin en allant à son travail et qu'elle le déposerait dans notre boîte aux lettres si nous n'étions pas encore à l'agence.

— Parfait ! A-t-elle appris du nouveau sur Sally en parlant avec ses collègues ?

Je le mis au courant du rendez-vous à quatre que nous avions projeté et il me demanda si j'avais encore l'intention de passer le reste de la nuit chez Sally.

— Ma foi oui, à moins que tu n'aies une meilleure idée, oncle Am ; je sens que je deviens dingue à force de me creuser la tête sans aboutir à rien... c'est vrai, je n'arrive pas à imaginer comment on a pu la tuer.

— Mon pauvre Ed, moi aussi je suis complètement dans le brouillard. J'ai l'impression, à te voir te concentrer surtout sur le cas de Sally, que tu as une *idée* à propos de la mort de Dorothy, tu as dit quelque chose, cet après-midi, qui m'a mis la puce à l'oreille. Comme pour moi c'est encore plus difficile à expliquer, je voudrais que tu m'en parles.

— Ah non, oncle Am, pas avant que les choses ne se soient éclaircies à propos de Sally. La méthode dont je me suis servi pour Dorothy ne marcherait pas pour sa sœur et je ne veux pas tout miser sur ce qui pourrait être une hypothèse totalement absurde tant que je ne sais pas comment elles ont été toutes *les deux* trucidées. Tu comprends : si Sally n'a pas été assassinée, eh bien, je risque fort d'être complètement *à côté de la plaque* pour Dorothy.

— Comme tu veux, fiston, dit oncle Am qui eut l'air un tantinet vexé... moi aussi je peux garder pour moi certaines idées qui me sont venues. Je vais, pas plus tard que maintenant, demander une communication longue distance.

Changeant de ton, il poursuivit :

— Après tout, c'est peut-être mieux de ne pas mettre en commun nos intuitions, on se monterait le bourrichon à deux et on n'arriverait à rien de propre. On va se partager la tâche,

veux-tu ? Je te laisse filer sur la piste du « comment » elles ont été assassinées et moi je choisis un autre angle de recherche sans te dire lequel. Celui d'entre nous qui aboutira à un cul-de-sac pourra au moins se féliciter de ne pas y avoir entraîné le copain.

Je déclarai que j'étais entièrement d'accord – et c'était vrai – tout en me demandant ce qu'il avait derrière la tête. Ça ne pressait pas, j'arriverais bien un jour ou l'autre à le deviner. De toute façon, à ce qu'il m'avait laissé entendre, ça n'avait rien à voir avec ce « comment » qui demeurait mon véritable problème, j'allais dire mon obsession.

— Bon courage, je te rappellerai, promit-il en raccrochant.

Je me remis à arpenter l'appartement en tous sens... « Balayons l'émotionnel, me dis-je, un peu de logique, sapristi ! Il faut que j'aboutisse, cette fois. » Si je ne trouve rien sur place, c'est que « ça » a été emporté. Allons-y ! Nouvelle exploration minutieuse de tous les coins et recoins, à la recherche de trappes mystérieuses. Rien, rien, rien, j'étais à deux doigts de tout plaquer. Quel soulagement quand retentit la sonnerie du téléphone !

La voix d'oncle Am me parut singulièrement animée au bout du fil :

— Ed, ça y est, je suis sur un petit quelque chose...

— C'est-à-dire ?

— Écoute, c'est peut-être une intuition qui ne mènera à rien comme celle qui t'est venue à propos de Dorothy. C'est encore bien vague. Je vais faire un petit tour en dehors de Chicago. Quand je reviendrai, je serai fixé et je te mettrai au courant.

— Attends, oncle Am, irais-tu par hasard dans le Colorado, à Seco, enfin là où les filles avaient une propriété ?

— Non, petit, même pas sur la planète Mars, figure-toi. Laisse-moi travailler dans mon domaine et colle-toi au boulot dans le tien, trouve le « comment » sans faire trop d'imprudences.

— Mais...

— *Ciao*, Ed.

Après le déclic de fin de communication je fixai l'appareil d'un œil rond, prêt à le rappeler avant qu'il eût eu le temps de

décamper du bureau, puis je me ravisai ; il valait mieux me concentrer sur le but que je m'étais moi-même fixé et le laisser travailler à sa guise.

Puisque la concentration ne me réussissait pas, pourquoi ne laisserais-je pas mon inconscient me souffler la réponse ? Je m'assis en essayant de calmer ma cervelle en ébullition. Sans cesse ma soirée avec Dorothy revenait me hanter alors que je désirais voir clair à propos de Sally. J'entendais encore la douce voix de Dorothy murmurer à mon oreille : « Un petit moment de patience, Ed, ce sera tellement mieux après notre bain. » Plus je tentais de chasser cette évocation, plus elle se faisait obsédante. Je ne parvenais pas à l'oublier, et me résignai donc à laisser ces souvenirs déchirants envahir mon champ de conscience. Je la revis entrer dans l'eau, dans cette eau dont elle ne sortirait pas vivante. « Mon Dieu ! soupirai-je, la tête dans les mains, je suis trop concerné émotionnellement, c'est pourquoi je ne peux accoucher de rien de sensé. » Pourtant je n'avais été amoureux ni de l'une ni de l'autre, mais j'avais été si proche de chacune quand la mort avait frappé... Je ne pouvais m'empêcher de me sentir responsable, surtout vis-à-vis de Sally. Si seulement je l'avais prise au sérieux, si je l'avais écoutée, si je lui avais posé des questions sur ses Martiens, je n'aurais sans doute pas pu écarter le danger, mais au moins maintenant je ne travaillerais plus à l'aveuglette.

Je savais – ou je croyais savoir – ce qui s'était passé pour Dorothy, sans en avoir la moindre preuve, mais pour Sally ? Une phrase que j'avais lue quelque part me revint en mémoire :

Death has so many doors to let out life⁶

Par quelle porte s'était échappé le souffle vital de notre pauvre Sally ? Épuisé, je m'endormis comme une masse. À mon réveil le jour pointait et, passant par l'entrebattement de la porte, la lumière électrique qui brûlait dans la chambre me parut d'un jaune sale et lugubre. Je me sentais encore plus fatigué qu'avant de sombrer dans le sommeil et je ne pouvais me targuer de la moindre découverte. Pourtant on dit souvent que le cerveau travaille en dormant et que le problème sur

6 La mort ouvre tant de portes par lesquelles s'échappe la vie.

lequel on a pâli la veille trouve tout naturellement sa solution. J'étais sans doute l'exception qui confirme la règle.

Tel un somnambule, j'éteignis dans la chambre, réenfilai mes vêtements et quittai les lieux non sans avoir fait glisser la clé dans la boîte aux lettres de Korbytsky. Je l'entendis tinter en heurtant le fond de la boîte, conclusion en musique de mes vaines recherches : jamais plus je ne reviendrais hanter cet endroit de sinistre mémoire. De deux choses l'une : ou bien la réponse à l'énigme s'y trouvait encore et malgré tous mes efforts je n'étais pas fichu de mettre le doigt dessus, ou bien il fallait orienter ailleurs mon enquête... un « ailleurs » dont je n'avais pas la moindre idée. En proie au découragement le plus profond, tous les muscles endoloris, l'œil vitreux, je déambulai dans les rues où stagnait la chaleur de la veille qu'aucune fraîcheur nocturne n'avait dissipée. Il était à peine six heures trente du matin, je pressentais qu'on étoufferait encore plus ce jour-là que de coutume et pestais contre cette vague de chaleur, contre le climat de Chicago, contre tous les gens, moi-même y compris, qui avaient la stupidité de vivre dans une ville pareille. Bref, personne et rien ne trouvaient grâce à mes yeux... j'étais la première victime de cette détestation universelle.

Je rentrai à la maison comme un chien qu'on fouette, et que faire d'autre ? Au fond j'espérais qu'oncle Am aurait renoncé à son projet ou qu'il serait déjà de retour. Évidemment il n'en était rien, pas d'oncle Am dans notre chambre. Sa trousse de toilette avait disparu, mais il n'avait pas emporté de valise, seulement un attaché-case. J'aurais pu m'offrir un moment de repos car je n'avais rien de pressé à faire : il me faudrait simplement passer au bureau dans la journée pour prendre le rapport que Monica devait taper et jeter dans la boîte aux lettres. Je préférais le ranger en sécurité dans le coffre plutôt que de le laisser ramasser par la femme de ménage avec le reste du courrier. Ah oui, il y avait aussi le gars d'Evanston à voir, ce William Haberman qui avait failli épouser Sally. Il n'en sortirait sans doute rien d'intéressant, c'était pourtant mieux que de se tourner les pouces en rongeant son frein.

Trop énervé pour me coucher, je fis mes ablutions, mis des vêtements frais, pris un rapide petit déjeuner vers huit heures

et, à neuf heures, j'étais au bureau. Le rapport se trouvait comme prévu dans la boîte. J'étais en train d'accrocher mon feutre à la patère quand le téléphone sonna. Désillusion, ce n'était pas mon cher oncle.

Un employé d'une compagnie financière pour laquelle nous avions travaillé à plusieurs reprises m'appelait afin de me transmettre le nom d'un individu qui avait filé sans s'acquitter de la totalité des dettes contractées pour des achats de meubles à tempérament. La compagnie avait vendu son mobilier mais n'avait pu rentrer dans ses frais et nous demandait de faire des recherches. On me communiqua quelques renseignements et je dis que nous nous chargerions de l'affaire si ce n'était pas archipressé.

Comme le type en question, du nom de Charles Burt, avait donné comme référence son beau-frère qui travaillait dans une banque de Halted Street en qualité de caissier adjoint, je téléphonai en demandant à lui parler.

— Ici William Raines, dit-il au bout du fil.

— John Smith à l'appareil, fis-je de ma voix la plus suave, je voudrais que vous me communiquiez l'adresse de Charlie.

— Mon beau-frère ? Mais je ne sais pas du tout où il est en ce moment, Mr. Smith.

— En ce cas, je vous enverrai un soir deux de mes hommes pour vous voir, sans prévenir les flics naturellement.

— Ah ! Mais qui êtes-vous ? demanda-t-il l'air passablement énervé.

— Disons Mr. Smith tout simplement ; je suis un book, Charlie a parié sur des canassons qui ont perdu, il me doit cinquante dollars, si vous ne pouvez pas me dire où il crèche, ça ne fait rien, c'est vous qui les allongerez, je le dirai aux copains qui passeront chez vous.

— Attendez... je ne veux pas avoir d'histoires à cause de lui.

Il me donna l'adresse et parut soulagé quand je le remerciai avec chaleur.

Je raccrochai et me demandai un moment si ce ne serait pas une bonne idée de ne rappeler la compagnie que le lendemain pour pouvoir demander la somme correspondant à une journée entière de recherches ; puis je me dis qu'une réponse immédiate

ferait meilleur effet, serait plus rentable à long terme, et je transmis illico l'adresse, sentis qu'ils en étaient épatés et demandai la somme minimale.

Il n'était que neuf heures sept et ce petit résultat satisfaisant m'avait mis un peu de baume au cœur et je m'amusai à griffonner sur mon buvard toute une série d'opérations pour savoir combien nous gagnerions si toutes les sept minutes cette somme tombait dans notre escarcelle, à raison de huit heures de travail par jour, cinq jours par semaine. Le résultat me parut étrange et hautement improbable et j'abandonnai là cet absurde divertissement pour passer à des choses plus sérieuses ; je tirai le rapport de l'enveloppe : c'était du travail perlé, aussi plaisant à regarder que Monica en chair et en os. Je le relus de bout en bout sans détecter la moindre erreur. Si elle travaillait aussi bien dans son nouveau job, ses supérieurs se poseraient des questions sur son compte, étant donné le salaire ultra-modeste qu'elle avait accepté. Elle était trop fine pour ne pas y avoir pensé.

Je relus également le rapport du jeudi précédent qui dormait dans le coffre, ce qui ne m'inspira aucune idée nouvelle. Je rangeai le tout dans le coffre, vérifiai si le billet de mille dollars reposait toujours dans son enveloppe. Cet argent à présent m'inspirait plutôt de la répulsion : je n'étais plus sûr de mener à bien la tâche à nous confiée et surtout j'aurais tant voulu que cette horrible histoire ne fût qu'un cauchemar vite dissipé au réveil. Je songeai aux obsèques de Dorothy, auraient-elles lieu aujourd'hui ? Fallait-il y aller ? En avais-je envie ? Il ne valait mieux pas, j'étais déjà assez bouleversé et c'était mauvais, cela me privait de mes moyens. Je désirais reparler aux Stanton, sans savoir au juste quelles nouvelles questions leur poser, et la décence exigeait que j'attende jusqu'après l'enterrement.

Je feuilletai l'annuaire des professions à *Voitures d'occasion*. Il n'y avait pas d'Haberman sur la liste, mais je découvris dans un encadré publicitaire *Haberman, propriétaire, Argonne, voitures d'occasion, meilleur rapport qualité-prix. Howell Boulevard*. Je fis le numéro et tombai sur une voix qui me déplut tout de suite.

— William Haberman à l'appareil.

Je lui donnai mon nom en ajoutant que je voulais simplement être sûr de le trouver quand je viendrais à Evanston pour parler de questions personnelles.

— Je travaille sur place, me répondit-il, je suis là toute la journée ; entre midi et une heure je serai en train de déjeuner, c'est la porte à côté.

Je raccrochai en vitesse pour qu'il n'eût pas le temps de me demander de quoi il s'agissait. Je préférais ne pas lui donner la possibilité de préparer ses réponses.

CHAPITRE XII

Le parc de voitures d'occasion, « meilleur rapport qualité-prix », exhibait deux douzaines d'autos allant des Ford modèle A, aussi vieilles que votre serviteur, à une Buick flambant neuve qui paraissait sortir tout droit de l'atelier de montage et qui n'avait pas dû faire plus de quelques centaines de kilomètres. Je me tins un peu à l'écart et admirais de loin la Buick quand William Haberman surgit d'un petit bureau en préfabriqué à l'angle du terrain. Il s'approcha et je me rappelai la description qu'on m'en avait faite : à peu près de ma taille en plus costaud, cheveux blonds taillés en brosse.

— Jolie bagnole, hein ? Neuve pour ainsi dire. Vous voulez l'essayer ?

— Je ne suis pas venu pour ça, dis-je, et je me présentai. C'est moi qui vous ai téléphoné il y a un moment, je voudrais vous poser quelques questions sur Sally Doerr.

Son visage se figea et il lança d'une voix glaciale :

— Désolé, mais je n'ai pas du tout envie d'en parler.

Je fermai les poings. Ce n'était pas la façon idéale d'obtenir des tuyaux ; d'une voix aussi calme que possible j'essayai de le bluffer :

— Si vous préférez répondre directement à la police, je peux arranger ça.

— Foutez-moi le camp !

Sans même réaliser ce que je faisais, je lui avais décoché un droit de toute beauté. Il l'esquiva très habilement, changea d'expression et déclara :

— Hé attendez, si vous voulez la bagarre, faisons-la selon les règles !

La bagarre ? Je ne demandais que ça... d'abord ce type me

déplaisait souverainement et puis j'avais une telle dose de frustration accumulée ces jours derniers, ça serait un moyen idéal de me défouler.

— D'accord, où va-t-on ?

Il fit quelques pas en direction du bureau et cria :

— Papa, je m'en vais un peu en avance, je serai à la maison. Allez, suivez-moi, me dit-il, et il se dirigea vers la porte de la maison en bordure du parc à autos.

— Mais où allez-vous, nous ne pouvons pas...

— Mais si, il y a une espèce de salle de gym au sous-sol, venez.

Il tint la porte de la cuisine ouverte et me laissa passer le premier. Une gentille petite vieille aux cheveux gris, les hanches ceintes d'un tablier en toile bleue, était penchée sur le four dont elle extrayait une plaque chargée de biscuits ; l'arôme me chatouilla agréablement les narines malgré la colère qui m'habitait.

— Maman, je te présente Ed Hunter, nous allons au sous-sol faire un peu de sport.

Assez penaud, je la saluai et elle me serra la main en disant :

— Les amis de Willie sont toujours les bienvenus. Vous resterez bien déjeuner avec nous ? C'est presque prêt.

— Malheureusement je suis très pressé, merci beaucoup, Mrs. Haberman.

Haberman m'épargna d'autres salamalecs en m'invitant à descendre à sa suite l'escalier menant à la cave. Je dévalai les marches de pierre et me trouvai dans une vaste cave très propre ; à l'une des extrémités avait été installé un petit bar et de l'autre côté un espace était réservé à la gymnastique : tapis de sol, barre fixe, au mur étaient accrochés haltères, massues, gants de boxe. Nous enlevons nos vestes, retroussons nos manches de chemise ; il me propose des gants, je réponds par un haussement d'épaules ; il m'en jette une paire.

— Prenons les plus légers. Vous boxez ?

— Un peu, sans plus.

— Alors nous serons de la même force, j'ai fait de la lutte à l'université mais pas beaucoup de boxe ; mon seul avantage sera dans les deux ou trois kilos que j'ai de plus que vous, en tout cas

c'est vous qui avez commencé.

J'enfile les gants serrés par des élastiques, ce qui évite de les attacher. Prêt le premier, il attend.

— Allons-y, déclare-t-il, le sourire aux lèvres.

Pas question de tenter un nouveau swing comme celui qui, tout à l'heure, a raté complètement son but : je lui flanque un coup sec du gauche qui lui effleure le menton, il recule prestement. Je sens qu'à long terme il aura le dessus ; je cogne, il cogne ; ni lui ni moi ne sommes experts dans l'art de parer les coups ; je lui décoche un crochet dans la gencive, lui m'atteint au creux de l'estomac, ce qui me plie en deux, un autre coup dans l'œil gauche me fait voir trente-six chandelles, je recule quelques secondes avant de me lancer à nouveau à l'attaque ; cette fois c'est lui qui perd du terrain et qui chope mon poing dans le ventre, il grogne mais reste debout et reçoit coup sur coup un direct du gauche dans la mâchoire et un direct du droit qui, hélas ! ne fait que lui effleurer le menton. Dommage ! Bien dirigé, ça aurait pu clore le combat à mon avantage... Lui, il ne me rate pas, un superbe uppercut au menton m'allonge raide sur le tapis. Quand je rouvre les yeux je le vois penché sur moi.

— Ça va ? demande-t-il avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

Je me rassis péniblement et, ayant ôté mes gants, je me triturai la mâchoire. Ça faisait mal mais il n'y avait rien de cassé ; quant à lui, il avait la lèvre fendue et il saignait. Je secouai la tête dans l'espoir de me clarifier les idées.

— Oui, oui, ça va, encore une minute de repos et on passe au second round ; votre dernier uppercut, je ne l'ai vraiment pas vu venir !

— Vous n'y pensez pas, vous avez perdu connaissance pendant une minute au moins, vous n'êtes pas en état de recommencer tout de suite. Revenez demain si ça ne vous suffit pas. Que diriez-vous d'un petit whisky bien tassé ?

Il n'avait pas l'air de me haïr à mort et moi de mon côté je ne ressentais plus la moindre animosité à son égard. Un verre de whisky serait diablement le bienvenu, j'acceptai de grand cœur sa proposition.

— Vous tenez sur vos jambes ? me cria-t-il du bar à l'autre

bout de la cave. Sinon je vous l'apporte à domicile.

— Non, ça ira, dis-je en me remettant debout.

Je n'avais pas la tête qui tournait mais les jambes en coton, ce qui ne me rendait pas la démarche aisée. Je m'accoudai au bar devant un whisky et un *chaser*⁷. Ça me remit littéralement du cœur au ventre et je me sentis bien plus d'attaque avec cette délicieuse sensation de chaleur au creux de l'estomac.

Il rit en me regardant, mais son rire n'avait rien de blessant.

— Désolé, mon vieux, mais vous me devrez un bel œil au beurre noir.

— Oh, mon gars, vous n'aurez rien à m'envier, rapport à l'esthétique ; avec votre lèvre enflée vous aurez tout l'air d'une négresse à plateau ; si j'étais vous j'irais me passer tout de suite du styptique dessus. Et vous en profiterez pour vous laver le menton.

— Vous avez raison, dit-il en allant fouiller dans une petite armoire à pharmacie accrochée au-dessus de l'évier. Reprenez du whisky, ne vous gênez pas.

Je refusai et réenfilai ma veste en demandant si je pouvais sortir directement sans repasser par la cuisine.

— Oui, vous pouvez, mais attendez une seconde, je voudrais que vous fassiez une commission à Sally de ma part.

— Seigneur ! fis-je abasourdi, vous ne saviez pas qu'elle est morte ?

Il se tourna vers moi et je vis qu'il avait brusquement changé de visage. Je murmurai :

— Écoutez, nous sommes partis du mauvais pied, je ne sais pas pour qui vous m'avez pris. C'est ma faute, je croyais que vous étiez au courant.

— Mais non, je n'ai pas vu Sally depuis trois semaines. Nous avions... — sa voix se brisa — rompu. Il n'y avait pas de raison que la famille me prévienne. Je n'ai rien vu dans les journaux, personne ne m'en a parlé. Ça me fait vraiment de la peine.

Je voyais bien qu'il était sincère.

— Elle est morte jeudi dernier dans la nuit ; on se demande si elle est morte de mort naturelle... enfin, on a des soupçons et je

7 *Chaser* : verre d'eau qu'on boit après un alcool fort.

suis chargé d'enquêter.

— Bon sang ! Moi qui ai cru que Sally vous envoyait pour me menacer d'une action en dommages-intérêts pour rupture de promesse de mariage ou pour me forcer à... Qu'est-ce que ça peut bien fiche ce que je m'étais mis dans la tête ?... Enfin, si je peux vous aider...

La porte s'ouvrit et on entendit Mrs. Haberman qui criait d'en haut :

— Bill, le déjeuner est servi, tâche de persuader ton ami de rester avec nous !

— Oui, maman, c'est entendu il restera. Nous rangeons les affaires et nous montons.

Il ajouta à voix basse en se penchant vers moi :

— J'ai pas mal de choses à vous dire. Restez déjeuner, ensuite nous redescendrons ici parler tranquillement ; ne dites rien devant mes parents, vous êtes juste un ami, c'est tout.

— D'accord... Il vaut peut-être mieux que je me passe de l'eau sur la figure ?

Le miroir lui donna raison, mon œil promettait d'être « super-poché ». Le déjeuner fut exquis, il y avait longtemps que je ne m'étais régalé ainsi d'une bonne cuisine familiale. Mr. Haberman père était assis près d'une fenêtre pour pouvoir, tout en mangeant, surveiller du coin de l'œil ce qui se passait sur son terrain et guetter l'éventuel client. L'atmosphère fut extrêmement cordiale ; je passai pour un ami de Bill et je regrettai amèrement le triste début de nos relations d'autant que Mrs. Haberman remarqua l'état de mon œil et de la lèvre de son rejeton et le tança pour la brutalité de ses exercices physiques.

Après le repas Bill demanda à emprunter une voiture et après mille remerciements et excuses je partis avec lui pour une balade en direction du lac.

— J'avais terriblement envie de vous demander des détails, mais je ne pouvais pas devant ma mère.

— Pourquoi ? Elle ne savait pas que vous sortiez avec Sally ?

— Si, elle la connaissait et la trouvait très sympathique. Elle était au courant de nos presque fiançailles, pourtant je n'ai pas voulu — je ne sais pas moi-même pour quelle vraie raison lui

dire la vérité sur notre rupture. Je lui ai expliqué que Sally était tombée amoureuse d'un autre garçon.

— Qu'est-ce qui s'est réellement passé entre vous ?

— En fait c'est moi qui ai pris l'initiative de la rupture. J'avais découvert qu'elle était... je ne dis pas détraquée, un peu déséquilibrée. Je tenais pourtant énormément à elle, mais vous ne pouvez pas me reprocher d'avoir eu peur de m'engager...

— Évidemment. Vous avez rompu tout à fait, vous ne pouviez pas rester amis ?

— Ce n'était pas une solution, les choses étaient allées si loin entre nous qu'il valait mieux une cassure nette, encore plus pour elle que pour moi ; ça n'aurait pas été bien de ma part de continuer à la fréquenter puisque je ne voulais plus me marier. Dites-moi quand elle est morte, où et comment.

Je compris que je ne glanerais aucun tuyau si je ne donnais au préalable les quelques précisions qu'il me demandait. Je lui en donnai juste assez pour être crédible, c'est-à-dire que je lui indiquai où et quand cela s'était passé sans mentionner ma présence ni parler de Dorothy. Je lui appris que nous avions un client – dont il me fallait taire le nom – qui pensait qu'elle était peut-être morte de frayeur à la suite d'une quelconque machination et qui avait chargé notre agence de l'enquête, moyennant finances, évidemment. Ensuite j'enchaînai immédiatement sur les questions que je tenais à lui poser : je ne voulais pas qu'il eût le temps de m'interroger davantage.

— Vous la connaissiez depuis longtemps ?

— Quatre mois ; nous nous sommes rencontrés à une soirée, on s'est revus quelques fois et puis c'est devenu sérieux entre nous et... finalement nous nous sommes pratiquement fiancés, c'est-à-dire que nous avons parlé plusieurs fois mariage sans être pressés ni l'un ni l'autre.

— Comment avez-vous découvert qu'elle était un peu... dérangée ?

— Eh bien, vous aurez de la peine à me croire, à cause des Martiens. Le plus curieux c'est qu'elle m'en avait parlé en long, en large et en travers... J'avais toujours cru que ça l'amusait de laisser courir son imagination et j'entrais dans son jeu, c'était à qui en raconterait le plus sur ce sujet. Et voilà qu'il y a un mois

environ je me suis rendu compte qu'elle les prenait très au sérieux, ses Martiens.

— Et elle en avait peur ?

— Oh non, elle les considérait comme des amis, des agents qui opéraient ici sous un déguisement mais qui essayaient de nous aider... nous aider à quoi faire ? ça je n'en sais trop rien. Elle avait emprunté cette idée à ce cinglé, vous savez, son oncle, celui qui picole et qui court les casinos.

— Il y a un mois que vous avez rompu ?

— À peu près, trois semaines peut-être. J'ai remué tout ça dans ma tête pendant plusieurs jours, j'ai essayé ensuite de la convaincre de se faire soigner, ce qu'elle a refusé tout net. Il ne me restait plus qu'à rompre, ce qui nous a fait beaucoup de peine à tous les deux. Encore une fois je ne voyais pas d'autre solution.

— Elle ne l'a pas trop mal pris ?

— Ça ne lui a pas fait plaisir, mais elle a bien tenu le coup. Dites, il y a une chose qui m'étonne : comment quelqu'un a-t-il pu se mettre en tête qu'elle a été assassinée ? Elle n'avait pas de fortune, pas d'ennemis, je ne comprends pas.

— Moi non plus... toujours est-il qu'il y a quelqu'un pour le *penser*, quelqu'un qui nous paye pour que nous nous chargions de l'enquête. Connaissez-vous sa famille ?

— Oui, j'ai fait leur connaissance, elle m'a emmené chez eux une ou deux fois. Sa sœur lui ressemble de façon frappante. Les Stanton me sont sympathiques, sauf le gosse. Quant à l'oncle, je ne peux pas le piffrer, ce gars-là ! C'est lui votre client ? Si oui, je peux vous dire franchement ce que j'en pense : il avait dû prendre de la marijuana pour accoucher d'une idée pareille.

— Vous parlez sérieusement, il se drogue ?

— Je n'en sais rien, mais il est totalement siphonné et la plupart du temps soûl comme une bourrique.

— Vous avez parlé de casinos à propos de lui tout à l'heure, c'est Sally qui vous en a touché un mot ?

— Je ne crois pas, je l'ai découvert incidemment. Un soir, il y a six semaines, deux de mes anciens copains d'université étaient de passage, nous sommes sortis tous les trois. Ils avaient envie de trouver une salle de jeu, moi je ne connais rien en ce

domaine, ça ne m'intéresse absolument pas. Ils ont demandé à un chauffeur de taxi l'adresse d'une boîte ; il nous a emmenés dans une espèce de taverne un peu en dehors de la ville, ça s'appelle le *Silver Spoon*, il y a une salle de jeu avec roulettes et tables de craps où on joue gros jeu. Moi je me méfie, j'ai pu m'en tirer en n'y laissant que cinquante dollars. Des deux types qui m'accompagnaient, l'un a perdu mille dollars et l'autre plusieurs centaines. Remarquez, tant pis pour eux, ils sont loin d'être dans la misère. C'est là que j'ai aperçu Ray Werneck et il gagnait du tonnerre de Dieu.

- Dans les combien ?
- Huit mille, à ce qu'il nous a dit.
- Vous lui avez parlé ?

— Oui, il était déjà bien imbibé, mais il m'a reconnu et m'a invité à prendre un verre au bar après sa partie. Il m'a raconté qu'il avait ouvert le jeu à cent dollars, en misant dix par passe – à une table de craps –, et qu'après il avait chaque fois doublé la mise jusqu'à ce qu'il arrive à mille : c'est la limite. Il avait fait je ne sais plus combien de passes ; après plusieurs coups de dés sans gain ni perte il avait recommencé ses paris gagnants et ramassé dans les douze mille, puis perdu quatre mille en quatre coups. Il s'était dit que son jour de chance se terminait, avait empoché son fric et quitté la table.

- Vous ne savez pas si on lui a donné des billets de mille ?
- Si, je l'ai vu les glisser dans son portefeuille quand nous étions installés au bar.

Je sifflotai doucement entre mes dents.

- Vous avez parlé de tout ça avec Sally ?
- Non, il m'a demandé de n'en parler à personne, j'ai respecté le secret. D'ailleurs je ne vois pas pourquoi j'en aurais parlé avec elle.

- Vous avez passé le reste de la soirée avec lui ?
- Bon Dieu non ! Il a engouffré trois verres pendant que j'en buvais un, il était fin soûl. J'ai horreur des soûlots et puis je voulais entraîner mes amis hors de cette boîte avant qu'ils n'aient perdu jusqu'à leur chemise.

- Merci beaucoup, Bill, vous m'avez donné un tuyau. Je ne sais pas encore si ça me mettra sur la voie, c'est précieux tout de

même. J'espère que vous ne m'en voulez pas pour ce matin, je n'ai pas eu la manière et vous avez bien fait de m'envoyer promener. Tout ça c'est du passé. Pouvez-vous me déposer en passant à la North Shore Station⁸ ?

— Évidemment... Vous savez, je suis à votre disposition au cas où vous auriez besoin de mon aide.

— Vous m'avez rendu un sacré service ! Un grand merci pour ma mâchoire en capilotade et mon futur œil au beurre noir, j'en avais encore plus besoin que du tuyau.

— À votre disposition aussi pour ça, Ed, dit-il en riant, seulement, je vous préviens, pour le prochain match nous nous servirons d'autres gants.

— D'accord, quand vous voudrez.

Avant de prendre le train je trouvai une cabine téléphonique d'où j'appelai Frank Bassett.

— Allô ! Frank ? Ici Ed : tu sais, pour le billet de mille dollars, tu étais remonté jusqu'au directeur d'une boîte de jeu, est-ce que c'était le *Silver Spoon* ?

— Je ne peux pas te le dire de mémoire. Je sais que le type s'appelle Chojnacki. Patiente une minute, je vais voir si un des gars ici connaît le nom de sa maison.

Au bout de deux minutes il revint à l'appareil :

— C'est bien ça, le *Silver Spoon* ; maintenant tu dois savoir qui est ton client, je suppose ? Wernecke ?

— En personne, il a fait un coup sensass il y a six semaines et on l'a payé en billets de mille.

— Je m'en doutais, Ed. Je ne voyais pas Stanton en possession d'un fric pareil et, même s'il l'avait eu, il ne s'y serait pas pris comme ça avec vous. De combien il les a estampés ?

— De huit mille dollars.

— Bigre ! Ce n'est pas de la gnognotte, mais il en faut plus pour faire valdinguer le sieur Chojnacki. Bonne chasse, Ed. Tu as au moins découvert le nom de ton client.

Je réintégrai le bureau avec l'espoir de trouver oncle Am solide au poste mais il n'était pas là. J'appelai notre pension et demandai à notre brave logeuse, Mrs. Brady, s'il s'était déjà

8 Gare Rive Nord

pointé. Réponse négative. Il était deux heures et demie et je n'avais rien au programme avant le moment où je pourrais joindre Monica pour savoir si notre sortie à quatre était arrangée ; elle m'avait dit de lui téléphoner à six heures. Que faire d'ici là ?

Il me restait à découvrir l'essentiel, c'est-à-dire comment la pauvre Sally avait été tuée : si je n'y parvenais pas tout le reste importait peu. Je m'assis et essayai pour la énième fois de me concentrer en évitant de penser à mon oncle ; tant mieux s'il avait eu une inspiration, il m'avait dit de me consacrer au « comment » elle était morte, je désirais pouvoir lui donner la réponse à son retour. D'ailleurs sa découverte à lui n'aurait de sens que liée à la mienne.

Je relus les deux rapports, en accordant une attention spéciale à celui qui traitait de la mort de Sally. Toujours rien. Quant au billet, il n'avait pas disparu. Ma seule idée, la *Jack-o'lantern* brandie à partir du conduit d'aération ou du toit, s'était révélée sans fondement. Il restait les deux appartements du bas, celui du Polonais et celui du vieux couple ; les deux hypothèses me paraissaient aussi absurdes l'une que l'autre. Je ne pouvais pas suspecter Korbytsky, ce serait aussi stupide que de suspecter Eleanor Roosevelt. Quant au postier et à son épouse, oncle Am qui était passé les voir les avait jugés parfaitement incapables de la moindre vilenie... et je me fais une haute idée de la jugeote de mon cher oncle. J'oublie de signaler qu'il met également hors de cause Korbytsky. « Oublions tout ça et faisons travailler notre pauvre cervelle », me dis-je avec une certaine sévérité. Or, parfois, c'est en regardant un film que me viennent mes plus heureuses inspirations, surtout quand le film ne me plaît pas.

Cela valait la peine d'essayer ; je m'en allai d'un pas rapide sur South State Street où il y a quantité de cinémas bon marché qui donnent indifféremment des navets ou de bons vieux succès d'autrefois. Dans le premier devant lequel je passai on redonnait *Extase* avec Hedy Lamarr. Je l'avais déjà vu deux fois et ça pouvait encore me plaire... sûr que ça me plairait, donc pas question ! Ensuite je tombai sur ce qu'il me fallait : deux films B, un de gangsters, l'autre, un western ; les deux dépourvus de

stars, parfait ! Je pris mon ticket et allai m'asseoir deux heures durant devant un écran sur lequel les images défilaient sans que je leur prête attention. Les coups de feu étaient-ils tirés par des cow-boys ou des truands ? Mystère ! À propos de mystère, je ne pensais qu'à celui qui me préoccupait et je n'étais pas fichu de lever le plus petit coin du voile.

Quand j'émergeai de la salle, à mon grand étonnement il n'était guère plus de cinq heures, il faisait encore grand jour et la canicule ne diminuait pas. Monica était sur le point de quitter son bureau, il était encore trop tôt pour lui téléphoner. Notre sortie – si sortie il y avait – ne comporterait pas de dîner, je tuai donc le temps en cassant légèrement la croûte, puis je m'acheminai à pied vers le bureau pour m'assurer qu'oncle Am n'avait pas encore reparu. En effet il n'était pas là ; je téléphonai à Monica ; elle avait tout arrangé, je devais la retrouver chez elle où son ami viendrait la chercher. Tous trois nous irions prendre Charlotte Andrews qui, Dieu soit loué, habitait non loin de là.

— Ed, accordons nos violons avant la soirée : vous connaissiez Sally mais pas intimement ; c'est moi qui vous ai fait vous rencontrer, il y a quatre mois, et vous vous étiez vus deux ou trois fois depuis, sans sortir ensemble. Vous êtes étudiant à l'université de Chicago soit en psycho soit en psychiatrie. Vous vous en tirerez si on aborde ce sujet ?

— Ça dépend, elle est astucieuse ?

— Pas follement.

— Dans ce cas, pas de problème. Et elle a des dents qui chevauchent ?

— Sapristi, vous êtes voyant ou quoi ?

— Hé, hé, je suis bien informé... N'oubliez pas que c'est le b.a.ba de mon métier. Et votre copain, sait-il de quoi il retourne ?

— Absolument pas.

— A-t-il lui aussi les dents en avant ?

— Non, Ed, mais il a un bec-de-lièvre, surtout vous faites semblant de ne rien remarquer.

— Pour qui me prenez-vous, Monica, je ne suis pas un goujat tout de même !

— Je sais bien... Il est tellement sensible sur ce point, je

préférais vous prévenir. Je sais bien que vous ne feriez pas de mal à une mouche...

— Je vous taquine, Monica, je comprends très bien. Et merci pour tout.

Je rentrai au logis faire un brin de toilette et comme j'avais un peu de temps devant moi j'en profitai pour mettre le nez dans un ouvrage sur les psychopathies qui sommeillait dans notre bibliothèque depuis un bout de temps. J'essayai de me mettre dans la tête quelques termes techniques qui feraient bien dans la conversation, et qui en mettraient plein la vue à la jeune Charlotte.

Avec ma ponctualité coutumière je sonnai chez Monica à huit heures pile.

CHAPITRE XIII

Monica s'était payé ma tête quand elle m'avait raconté que son ami avait un bec-de-lièvre. Il était grand, beau et bien fait et son élégance portait ombrage à ma tenue que pourtant j'avais soignée, ayant choisi mon complet des dimanches et une chemise blanche toute neuve. Il s'appelait Harvey Wells et me fut sympathique au premier abord. Je me demandai si Monica et lui étaient « sérieusement amoureux » et je conclus en me disant que ce n'était pas mes oignons.

Monica, habillée sobrement, était absolument ravissante. À mon arrivée je les trouvai dégustant un cocktail. Monica proposa de m'en préparer un de ses blanches mains mais je suggérai d'aller d'abord chercher Charlotte, et je les inviterais tous les trois à boire un verre, ce qui nous permettrait de choisir tranquillement où nous irions passer la soirée. Ce projet fut accueilli sans discussion.

Charlotte Andrews n'était pas aussi moche physiquement que je me l'étais imaginé, mais je me rendis compte dès la première minute qu'elle avait la langue bien pendue ; je ne peux pas dire qu'habituellement je raffole de ce genre de pie jacasse mais en l'occurrence cela me faciliterait la besogne. Pour les cocktails nous jetâmes notre dévolu sur une boîte toute proche et finalement nous y passâmes le reste de la soirée. Les boissons étaient bonnes, on pouvait danser au son du juke-box qui ne tonitruait pas au point de noyer la conversation. Aux alentours de minuit, quand notre estomac cria famine, on nous servit des plats tout à fait acceptables.

Monica entraîna son chevalier servant dans d'innombrables danses pour me laisser en tête à tête avec Charlotte, discréption louable bien qu'inutile, car les questions que je posai à ma

compagne sur Sally n'avaient rien de confidentiel, tout au plus m'aurait-il pris pour un type à idée fixe... qu'importe ! Soirée en somme assez agréable, mais tout en ayant accumulé toutes sortes d'informations sur Sally je n'avais pas avancé d'un pouce sur la voie des découvertes. Je n'ignorais plus dans quel magasin elle achetait ses bas, ni le prix qu'elle les payait ; ses goûts en matière de distractions ou de stars de cinéma n'avaient plus de secret pour moi ; Charlotte connaissait vaguement la famille Stanton, elle avait rencontré Bill Haberman et ce qu'elle pouvait en dire ne faisait que confirmer ce que je savais déjà. Aucune nouveauté importante ne pointait à l'horizon.

Monica et son compagnon quittèrent la boîte en même temps que nous. Ils prirent un taxi et je reconduisis Charlotte chez elle à pied avant de rentrer chez nous où oncle Am n'avait pas encore paru. Son attaché-case et sa trousse de toilette n'avaient pas retrouvé leur place habituelle, ce qui excluait l'hypothèse d'un retour suivi d'une nouvelle sortie. Je me couchai aussitôt, trop las pour me creuser la cervelle sur les causes de cette absence prolongée, et dormis du sommeil du juste jusqu'à ce que la sonnerie du réveil me réveillât le lendemain matin.

Pas question d'heures de présence au bureau : j'étais hors d'état de le supporter, donc je n'y mis pas les pieds. Je ne voulais pas non plus importuner les Stanton en allant les voir dans la matinée. Je me fabriquai de petits objectifs plus ou moins utiles ; ainsi je passai à l'université de Chicago poser des questions concernant Dorothy ; j'eus la possibilité de m'entretenir avec plusieurs de ses professeurs, notamment celui de psycho que je vis entre deux cours. J'appris certaines choses dont je me doutais déjà qui mettaient sur la voie sans rien prouver pour autant.

La matinée passa. J'appelai le bureau pour des prunes, personne ne répondit ; je déjeunai, rappelai, toujours personne. Pendant le déjeuner j'eus une nouvelle inspiration que je voulus immédiatement mettre à l'épreuve : je filai voir Korbytsky pour lui demander qui avait loué l'appartement de Sally. Il m'indiqua qu'il s'agissait d'une femme venant de Cleveland. Elle lui avait

dit qu'elle travaillait là-bas à la Y.W.C.A.⁹ et qu'elle était à Chicago depuis trois jours où elle avait trouvé un emploi dans un service social ; il ne se rappelait plus le nom de cet organisme mais me donna celui de la dame en question. Cela ne valait peut-être pas le coup, pourtant on ne savait jamais : je rentrai dare-dare à l'agence et demandai une communication longue distance – tant pis pour nos pauvres deniers ! – avec l'Y.W.C.A. de Cleveland pour me voir confirmer de plusieurs côtés que cette personne avait bien quitté dimanche la ville où elle habitait et travaillait.

Une fois de plus bredouille ! (Je commençais à m'habituer...) Je dessinai un diagramme de l'appartement de Sally et le regardai fixement comme si la clé du mystère allait me sauter aux yeux, le fameux « comment ? ». La seule chose sûre c'est que je risquais de devenir cinglé si ça continuait. Pourquoi ne pas appeler les Stanton ? Ce fut Gerald qui me répondit : quand je lui demandai à quel moment je pouvais le voir sans le déranger il me répondit :

— Ce soir, si vous voulez, Mr. Hunter ; les obsèques de Dorothy ont lieu cet après-midi ; si vous pouviez venir, cela nous ferait plaisir.

— Malheureusement je ne sais pas si je pourrai ; à quelle heure cela se passe-t-il et à quel endroit ?

Il m'indiqua l'endroit – le même que pour Sally – et l'heure (trois heures) et me remercia pour les très belles roses que nous avions envoyées.

« Pourquoi nous remercie-t-il ? Elles étaient destinées à Dorothy », pensai-je, mais j'étais content qu'oncle Am y eût pensé. Je lui dis que je ferais mon possible pour venir à l'enterrement ; au cas où par hasard je ne pourrais pas, je viendrais le voir chez lui entre huit heures et huit heures trente du soir si toutefois il ne craignait pas que ce ne fût trop vite après la cérémonie. Il dit que c'était entendu. Le coup de téléphone donné, je consultai ma montre : il était deux heures un quart et j'avais juste le temps de me rendre aux obsèques... si j'en avais le courage. Cela ne me disait rien, pourtant je ne

9 Y.W.C.A. : association de jeunes chrétiennes.

voyais rien de plus utile à faire. Et puis, juste au moment de quitter l'agence, je pensai à quelque chose et sus immédiatement que j'allais le faire, tout au moins s'il n'était pas nécessaire au préalable de casser une porte... Plus j'y pensais, plus je me disais que je pourrais m'en tirer sans effraction : j'avais remarqué que la clé de l'appartement des Stanton était d'un vieux modèle bien classique ; entre trois et quatre il n'y aurait personne. Je pris dans le tiroir un trousseau de fausses clés et partis rapidement. Si je prenais le métro aérien, j'arriverais en temps voulu.

Effectivement, à trois heures cinq, je grimpais leur escalier. Je m'assurai sur-le-champ que la serrure était d'un modèle courant comme je me l'étais dit et qu'on n'avait pas laissé de clé dedans en regardant par le trou de la serrure. Par excès de précaution je sonnai et attendis une bonne minute avant de sortir le trousseau de ma poche. Juste au moment où je le saisissais au fond de ladite poche, mon sang se glaça : la porte venait de s'ouvrir et je vis sur le seuil l'apparition la plus effrayante qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie : un petit homme de quatre pieds de haut au visage d'un orange criard troué d'une immense bouche où brillaient d'énormes dents d'un blanc éclatant. Il était tout de blanc vêtu, il brandissait quelque chose qui ressemblait fort à un fusil, sauf qu'à l'extrémité du canon s'entortillaient des fils métalliques ; il me visa de cette étrange arme et mon cœur s'arrêta quasiment de battre dans ma poitrine. Que faire : hurler de terreur et m'enfuir à toutes jambes ? tomber évanoui sur le paillasson ? lui arracher son arme ou lever les bras ?

Dieu merci ! je repris mes esprits avant de me décider et je dis d'une voix assurée :

— Je parie que tu es Dickie Stanton.

Il gloussa et ôta son masque.

— Ouais, et j'ai comme l'impression que je vous ai fichu une sacrée frousse, hein ? Qui êtes-vous ?

— Ed Hunter. Tes parents sont là ?

— Ah, le fameux détective, entrez, le champ est libre.

Il recula pour me laisser entrer. Le hideux Martien n'était plus qu'un gosse de onze ans en pyjama blanc, un masque et

une arme de fabrication maison à la main. Il était plutôt fluet pour son âge mais ses yeux étincelaient d'intelligence. Il me regardait malicieusement et, l'espace d'une seconde, je m'imaginai lui flanquant une fessée formidable pour lui faire passer l'envie de se ficher de moi ; mais un détective chevronné ne peut se permettre de céder à ses impulsions et je maîtrisai mon irritation contre ce freluquet.

— Je suis très enrhumé, expliqua-t-il en reniflant ostensiblement, c'est pour ça qu'ils m'ont laissé à la maison, je suis même censé rester au lit... Dites, si vous êtes Ed Hunter, pourquoi me demandez-vous si mes parents sont là ? Vous devriez savoir où ils sont, j'ai entendu que papa vous donnait toutes les indications pour l'enterrement. Vous voulez que je vous dise ?...

— Quoi ?

— Eh bien, je parierais que vous vouliez profiter de ce que tout le monde est parti pour vous faufiler dans la baraque et mettre votre nez dans tous les coins. Quand j'ai ouvert vous aviez la main dans la poche pour prendre une fausse clé, j'en suis sûr ! Pas de bol, elle n'était pas fermée à clé, la porte, et après votre coup de sonnette, j'ai eu le temps de me lever, de mettre mon masque, tout le saint-frusquin du Martien, j'ai réussi mon effet !

« Quel sale gamin ! » me dis-je en le toisant de haut en bas ; je comprenais mieux maintenant l'antipathie que Sally avait manifestée à son égard.

— Ne vous en faites pas, je ne cafterai pas, promis, juré. De temps en temps, j'ai envie de devenir détective, en tout cas je serai un savant et je me spécialiserai en criminologie... ça sera plus sérieux que ce que vous faites, je travaillerai en laboratoire. Asseyez-vous, on peut bavarder un moment entre collègues.

— Tu ne ferais pas mieux de te recoucher si tu es malade ?

— Oh ! ce n'est pas terrible, j'ai exagéré mon rhume pour qu'ils ne m'obligent pas à assister à l'enterrement. Je déteste ce genre de chose, et vous ?

— Évidemment, ce n'est pas mon passe-temps favori.

— Vous comprenez, bien sûr, que j'aurais dû y aller parce que j'aimais bien Dotty. Mais comme elle ne saura pas si j'y ai été ou

non... Je ne suis pas comme maman qui croit que les gens deviennent des anges et s'envolent au paradis tout de suite après leur mort. Quelle foutaise ! Vous n'y croyez pas non plus, j'espère ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Va donc te recoucher.

— Pas question ! Je bouquinais dans mon lit et je n'ai aucune envie de me recoucher. Ce n'est pas vous qui allez cafarder, hein ? Ça voudrait dire que vous êtes venu quand vous les saviez bien loin. Moi, j'ai toujours voulu pouvoir interviewer un détective, même si son niveau n'est pas très haut ; je veux dire que vous n'êtes pas un scientifique alors, forcément, ça vole moins haut. Est-ce que vous êtes obligé souvent de tirer sur les gens ?

— Pas aussi souvent que j'en ai envie.

Il saisit immédiatement le sous-entendu et sourit.

— Vous avez toujours un revolver sur vous ?

— Non, pas toujours. Et ton fusil à toi, c'est un vrai fusil à rayons ?

— Pas celui-là. Quand je serai adulte et que j'en connaîtrai un bout en électronique, je vous jure que j'en inventerai un. Non, avec celui-là je me contente de tirer des élastiques, je vise vachement bien, vous voulez que je vous montre ?

Il visa l'abat-jour d'une torchère à l'autre bout de la pièce – je reconnus celle que Mrs. Stanton avait rapportée de chez Sally – et l'élastique atteignit l'objectif en plein milieu. Le gosse était visiblement un tireur-né et si j'avais dû tirer moi-même il m'aurait fallu plus de temps pour viser de manière à faire mouche aussi brillamment.

— Qu'est-ce que vous en dites ? Vous voulez essayer ?

Je déclinai son offre et il me proposa de visiter son laboratoire. Je n'en avais pas tellement envie, mais il me fallait rester dans ses bonnes grâces, ne serait-ce que pour l'empêcher de raconter à son père ce qui s'était passé.

— Volontiers, Dick, répondis-je, seulement je voudrais d'abord te poser une question : est-ce que tu as l'habitude de flanquer des trouilles pareilles aux gens ? Si ça te fait plaisir, j'admets volontiers que tel a été le cas pour moi.

— Non, pas souvent, de temps en temps. Je ne le ferais

jamais avec papa, il a le cœur trop fragile, ce ne sont des choses à faire ni avec lui ni avec Sally.

— Tu n'as jamais essayé avec elle ?

— Si, une fois. Ça l'a presque tuée, je n'ai jamais recommencé. Elle était un peu maboule, Sally. Dotty aussi mais moins.

— Tu les aimais ?

— Oh ! on s'entendait bien, surtout Dotty et moi. Seulement, je m'intéresse aux sciences physiques et elle, comme oncle Ray, elle était toujours plongée dans la psycho. Pour moi, tout ça c'est du bla-bla-bla ; venez voir mon labo.

Je le suivis dans sa chambre à coucher dont il avait converti la moitié en laboratoire ; pour un gosse de son âge, c'était vraiment bien installé.

— Tenez, regardez, dans ce coin c'est pour mon travail de détective, poudres pour empreintes, microscope – je m'en sers à d'autres usages aussi, évidemment –, là le matériel pour prendre les empreintes ; vous voulez que je prenne les vôtres ?

— Pas pour l'instant, mais quand tu seras en âge, viens nous voir, nous aurons peut-être du boulot pour toi.

Entre parenthèses, je me voyais déjà en train de lui flanquer une belle dérouillée, ce que je ne pouvais décemment faire à un gosse de onze ans.

— D'accord, mais je peux vous aider quand vous voudrez. Une fois déjà j'ai découvert un criminel.

— Quel genre de criminel ?

— Un voleur. Il y a un an on m'a pris cinq dollars dans le coffret où je range mon argent ; on les a remis quelques jours plus tard, et je voulais savoir à qui j'avais affaire au cas où ça se reproduirait ; alors j'ai mis sur les billets une substance qui vous teint la peau en vert si on les touche et ça ne s'enlève pas à l'eau, ça s'en va petit à petit. Quelques semaines après, pfffft, mes billets s'étaient volatilisés et... les doigts de maman étaient tout verts !

— À ce que je vois, tu es plein de bonnes idées ; si tu étais *mon fils...*

— Mais je ne le suis pas. Regardez plutôt de ce côté, c'est mon labo de chimie et par là mon matériel électrique. Voilà ma

bouteille de Leyde, vous connaissez ?

Il prit une bouteille sur l'étagère, doublée à mi-hauteur, à l'intérieur et à l'extérieur, d'une feuille d'étain et surmontée d'un bouchon de cuivre. Il s'approcha de moi et la mémoire me revint à temps.

— Stop ! criai-je, tu ne vas pas me faire le coup de la décharge électrique, figure-toi que je l'ai essayé sur moi autrefois en classe de physique ; je ne me rappelle plus comment ça fonctionne, mais la décharge, je m'en souviens encore !

— Il ne faut pas exagérer, ce n'est pas mortel. C'est un condensateur, dit-il d'un ton de pédago, le verre sert d'isolant entre les deux feuilles d'étain. On charge de façon qu'il y ait de l'électricité positive à l'extérieur et négative à l'intérieur ; si vous touchez à la fois la feuille extérieure et le bouchon de cuivre connecté à la feuille intérieure vous libérez la charge électrique, d'où l'effet de choc et aussi une étincelle si vous le voulez.

Il ajouta en désignant une petite machine munie d'une roue et d'une manivelle :

— Voilà le générateur d'électricité avec lequel je recharge la bouteille de Leyde. Je bricole des radios aussi, mais, pour l'instant, papa ne veut pas m'offrir les pièces nécessaires pour construire un poste de télévision, il me les a promises pour mon prochain anniversaire.

— Et en physique nucléaire, tu es aussi un grand crack ? Si je t'envoyais la quantité de plutonium nécessaire, tu serais fichu de me fabriquer une bombe atomique ?

— Évidemment, si on a ce qu'il faut ce n'est pas difficile. Mais vu la masse critique c'est plus prudent de l'expédier en deux paquets, pas en un. De toute façon, même si vous pouviez vous procurer du plutonium, ça coûterait trop cher.

Ce diable de gosse était d'une suffisance qui me tapait sur les nerfs, je l'aurais volontiers fait sauter, lui et tout son arsenal de perroquet savant. Je regardai ma montre : il était déjà quatre heures trente.

— À quelle heure tes parents seront-ils de retour ?

— Après le service religieux, ils vont au cimetière, oncle Ray aussi ; ils ne seront sûrement pas là avant cinq heures et demie,

ce n'est pas la peine de vous dépêcher.

— Ce n'est pas la question, dis-je sèchement. Je ne peux pas attendre aussi longtemps ; c'est stupide, j'ai cru que j'arriverais à temps pour les voir avant leur départ, j'avais tout simplement oublié de remonter ma montre ce matin.

— Montrez un peu.

— Sûrement pas, Mr. Sherlock Holmes ! C'est ma version à moi, tiens-le-toi pour dit au cas où tu déciderais de rapporter à tes parents que je suis venu en leur absence. On verra à qui ils font confiance, à toi ou à moi. Tu verras, je peux me montrer très persuasif quand je le veux. Adieu.

Je sortis furieux contre moi-même et contre Dickie Stanton. Il faisait encore une chaleur étouffante et l'envie me saisit de m'offrir une bière bien glacée ; je pris par Lunt Avenue, guettant le premier bar qui se présenterait, et je m'y engouffrai. Atmosphère fraîche, sièges confortables, bonne bière, malgré tous ces éléments favorables je ne décolérais pas. Pourvu qu'oncle Am rentre vite et qu'il ait du nouveau à me raconter car, de mon côté, c'était le néant absolu. Bien sûr, je savais qui avait supprimé ces deux pauvres filles et je n'ignorais pas de quelle façon les meurtres avaient été commis, mais je n'avais aucun moyen de le prouver. Et quand je pensais à Sally et à Dorothy, surtout à cette dernière, il me venait des pensées homicides, la tentation de faire justice moi-même, sûr sans avoir besoin de preuves que je ne me trompais pas de coupable. Même si je connaissais le mobile du meurtrier, comment fournir des preuves ?

Je restais prostré, ayant devant les yeux la silhouette si gracieuse de Dorothy quand elle pénétrait dans l'eau puis son cadavre au clair de lune sur la plage. Je pensais à Sally, à ses pitoyables frayeurs et à la confiance qu'elle avait recouvrée quand je lui avais dit que je la protégerais, après la crise de larmes provoquée par l'annonce de mon départ. Oui, je n'avais rien fait pour les préserver de la mort et maintenant encore je ne pouvais rien pour les venger, puisque je ne voyais aucun moyen d'établir solidement la culpabilité de leur assassin qui s'en tirerait indemne. C'était par trop injuste.

Il y avait bien deux heures que je n'avais téléphoné à

l'agence, oncle Am était peut-être rentré pendant ce temps ; il m'avait parlé d'une absence d'une journée et cela faisait presque deux jours entiers qu'il était parti. Toujours pas de réponse, à la maison non plus, bien que j'aie laissé sonner assez longtemps pour lui donner le temps de descendre de notre chambre. Je revins devant mon bock, de plus en plus déprimé. Un imbécile mit une pièce dans le juke-box et je déguerpis en hâte de mon refuge au son tonitruant d'une ballade populaire à la mode.

CHAPITRE XIV

Il était six heures du soir et j'avais l'estomac dans les talons. Je tenais pourtant à m'éloigner le plus possible de chez les Stanton ; je couvris donc une longue distance à pied avant de m'arrêter pour dîner et finis par choisir un restaurant de bonne apparence où la chère me parut absolument insipide.

Un taxi me ramena à la maison. Oncle Am n'était pas là. Je tourniquai dans la chambre, désœuvré, puis extirpai d'un tiroir un 38 automatique, le nettoyai, l'huilai, le chargeai, enlevai ma veste pour passer la bandoulière... réflexion faite, je me trouvai stupide et enlevai le tout pour le ranger dans la commode. Je jurai intérieurement contre oncle Am qui n'était pas fichu de me donner le moindre signe de vie ; il aurait bien pu me téléphoner, tout de même ! Je me plantai près de la fenêtre. La nuit tombait, de lourds nuages s'amassaient en provenance du lac, une légère averse se mit à tomber, rendant l'asphalte luisant et apportant un peu de fraîcheur ; j'ouvris en grand et pour faire courant d'air je m'apprêtais à ouvrir la porte quand on frappa. C'était Mrs. Brady qui me prévenait qu'on m'appelait au téléphone.

— Je vous ai crié d'en bas mais vous n'entendiez pas, ajouta-t-elle.

— J'étais à ma fenêtre et les bruits de la rue m'ont empêché de vous entendre. C'est oncle Am ?

— Oui.

J'eus l'intuition qu'il me faudrait sans doute sortir au plus vite. Je pris ma veste mais pas mon pistolet, ce pouvait être imprudent de le porter sur moi et, pensai-je, je n'étais pas manchot, je pouvais me défendre.

— Alors, fiston, ça boume ? fit la voix goguenarde de mon cher oncle.

— Pas du tout, répondis-je d'un ton lugubre, d'où m'appelles-tu ?

— De l'aéroport. Tu n'as toujours pas compris comment ça s'est passé ?

— Si, j'ai trouvé cet après-midi pour Sally, mais je n'ai pas de preuves.

— Bon, tu as trouvé ?

— Oui, je sais comment elle a été tuée et comment Dorothy l'a été, je sais que le meurtrier est Wernecke, seulement, comme je te le répète, pas de preuves à l'appui.

— Fantastique, Ed ! et sa voix avait des accents de triomphe. Pas besoin de preuves, à condition que tu saches *comment* elles ont été assassinées, ça suffit, nous avons les choses bien en main. Écoute-moi, nous prenons un taxi ; direction les Stanton ; tu nous y retrouves, tu arriveras avant nous, attends dehors, veille à ce que Wernecke ne nous fasse pas faux bond.

— « Nous », ça veut dire qui ?

— L'oncle Sam et moi. Tu te sens capable d'empêcher Wernecke de filer ?

— Ce sera un plaisir mais qu'est-ce que... ?

Le déclic de fin de communication me coupa la parole.

Je sortis. Le ciel était nettoyé, il faisait nettement moins chaud, j'eus la chance de trouver un taxi presque tout de suite. Je le fis stopper en face de la maison jouxtant celle des Stanton et attendis à l'intérieur qu'un autre taxi s'arrêtât : oncle Am et deux solides gaillards en descendirent. Onclle Am me fit signe d'approcher et me les présenta : Bascomb et Selig, police fédérale. Nous montâmes tous les quatre et ce fut Bascomb qui sonna. Stanton entrebâilla la porte et l'ouvrit toute grande dès qu'il nous eut reconnus. Nous entrâmes et aussitôt Bascomb demanda où se trouvait Wernecke.

— Il est dans la pièce d'à côté, fit Stanton, l'air éberlué, en désignant la porte de communication, voulez-vous que je... ?

— Pas la peine, nous allons le cueillir. Merci.

Bascomb et Selig passèrent dans la pièce voisine d'où ils émergèrent une seconde plus tard encadrant Ray Wernecke. Celui-ci s'avança très raide, le regard fixé droit devant lui, sans paraître nous voir. Contrairement à son habitude il était tout à

fait dégrisé... aux deux sens du terme. La porte se referma sur le trio et oncle Am déclara :

— C'est la technique de choc : arrestation-surprise, pas de questions, pas d'explication, simple présentation de la plaque de police... et je te l'embarque ! Quelques fois le type en est tellement saisi qu'il se met à table avant d'être interrogé. Vous étiez au courant ? demanda-t-il en se tournant vers Stanton.

Celui-ci se laissa tomber dans un fauteuil en balbutiant :

— Je... Je le soupçonne mais je ne voyais pas quels pouvaient être ses mobiles. Je ne pense pas qu'il soit... qu'il soit devenu fou ; *pourquoi* en est-il venu à assassiner ces deux pauvres gosses ? Et *comment* s'y est-il pris ?

— Vous n'avez pas pensé au terrain des petites dans le Colorado, c'est bourré de radioactivité, j'ai vu un géologue qui opérait avec son compteur Geiger. Vous êtes un homme riche, Mr. Stanton, ou plutôt vous le serez quand vous aurez cédé votre propriété à l'État. L'uranium, c'est bigrement convoité à notre époque.

— Je n'y comprends plus rien... fit Stanton.

Oncle Am s'affala lourdement sur le sofa.

— Installe-toi confortablement toi aussi, Ed. Tout ça ne se raconte pas en deux coups de cuiller à pot. Quand je vous aurai fait le compte rendu de ma petite enquête, il faudra que toi aussi tu nous expliques ce que tu as découvert à propos de Sally et de Dorothy, moi j'avoue que je n'ai pas encore pigé.

Je me perchai sur le bras d'un fauteuil.

— Vas-y, oncle Am, tu nous mets vraiment sur le gril, depuis le temps que je guette ton retour ! Tu m'avais pourtant bien dit que tu n'avais pas l'intention d'aller dans le Colorado, non ?

— Eh bien oui, à ce moment-là je ne pouvais pas savoir. Je suis allé d'abord à El Paso. Pendant que tu étais en train de fureter dans l'appartement de Sally, dans la soirée de mardi, j'ai eu tout à coup une illumination. Je me suis dit : Pourquoi ne pas aller interroger Jack Silver ? Tu sais, le géologue qui avait fait l'expertise. On avait beau savoir que ce terrain était sans valeur, ça me paraissait pourtant le seul mobile valable et j'y pensais tout le temps. J'ai donc appelé le service téléphonique d'El Paso pour apprendre d'ailleurs qu'il n'y avait plus d'abonné à ce nom

et, quand j'ai demandé depuis quand, j'ai découvert que ça coïncidait avec le moment où avait été faite l'expertise du terrain. J'ai décidé d'aller voir et j'ai pris immédiatement l'avion.

— Quel imbécile je suis, j'aurais dû y penser !

— Mais non, mon petit gars, tu te rappelles que nous nous étions réparti les tâches, toi, tu devais te concentrer sur le « comment » elles avaient été tuées. Bon, je continue : le lendemain de bonne heure je débarque chez George McNally, le patron de Silver, et il m'apprend que le type en question a été tué accidentellement dans le Colorado après qu'il eut fait son boulot et qu'il eut envoyé son rapport. Avant son retour, quand il était encore à Seco. J'ai dit à McNally que dans ce cas il y avait de fortes chances pour que le rapport fût un faux. Nous avons comparé l'original avec d'autres rapports de Silver, tous écrits de sa main (il ne savait pas taper à la machine). Au premier coup d'œil ça sautait aux yeux que l'écriture n'était pas la même, une grossière imitation, du travail d'amateur. Nous avons illico apporté les papiers à la police fédérale et...

— Mais je ne comprends pas, les faux, ça n'est pas du ressort de la police fédérale.

— Ouais, mais le rapport avait été posté et se servir des services postaux pour frauder ça la regarde ; et puis je sais qu'à la police fédérale ils vont vite en besogne : c'est pour que l'affaire ne traîne pas que je me suis adressé à eux et aussi parce que leurs condamnations, ce n'est pas de la tarte, les gars en ont pour des années en taule quand ils se font pincer. Bascomb m'a assuré que leurs spécialistes pourront prouver que Werneck est l'auteur du faux, s'il l'est, ce qui ne fait aucun doute puisqu'il est le seul à avoir accompagné Silver et le seul qui ait pu le tuer.

— Comment est-il mort ?

— Apparemment en tombant accidentellement dans un escalier au petit hôtel de Seco où ils étaient descendus tous les deux après l'expertise. Ils étaient ensemble au moment de la chute et il n'y avait aucune raison à l'époque de soupçonner un meurtre. On a cru Werneck sur parole quand il a dit que l'autre avait manqué plusieurs marches. En réalité, il a dû le tuer au moment où Silver allait poster le rapport. Il s'en est emparé, a

imité tant bien que mal l'écriture et a modifié le texte avant de l'envoyer. Dès que le faux sera prouvé ainsi que le fait de s'être servi de la poste pour le faire parvenir, le Colorado demandera son extradition sous inculpation de meurtre. Si la première inculpation tient, la seconde en découle forcément : s'il est prouvé qu'il est l'auteur du faux, il sera obligatoirement le meurtrier de Silver.

— Mais quelle raison avait-il ? fit Stanton encore sous le choc de cette révélation.

— Vous ne comprenez pas encore pourquoi il s'est rendu coupable de l'assassinat de trois personnes, Mr. Stanton ? Eh bien, je vais vous le dire, c'est tout simple. Le géologue au service du gouvernement qui s'y est rendu en avion de Denver a dit que ce fameux terrain valait plusieurs millions de dollars, et il y a beaucoup de gens, en ce bas monde, des gens beaucoup plus équilibrés que Wernecke, qui seraient capables de zigouiller des tas et des tas de pauvres types pour récolter tous ces millions.

« Vous comprenez, il n'a pas osé le racheter aux petites, ça vous aurait donné des soupçons, même si elles n'y avaient vu que du feu. Alors il a patienté et il les a tuées, Ed va nous expliquer comment. Vous en auriez hérité, vous, son beau-frère, et sa sœur. Vous avez le cœur fragile comme Sally. Un peu de temps encore et la seule propriétaire aurait été votre épouse. Il lui aurait racheté la propriété quand elle aurait été en panne d'argent, apparemment par pure bonté d'âme, et le tour était joué. Votre femme ne se serait jamais doutée de rien.

— Ça, c'est vrai, hélas ! je regrette d'avoir à en convenir mais ma femme n'est pas très intelligente et elle a une telle confiance en son frère qu'elle ne l'aurait jamais suspecté. C'est la raison pour laquelle j'ai dû choisir ce stratagème quand il a fallu que je vous demande de vous charger de l'enquête. Si ma femme avait su que je soupçonnais son frère d'assassinat et que je vous demandais d'enquêter, quel drame ! C'aurait été la fin de notre ménage.

— Et comment êtes-vous entré en possession de ce billet de mille dollars, Mr. Stanton ?

— C'est Ray qui me l'a passé un soir, il y a environ six ou sept

semaines, avec plusieurs autres d'ailleurs. Il était venu me trouver en début de soirée en disant qu'il était fauché et qu'il avait besoin de cent dollars pour aller les jouer. Il était sûr qu'il allait faire des coups fumants, il en avait la prémonition. Il faut dire que souvent il en avait qui se révélaient exactes par la suite. Je venais tout juste de toucher mon salaire, il le savait ; j'ai refusé d'abord mais il a insisté en disant que s'il gagnait il me donnerait la moitié de ses gains, sinon il me rembourserait intégralement. Je n'avais rien à perdre dans ces conditions et j'ai accepté. Quand il est rentré tard dans la nuit il m'a donné quatre mille dollars en disant qu'il en avait gagné huit. J'admetts que ça m'a étonné, je pensais qu'il ne m'avouerait pas en avoir gagné autant pour pouvoir m'en allonger moins ; peut-être qu'il en a gagné encore plus...

— Je vais vous donner le fin mot de l'histoire, précisai-je, il ne vous a pas raconté de craques, c'est bien huit mille qu'il avait en poche. Je comprends le pourquoi de son honnêteté : Bill Haberman, le garçon avec qui Sally sortait en ce temps-là, était dans la même boîte ce fameux soir et il a vu Werneck encaisser son argent ; l'autre lui a dit de ne pas en parler, mais il a pu craindre que Haberman ne le raconte tout de même à Sally et que celle-ci ne vous le dise.

— Fiston, me dit oncle Am, tu m'as l'air bien renseigné.

— Eh oui ! Seulement j'ai dû payer mon écot, dis-je en montrant mon œil au beurre noir.

— Je m'en étais aperçu, figure-toi ! Ça te donne un petit air romantique tout à fait intéressant ; à mon avis tu devrais t'arranger pour le garder dans cet état le plus longtemps possible.

Se tournant vers Stanton il ajouta :

— Mais pourquoi diable inventer cette histoire à dormir debout sur les Martiens et vous être donné tout ce tintouin pour mettre le billet sous notre buvard ?

— Je vous avouerai que j'avais envie de vous faire croire à un tour que vous aurait joué Werneck ; je savais bien, que, de toute façon, vous mèneriez sérieusement l'enquête, mais je préférerais rester en dehors du circuit et, comme il parlait tout le temps des Martiens, ça m'en a donné l'idée. Je me doutais

évidemment que vous penseriez tout de suite à l'un de nous deux.

Il s'éclaircit la gorge et déclara :

— J'aime beaucoup jouer la comédie et je suis un bon acteur amateur, je peux facilement changer ma voix ; enfin, tout ça n'a guère d'importance à présent. Ed, maintenant, expliquez-nous ce que vous avez découvert au sujet du meurtre des petites. S'agit-il d'une suggestion sous hypnose ?

— Oui, pour Dorothy, c'est bien le cas : ce n'était pas sorcier pour lui puisqu'ils faisaient des tas d'expériences de parapsychologie ensemble, y compris de la télépathie sous hypnose. Wernecke avait passé la matinée du jour où elle est morte en sa compagnie et il lui a suggéré deux choses faciles à faire après hypnose : un désir pressant d'aller nager, envie qu'elle m'a manifestée tout au long de la soirée, et la vision hallucinatoire d'un radeau qu'elle devait rejoindre à la nage.

Stanton dit d'une voix sourde :

— J'y avais pensé mais je ne voulais pas y croire, au fond ; ce qui m'a aidé à repousser cette idée, c'est que Sally y était passée également alors qu'elle n'avait jamais travaillé avec Ray ; la parapsychologie, elle s'en souciait comme d'une guigne et elle n'avait aucune confiance en lui. Alors comment s'y est-il pris pour Sally ?

— Voilà l'arme dont il s'est servi pour la tuer, lançai-je en pointant le doigt vers la torchère qui dans l'appartement de Sally se trouvait près de la tête du lit. Pour être plus précis il a utilisé l'abat-jour. C'est une feuille de cuivre qui est à l'extérieur et une feuille d'aluminium à l'intérieur, elles sont séparées par du Celluloïd qui sert d'isolant, c'est le même principe que la bouteille de Leyde.

— Dickie en a une dans son labo.

— Oui, et il possède également un générateur d'électricité ; Wernecke l'a emporté dans l'appartement de Sally en son absence, il a chargé l'abat-jour comme il l'aurait fait pour une batterie, flanqué un potentiel électrique entre les deux feuilles, pas suffisant pour électrocuter mais assez pour donner une décharge désagréable, et puis il a fignolé toute une mise en condition en donnant une série de coups de téléphone à Sally

pour lui faire croire que les Martiens en voulaient à sa vie. Il a bien réussi son coup, il l'a mise dans un tel état de frousse et de fébrilité qu'avec son cœur fragile il n'en fallait guère plus pour la tuer. Elle était donc allongée sur son lit et comme elle voulait lire elle a allongé le bras par-dessus la tête du lit pour incliner légèrement l'abat-jour. Pour ce faire elle a dû toucher à la fois l'extérieur et l'intérieur de l'abat-jour, d'où la décharge qui l'a terrorisée... et tuée. Évidemment il ne pouvait être sûr et certain qu'elle toucherait l'abat-jour cette nuit-là et c'est la raison pour laquelle il a téléphoné à deux heures du matin pour voir si elle répondrait. En entendant une voix masculine il a raccroché précipitamment.

Stanton précisa d'une voix brisée :

— C'est lui qui lui avait offert cette lampe, il y a deux mois, pour son anniversaire. Ça faisait partie de son plan, il l'a préparé de longue date.

— Il y pensait depuis que le géologue avait découvert de l'uranium dans votre terrain. Première étape : il a trucidé le géologue et fabriqué un faux rapport et ensuite il a attendu un peu pour en finir avec les filles. Il s'en serait tiré si elles n'avaient eu des « prémonitions » toutes les deux. À ce propos, Ed, je comprends que Sally en ait eu à cause des coups de téléphone de menaces mais Dorothy, qu'est-ce qui a pu lui donner l'idée qu'elle allait y passer cette nuit-là ?

— Bien entendu, cette idée ne lui a pas été inspirée par Wernecke, mais quelque chose a dû passer de son subconscient à son conscient et l'a mise en alerte ; le pressentiment a été si fort qu'elle est venue nous trouver. Pour en revenir à Sally, j'ai bien remarqué que l'abat-jour était très original ; je l'ai touché et je n'ai pas éprouvé de secousse pour la bonne raison qu'il s'était déchargé quand elle l'a elle-même touché. Donc ça ne m'a pas spécialement frappé, il a fallu que je voie la bouteille de Leyde dans le labo de Dickie ainsi que son générateur pour comprendre enfin ce qui s'était passé.

Le silence retomba, épais à couper au couteau. Uncle Am se leva.

— Un instant, je vous prie, dit Stanton qui alla dans son bureau et revint avec un billet de mille dollars, le jumeau de

celui qui reposait dans notre coffre. Voici ce que je vous ai promis... que ça reste entre nous, s'il vous plaît. Je ne veux pas que ma femme l'apprenne. Elle n'a jamais su non plus que son frère m'avait donné quatre mille dollars sur ses gains, je désire garder cet argent en cas de coup dur.

Oncle Am rangea soigneusement le gros billet dans son portefeuille et assura Stanton que le secret serait bien gardé. Il ajouta :

— Je crains que l'arrestation de son frère ne la bouleverse déjà suffisamment.

— Certainement, mais on n'y peut rien. Elle a mal supporté les obsèques de Dorothy, alors je l'ai envoyée passer la soirée et la nuit chez des amis à Winnetka ; ils l'ont emmenée en sortant du cimetière. Dieu merci, elle n'a pas assisté au départ de Ray entre deux policiers.

Nous prîmes congé de Stanton sans accepter le verre qu'il nous proposait. Encore plus que d'alcool j'avais envie de fuir cet appartement, de me retrouver dehors dans l'obscurité et la fraîcheur pour pouvoir oublier un peu...

Dans le taxi, oncle Am me fit une proposition :

— Petit, je crois que nous ferions bien d'aller ranger ce billet à côté de son frère ; il suffira de les mettre à notre compte demain. J'ai pris de l'argent liquide à Denver et il me reste deux cents dollars, assez pour ce soir, je compte bien aller boire un pot... ou plus, en ta compagnie. Qu'en dis-tu ?

— D'accord, répondis-je sans enthousiasme excessif, ne voulant pas le décevoir.

Juste au moment où nous allions quitter l'agence le téléphone sonna ; c'était Bascomb annonçant la bonne nouvelle du dégonflage du sieur Werneck : il s'était effondré quand les policiers lui avaient affirmé qu'ils pouvaient prouver qu'il avait fait un faux et commis un premier meurtre. Du coup il avait lâché le morceau et avoué la totalité de ses crimes.

Après quelques verres je sentis un léger mieux ; deux, trois tournées supplémentaires et ce fut la grande forme, si bien que, vers dix heures, quand oncle Am se trouva mûr pour s'asseoir à une table de craps, j'eus la lumineuse idée d'appeler Monica Wright. Je lui signalai pêle-mêle que notre enquête avait abouti,

que l'heure était tardive mais qu'elle n'était plus obligée de se lever de bonne heure pour aller travailler dans sa compagnie d'assurances, et qu'en conséquence je l'invitais à passer le reste de la soirée avec moi. Je conclus par ces mots :

— ... Bien entendu, ne venez pas si vous avez la moindre fâcheuse prémonition, si vous sentez une épée de Damoclès suspendue au-dessus de votre tête.

— Je me doute bien un peu de ce qui m'attend, Ed, mais je ne suis pas une mauviette, je prends le risque ; ce ne sera peut-être pas trop terrible.

Elle ne se trompait pas, ce qui devait arriver arriva et ce fut plutôt réussi pour tous les deux.

Sur l'auteur

Né en 1906 à Cincinnati (Ohio, États-Unis), Fredric Brown débute sa carrière en tant que correcteur pour le *Milwaukee Journal*. À partir de 1938, ses nouvelles paraissent dans divers magazines à sensation (« *pulp magazines* »), et plusieurs feront l'objet d'une adaptation télévisuelle pour la série « *Alfred Hitchcock présente* ». En 1947, il publie son premier roman, *Crime à Chicago*, pour lequel il obtient l'Edgar des Mystery Writers, l'année suivante. Ainsi débute la saga du fameux duo de détectives Ambrose et Ed Hunter qui, de *Crime à Chicago* aux *Dessous de Mme Murphy*, décrit, au fil de sept romans, l'apprentissage du jeune Ed au « métier de vivre ». Puis, à partir de 1949, Fredric Brown va écrire en alternance romans de science-fiction et romans policiers, genre auquel il donnera une vingtaine de titres, dont *La Fille de nulle part*, *Tuer n'est pas jouer* ou *La Nuit du Jabberwock*. Fredric Brown est mort en 1972, à l'hôpital de Tucson, en Arizona.